

FONDS DEBOIS 3686

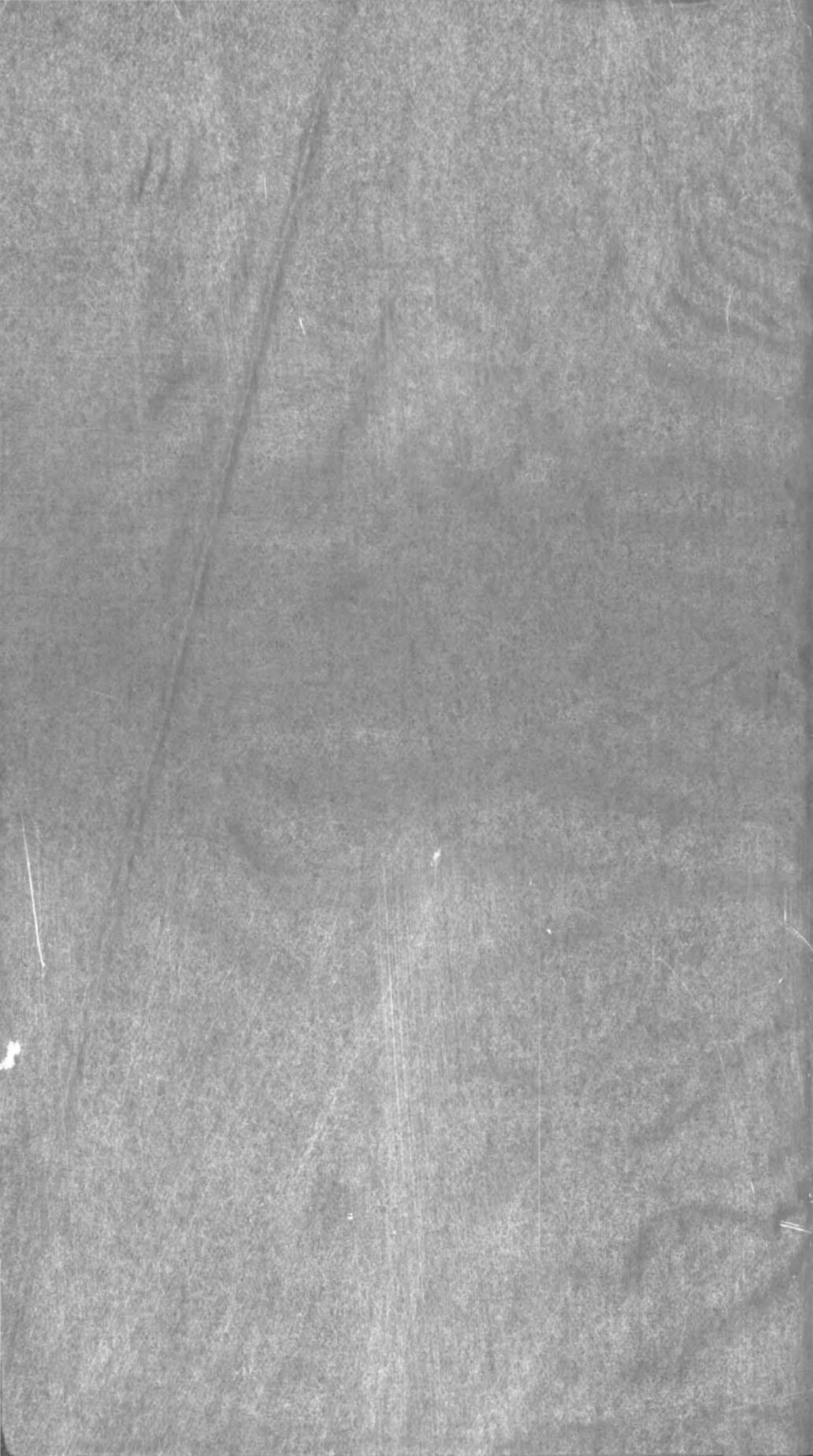
Victor Henning.

Œuvre de Charles Fournier

Exposition faite à Besançon en Mars 1847.

Lamé, Besançon, 1847

123 p.



PRÉFACE.

M. Victor Hennequin, dans une exposition qu'il vient de faire à Besançon de la théorie de Charles Fourier, a réuni autour de lui autant d'auditeurs que le permettait la plus vaste salle de la ville. Attentive et assidue jusqu'au dernier jour, la foule, qui se pressait dans toutes les parties de la salle, a accueilli la parole du professeur avec un sentiment marqué de bienveillance et de sympathie. Elle a regretté que l'éloquent propagateur de la science sociale ne puisse faire plus de sept leçons dans la ville natale de Fourier.

Mais il devait la quitter pour aller accomplir ailleurs cette œuvre de propagation à laquelle il a voué sa vie.

Pour répondre au désir généralement manifesté, nous publions le résumé des leçons de M. Hennequin. M. Beylier a eu l'obligeance de prendre des notes à chaque séance, et de les compléter ensuite par une rédaction intelligente. C'est au moyen de ce travail que le professeur a reproduit par écrit, et dans le même ordre, les idées émises dans ses improvisations.

On est donc certain de retrouver ici ses leçons presque textuelles. C'est ici que ses adversaires doivent chercher son idée pour le combattre, s'il ne veulent pas s'exposer à l'attaquer pour des opinions qu'il n'a jamais eues, qu'il n'a jamais émises.

THÉORIE DE CHARLES FOURIER.

EXPOSITION

FAITE A BESANÇON

PAR M. VICTOR HENNEQUIN.



PREMIÈRE SÉANCE.

(5 MARS 1847.)

Coup-d'œil général sur la Théorie.

MESDAMES, MESSIEURS,

Ce n'est pas sans une grande émotion qu'un disciple de Fourier pénètre pour la première fois dans votre ville, et cette émotion n'est pas due seulement à la nature pittoresque de vos sites, de vos montagnes, elle est causée avant tout par un impérissable souvenir. C'est à Besançon que naquit Charles Fourier, et la vénération que son nom m'inspire ne sera pas qualifiée de fétichisme par ceux d'entre vous qui se sont familiarisés avec les conceptions de ce grand génie. Si beaucoup d'hommes se sont illustrés sur la terre pour avoir porté au loin le carnage et la dévastation, à plus forte raison celui-là est grand, celui-là est illustre, qui nous a donné le code de la paix, de la conciliation, de l'harmonie; telle a été l'œuvre de Fourier.

Quelques penseurs, il est vrai, sont venus avant lui semer des projets d'organisation sociale, mais ils n'ont pu rallier des sympathies puissantes à leurs théories. Tels furent Platon, plus célèbre comme philosophe que comme fondateur d'une république idéale, Campanella, Thomas Morus, qui a donné, lui-même, à sa conception sociale le titre modeste d'Utopie. Les efforts de ces hommes furent impuissants, parce que leurs époques n'étaient pas mûres pour leurs idées et que ces idées elles-mêmes, toujours incomplètes, souvent arbitraires, avaient le caractère du prélude et de l'ébauche.

Cependant, on ne doit pas s'attendre à trouver dans quelques pages une exposition complète de la théorie phalanstérienne, une réponse à toutes les objections. M. Hennequin n'a pas eu, ne pouvait pas avoir la prétention de changer radicalement et immédiatement l'esprit de ses auditeurs; son but, et nous croyons qu'il l'a parfaitement atteint, était de dissiper les préventions contre une doctrine qu'un si grand nombre jugent sans la connaître, de frapper les intelligences, de toucher les cœurs par la simplicité et la fécondité des principes, par la grandeur des résultats. Après avoir entendu M. Hennequin, il est impossible qu'un homme qui mérite le nom d'être intelligent ne s'intéresse pas à une science qui pose de tels problèmes et qui prétend les résoudre; qu'il ne se promette pas de l'interroger, de l'approfondir, de s'assurer enfin par lui-même de la possibilité d'une transformation si désirable pour tous.

Ce que demandait le professeur, ce que demandent les phalanstériens, ce n'est pas qu'on les croie sur parole; ils désirent seulement qu'on veuille bien faire à leur doctrine l'honneur de l'examiner de près. Qu'on étudie et qu'on médite : la vérité sera toujours admirée dès qu'on lui permettra de se montrer.

Quant au reste, le sort en fut encore plus triste ; en effet, Messieurs, Lyon était à cette époque en lutte avec la Convention et vous savez que dans une ville assiégée, au sein d'une guerre civile, on respecte peu la propriété individuelle. Tout est sacrifié à la défense commune ; aussi ne craignit-on pas de s'emparer des balles de coton de Fourier pour en construire des barricades ; lui-même fut forcément converti en combattant et obligé d'aller faire le coup de feu contre les conventionnels. Là ne devaient pas s'arrêter ses tribulations : une fois la ville prise, on le considéra comme un homme suspect et on le fit passer en jugement devant une commission militaire ; c'est par une sorte de miracle qu'il put échapper à la mort. Pressé de fuir une ville où il avait essuyé tant de désastres, il revint à Besançon. Mais là nouvelles persécutions : il était sans papiers, il fut arrêté une seconde fois, et comme l'on n'avait aucun grief sérieux à lui reprocher on se contenta de l'incorporer dans un régiment de chasseurs à cheval, où il fit plusieurs campagnes comme simple soldat.

Après quelques années passées au service, nous le retrouvons dans le commerce. Seulement il a changé de théâtre ; c'est à Marseille qu'il a porté ses pas et comme s'il était dans sa destinée de se heurter à tous nos vices sociaux, de même qu'il avait rencontré dans son enfance la pratique journalière du mensonge et plus tard l'inégalité des droits fondée sur l'inégalité de naissance, il devait rencontrer aussi l'acaparement et l'agiotage. La maison dans laquelle il était employé, prévoyant que le riz deviendrait rare et cher, en avait fait des provisions considérables ; elle en avait entassé dans des magasins des quantités tellement énormes qu'il en pourrit une grande partie et que l'on fut obligé d'en jeter à la mer plusieurs milliers de quintaux. Les patrons de Fourier avaient donc spéculé sur la misère publique. Pour eux les besoins du peuple n'étaient qu'un moyen de remplir leur coffre-fort. Cette exploitation de l'homme par l'homme parut infâme à Fourier, elle jeta dans son âme une irritation vive. Il se demanda si c'était pour une société permettant de pareils abus que la Providence nous avait créés. Dès lors il médita sur les conditions d'une société meilleure : cependant il ne publia rien comme socialiste avant 1808. A cette époque parut la célèbre *Théorie des quatre mouvements* ; mais une pareille production n'était pas sortie instantanément du cerveau de Fourier, il n'était arrivé à la conception d'un ordre nouveau que par une longue suite de raisonnements. Ces raisonnements les voici :

Vous le savez, Messieurs, à l'aurore de la révolution française, au mo-

Aujourd'hui, les socialistes sont mieux compris, et les idées d'Owen, de St-Simon, de Fourier ont ébranlé le monde : je nomme Fourier le dernier bien que la date des écrits lui assigne un autre rang. Je l'ai nommé le dernier, parce que lui seul nous offre un système complet, parce que dans sa théorie se trouve renfermé tout ce qu'il y a de vrai, de légitime dans les théories des deux autres. Mon but dans ces conférences, Messieurs, est de vous exposer le système de Fourier, ou plutôt les bases de la *science sociale* déterminées par lui ; mais avant de faire connaître l'œuvre, il est nécessaire, à Besançon surtout, de consacrer quelques mots à la personne de l'auteur.

Charles Fourier naquit à Besançon le 7 avril 1772, d'une famille de marchands de draps : ses parents, sans être riches, étaient dans l'aisance et jouissaient d'une bonne réputation. On eut grand soin de lui apprendre que le mensonge était un vice odieux. Fidèle à cette leçon il détrompa un acheteur que son père, par une mauvaise habitude commerciale, induisait en erreur sur la provenance de ses marchandises. Le jeune Fourier, comme on le pense bien, fut sévèrement puni, et le châtiment qu'il reçut fit à son âme une grave blessure ; il vit l'autorité paternelle en contradiction avec elle-même, la morale démentie par la pratique de la vie, et dès cette époque il porta un jugement très-amer sur le milieu social dans lequel nous vivons.

Après avoir terminé ses études classiques, Charles Fourier voulut concourir pour l'école de Mézières : l'école de Mézières était l'école polytechnique de l'ancien régime, c'était de là que sortaient les officiers du génie ; mais comme condition essentielle d'admission, il fallait être noble et Fourier ne l'était pas, bien qu'il eut l'honneur de compter parmi ses ancêtres le bienheureux Pierre Fourier ; il fut donc obligé de renoncer à son projet. Ce fut pour lui un second motif de réflexions pénibles ; il en conclut encore que la société était organisée sur de mauvaises bases. Il fut donc obligé d'entrer malgré lui dans la carrière commerciale ; il devint ce que l'on appelait alors *commis marchand*. En cette qualité modeste, il parcourut la plupart des villes de France. En 1791, son père étant mort, Charles revint à Besançon pour recueillir un patrimoine composé d'une quarantaine de mille francs, Fourier tenta de construire avec ces éléments une fortune ; il fit un achat considérable de denrées coloniales et entre autres de sucre, de café et de coton ; il vint à Lyon, pensant avec juste raison qu'il trouverait dans cette grande ville un plus facile débit pour ses marchandises ; mais la moitié de ses denrées ne lui parvint pas.

les yeux autour de nous, partout nous voyons la souffrance des classes pauvres, partout nous entendons des cris de détresse. Cette année, par suite du renchérissement des subsistances, en face de l'Irlande qui meurt de faim, la situation précaire du travailleur civilisé n'a pas besoin d'être démontrée. N'insistons pas sur ce tableau; la théorie de Fourier ne vient pas irriter, envenimer les plaies, elle vient les guérir. Mais quelle méthode adopte Fourier pour arriver à un aussi beau résultat? C'est la méthode de l'*écart absolu*; il agit tout à fait en sens inverse des politiques abstraits et des philosophes ordinaires; ces derniers ont toujours pensé qu'il faut pour améliorer la société, en renouveler les institutions politiques et religieuses.

C'était là leur erreur. Fourier, Messieurs, n'est pas un auteur de Constitution ni un fondateur de religion nouvelle. Les novateurs, qui dans leurs réformes, s'attaquent d'abord à la politique et à la religion, ressemblent assez à un architecte qui, voulant reconstruire un édifice, commencerait par en changer la toiture; c'est par sa base que l'état social actuel doit être modifié. Or, quelle est la base de la société? C'est sans contredit l'agriculture et l'industrie. C'est donc sur l'agriculture et l'industrie que doivent porter les améliorations tout d'abord. En donnant de l'essor à l'agriculture et à l'industrie, on augmente la richesse publique, par conséquent on améliore le sort des classes pauvres, plus certainement que par des modifications politiques dont l'importance n'est pas nulle assurément, mais secondaire.

Quant à la question religieuse, je n'ai pas à la discuter; les disciples de Fourier ne sont hostiles à aucune religion; ils prétendent rallier les hommes de tous les cultes pour les faire jouir du bénéfice de l'Association agricole et industrielle, en respectant complètement leur liberté d'enseignement et de conscience.

La théorie de Fourier n'est hostile à aucune religion, et de plus, elle implique sympathie et vénération toutes spéciales pour le christianisme. Il existe une concordance magnifique entre l'enseignement évangélique et l'unité harmonique de Fourier; s'il nous était permis d'essayer un rapprochement, nous dirions: le Christ est un envoyé du ciel qui est venu poser de grands principes et faire à la terre de magnifiques promesses; Fourier est un envoyé secondaire, un homme comme nous, qui a découvert les moyens de réaliser toutes les promesses, de pratiquer tous les enseignements du Christ.

Nous avons dit, Messieurs, que le point de départ de Fourier était le

ment où la Bastille fut prise, l'enthousiasme du peuple français était à son comble. Tout le monde se disait : nous allons tous être heureux, l'âge d'or va commencer; les faits prouvèrent bientôt combien cette illusion était profonde. Ce n'est pas que nous prétendions disputer à la révolution française les grands principes qu'elle a conquis; mais nous affirmons que ces grands principes ont eu peu d'influence sur la condition du prolétaire; nous affirmons qu'ils n'ont pas résolu les questions les plus importantes, celles du paupérisme et de l'organisation du travail.

Après dix ans d'essais de toute nature, à l'époque du directoire, on s'aperçut que la régénération sociale n'était pas avancée; il y eut alors un moment de réaction qui porta beaucoup d'âmes très-nobles jusqu'au découragement absolu; les idées politiques et philosophiques du XVIII^e siècle appliquées par le législateur, n'avaient prévenu ni la misère générale ni la corruption; il fallait donc chercher une autre voie qui pût conduire l'humanité à l'accomplissement de sa destinée. Cette voie, le génie seul de Fourier sut la trouver: mais quelle marche devait-il suivre? Il comprit tout d'abord qu'il avait à refaire son éducation tout entière, il lui fallait oublier tous les préjugés, pour n'admettre dans son entendement que des idées neuves et sévèrement contrôlées. A l'exemple de Descartes il prit pour point de départ le *doute absolu*; mais, Messieurs, Descartes avait mis en doute son existence, fiction philosophique dont l'utilité n'est pas évidente pour tout le monde et contre laquelle proteste le sens commun. Le doute de Fourier révèle un génie plus pratique et plus puissant; en effet, Messieurs, de quoi a-t-il douté? Il a douté de cette civilisation tant célébrée de nos jours; il a osé se demander si cet état social était bien le dernier terme auquel l'humanité dût parvenir. Qu'est-ce que la civilisation? C'est une forme de société particulière dans laquelle la femme n'est plus esclave, mais encore exclue de presque toutes les carrières, dans laquelle les travailleurs sont affranchis du servage, mais non pas complètement associés au capitaliste qui leur paie leur salaire. La civilisation est un état social qui s'est développé sous l'influence du christianisme, état social qui a produit quelques beaux résultats mais qui peut, qui doit être suivi d'un état social plus complet: en un mot, c'est un anneau de la chaîne que l'humanité doit parcourir.

Nous devons avec Fourier douter de la civilisation, douter de sa perfection, de sa nécessité, de sa permanence indéfinie; peut-on dire que sous cette forme sociale les promesses de l'Évangile soient réalisées? Jetons

d'exploitation morcelée, se trouve divisé en un si grand nombre de lots que la culture s'y fait d'une manière anti-économique, avec les déperditions les plus considérables. D'abord les haies ou les fossés qui séparent chaque lot, la forme irrégulière de ces lots, sont autant de causes qui multiplient les chances de procès, les frais judiciaires, tout en diminuant la surface utile des terrains cultivés, ensuite chaque petit propriétaire est obligé de posséder un instrument aratoire complet; enfin il y a perte de temps, puisque chaque cultivateur est obligé d'aller lui-même vendre ses denrées et acheter ses provisions.

Un pareil système est tellement contraire à l'économie, que l'Etat n'a jamais laissé subsister le morcellement dans aucune de ses administrations. Supposons pour un instant qu'une telle méthode fût appliquée à l'armée; admettons qu'on logeât chaque soldat dans une maison particulière et qu'il lui fallût fournir à ses besoins dans cet état d'isolement; pense-t-on qu'il serait possible au gouvernement d'entretenir une armée à aussi peu de frais qu'aujourd'hui? Serait-il possible au soldat vivant isolément de se procurer avec ses cinq à six sous par jour, une nourriture équivalente à celle qui lui est assurée par la vie collective? Evidemment non.

Nous ne présentons pas l'organisation de l'armée comme un idéal d'Association. Ce qu'il y a de bon dans l'organisation militaire, c'est la centralisation des approvisionnements, l'économie de ressorts obtenue dans toutes les branches du travail domestique; ce qu'il y a de mauvais, c'est la contrainte, et surtout l'absence de but industriel. L'armée, en cet état de choses est entraînée par l'imperfection des rapports établis entre les peuples, par la défiance réciproque où vivent les gouvernements, l'armée demeure en temps de paix dans l'inertie, et si un jour ses masses s'ébranlent, ce n'est que pour saccager et pour détruire.

Voyons maintenant s'il est possible de se figurer une commune où l'on jouisse des économies et des bénéfices de l'association, tout en conservant sa liberté, tout en se consacrant à l'industrie. Fourier, Messieurs, nous fait assister à la réalisation de cette idée. Pour plus de simplicité dans l'exposition des faits, admettons un instant que les villageois puissent prendre eux-mêmes l'initiative d'une pareille association; supposons-les, un dimanche, rassemblés sur la place du village: les plus intelligents et les plus expérimentés se disent entre eux: Pourquoi nous tenter des procès continuels? Pourquoi cultiver isolément notre coin de terre? Après avoir évalué la propriété de chacun, car nous ne voulons dépouiller personne, faisons disparaître les limites qui séparent nos lots

doute, que sa méthode de reconstruction sociale prenait pour devise l'écart absolu ; nous avons dit qu'il rejetait les procédés employés par les politiques et les philosophes ; nous avons dit, de plus, qu'il se proposait, avant tout, d'améliorer, et d'améliorer par l'Association, l'agriculture et l'industrie : disons maintenant que Fourier diffère encore sous un autre point de vue des législateurs vulgaires. Ceux-là demandent, pour essayer leur système, des pays entiers ; il leur faut tout un peuple qu'ils puissent soumettre à l'expérience d'une constitution nouvelle. Fourier, bien qu'il dût avoir plus de confiance dans l'application de ses idées, ne voulait en faire le premier essai que sur un petit nombre d'hommes, et sur un petit coin de terre ; il ne demandait qu'une commune, certain que, s'il réussissait pleinement sur une commune, les autres, par voie d'imitation, se conformeraient bientôt à ses plans. En effet, Messieurs, la commune ne vous représente-t-elle pas la France réduite à sa plus simple expression ? Ne trouve-t-on pas dans une commune l'agriculture, la fabrique, le commerce, des familles inégales en fortune ? Le clergé n'y est-il pas représenté par le curé du village ; l'enseignement, par le maître d'école ? L'administration elle-même y trouve ses représentants : le maire et ses adjoints. Voilà le pouvoir civil. Les gendarmes et le garde champêtre sont un spécimen de force armée. Ainsi, vous le voyez, la commune, c'est la France entière, en miniature. Essayons donc sur une commune l'application des idées de Fourier. Si nous ne réussissons pas, nous en serons quittes pour avoir échoué dans une entreprise agricole et industrielle ; si nous réussissons, au contraire, rien ne sera plus facile que de transformer pacifiquement, et par voie d'imitation, toute la France.

Jusqu'à présent, comment le travail communal a-t-il été organisé ? Les Romains avaient bien des établissements agricoles assez considérables, qu'ils appelaient du nom d'*Iles* (*insulæ*) ; mais, dans ces établissements, le travail était accompli par des esclaves. Ce n'était pas là une organisation qui fût conforme à la dignité de l'homme, qui fût avouée par la justice et la liberté : c'était tout simplement l'exploitation de tous au profit de quelques-uns. Au moyen-âge ce n'est plus l'esclavage, mais c'est le servage féodal que nous retrouvons. La Révolution nous a bien apporté l'égalité des partages, l'abolition des privilèges territoriaux. Faire participer tous les hommes à la propriété, c'est un progrès assurément ; mais s'il est salutaire de diviser la propriété, il est funeste de morceler les cultures.

Le territoire de la commune d'Argenteuil citée si souvent comme exemple

culier. Au lieu d'un amas de misérables chaumières, construisons un vaste édifice unitaire, où des locaux convenablement disposés pourront abriter chacune de nos récoltes, où chacun de nous trouvera pour lui et sa famille un asile commode et sûr; non pas que nous prétendions soumettre les hommes comme des enfants au régime du dortoir: telle n'est pas notre idée; chaque famille aura son logement particulier. Au lieu de quatre cents feux isolés, nous n'aurons plus qu'une cuisine où deux ou trois feux suffiront pour préparer la nourriture de tous les associés. Il y aura donc économie immense de combustible.

Un village ainsi organisé n'est plus un village; il y aurait confusion à lui appliquer ce nom. 45 à 48 cents personnes composant la population d'une commune et réunie en association agricole, domestique, industrielle constituent ce que Fourier nomme une *phalange*. Ce mot rappelle la fameuse phalange macédonienne dont tous les guerriers rapprochaient leurs boucliers pour en former contre l'ennemi un obstacle impénétrable. Mais la phalange de Fourier n'est plus une phalange belliqueuse, c'est une phalange pacifique, combinant ses efforts pour forcer la terre à nous prodiguer toutes ses richesses.

Il fallait encore un nom à l'habitation de cette phalange; ce nom était indiqué par les usages de la langue. N'appelons-nous pas presbytère la demeure du prêtre, monastère l'asile du moine? La demeure de la phalange se nommera *phalanstère*.

Voilà pour l'ordre matériel. Mais Fourier ne s'en est pas tenu là. Malgré son mépris apparent pour la philosophie, il est lui-même un philosophe sublime, car, avec l'organisation matérielle, il a su concilier la pleine liberté des âmes; il a senti que les hommes seraient libres là seulement où leurs tendances naturelles ne seraient point comprimées. Bien que notre Constitution politique déclare tous les Français admissibles à tous les emplois, combien d'hommes voyons-nous condamnés à passer leur vie dans des professions incompatibles avec leur vocation; et pensez-vous qu'il n'y ait pas sous la blouse de l'ouvrier, sous les haillons de la misère, des natures qui, soigneusement cultivées, eussent produit de grandes choses? Le Christianisme a émancipé la femme; elle n'est plus, comme autrefois, l'esclave de l'homme; mais cependant elle n'occupe pas encore une place digne de sa mission. Son temps est absorbé par les corvées domestiques; le morcellement des ménages multiplie ses travaux pénibles. Dans la phalange ils se réduisent, se simplifient; il reste à la femme du peuple un temps précieux qu'elle peut consacrer à son développement

respectifs. Cultivons comme un grand domaine le territoire de notre commune et à la fin de l'année nous participerons aux produits, dans la proportion de nos apports, soit en fonds de terre ou en espèces, soit en travail, soit en talent.

Il y a loin d'une pareille association, à ce que l'on entend par *communauté*. Que demandent les communistes? Ils veulent la réunion dans les mains de l'état de tous les capitaux, terres, argents, instruments de travail de toute espèce, le concours de tous pour l'exploitation de ces valeurs, puis une répartition des produits faite par l'état, répartition égale pour tous, d'après certains communistes, proportionnée aux besoins de chacun, selon d'autres : comme on le voit, dans la communauté le droit de propriété individuelle disparaît complètement. Dans l'association de Fourier, au contraire, chaque propriétaire conserve ses droits; on lui remet en actions sur l'exploitation collective, la valeur intrinsèque de ses terres et capitaux, et dans la répartition annuelle des bénéfices, ces actions reçoivent un dividende beaucoup mieux garanti que dans les entreprises industrielles dont nous sommes les témoins chaque jour. Déjà, Messieurs, vous possédez dans vos montagnes des exemples qui peuvent vous faire comprendre comment le principe de la propriété individuelle peut se concilier avec l'exploitation collective. Vous savez que beaucoup de villages Comtois ont pour principale industrie la fabrication du fromage; comme la fabrication individuelle serait peu productive, on a formé dans chacun de ces villages un établissement appelé *fruitière* où chaque paysan apporte la quantité de lait dont il peut disposer; on marque avec soin dans ces fruitières la quantité de lait que chacun a fournie pendant le courant de l'année; avec ces masses collectives de lait ainsi réunies, le fromage se fabrique beaucoup mieux et à moins de frais que chez l'individu. La vente est faite par les agents spéciaux qui ensuite en répartissent le produit à chaque villageois, proportionnellement à la quantité de lait qu'il a versée à la fruitière.

Cet exemple ne fait-il pas comprendre combien serait avantageuse l'application d'un pareil système, si on l'étendait à l'agriculture et aux industries d'une commune entière?

Dans la commune associée nous pourrions mettre à notre tête les hommes les plus intelligents qui se tiendront au courant des découvertes agricoles, qui, par conséquent, pourront perfectionner nos procédés de culture. Pour accélérer les travaux, l'association possédera des machines dont l'établissement eût été trop coûteux pour un simple parti-

fonctions, que l'homme dirigé par l'attraction peut trouver du charme dans toutes ses occupations; autant aujourd'hui le travail est pénible et répugnant, autant il deviendrait agréable, attrayant dans une phalange organisée.

Nous voici donc arrivés à la grande question de l'attrait dans le travail : c'est là, Messieurs, le côté supérieur de la théorie de Fourier. Son génie a saisi le rapport qui existe entre l'attraction sur la terre et l'attraction céleste; il a osé penser que l'humanité obéissait aux mêmes lois que ce nombre infini de globes qui se meuvent dans l'espace, il est le premier qui en approfondissant cette idée, ait dévoilé complètement l'unité de système qui règne dans tout l'univers.

Ce n'est pas qu'il y ait identité entre l'attraction qui s'exerce dans l'espace et l'attrait qui agit sur la nature morale de l'homme; mais s'il n'y a pas identité, il y a du moins analogie. L'attraction selon nous est la loi universelle de la nature: cette loi, nous la retrouvons dans le monde minéral où elle s'exerce de molécule à molécule, dans le règne végétal où nous voyons la plante rechercher avec avidité la lumière vivifiante du soleil. Enfin, l'instinct de l'animal n'est-il pas aussi une manifestation de l'attraction. Serait-il juste que l'homme à qui la Providence a assigné un si beau rôle fut en dehors de cette loi douce et bienfaisante. Seul entre tous les êtres, serait-il obligé de se contraindre éternellement et d'employer ses forces à lutter contre lui-même?

Fourier, étudiant attentivement la nature, a recueilli cette grande vérité: que les attractions sont en rapport avec la mission que nous avons à remplir; en un mot, que *les attractions sont proportionnelles aux destinées*. L'homme doit donc pour remplir convenablement son rôle sur cette terre considérer la passion comme une indication donnée par le Créateur.

Ces idées, Messieurs, nous choquent au premier abord, habitués que nous sommes à voir la passion produire le mal dans la société civilisée. Mais si la satisfaction de nos passions nous conduit actuellement au mal, il faut nous en prendre aux conditions sociales dans lesquelles nous vivons. Quelles sont donc les conditions dans lesquelles il faut placer l'homme pour que ses passions le conduisent au bien? Les attractions, chez l'homme, sont de deux sortes, les unes ont pour but son bonheur individuel, les autres le poussent à concourir, pour sa part, au bonheur de la société entière. Eh bien! Messieurs, du jour où il n'y aura pas lutte entre ces deux genres d'attractions, l'homme pourra, sans aucun danger, céder aux im-

moral. N'avons-nous pas obtenu déjà quelques-uns de ces résultats par les crèches et les salles d'asile? Ces institutions sont un grand pas dans la voie de l'Association, bien qu'elles soient fort imparfaites, et qu'en séparant la mère de ses enfants pendant une journée entière, elles puissent relâcher le lien familial.

Dans le phalanstère, la concentration dans un même édifice de toutes les institutions et de tous les ateliers obvie à cet inconvénient ; dans tous les instants de la journée la mère peut prodiguer ses caresses à ses enfants. La femme a donc tout à gagner à notre réforme sociale. La plupart des travaux de force pouvant être exécutés en association par des machines, l'homme aussi retrouvera du loisir : tels aujourd'hui qui passent une pénible existence, courbés sous le poids d'une occupation monotone pourront dans la phalange céder à des vocations variées.

Ne voyons-nous pas tous les jours les enfants, par la libre manifestation de leurs jeux, nous révéler des dispositions sérieuses; je vous citerai Watt, qui a sinon découvert, du moins appliqué avec un si grand succès, la force élastique de la vapeur. Il est d'usage dans les familles anglaises de prendre le thé plusieurs fois dans la journée ; Watt pendant son enfance avait pour manie de rester des heures entières en contemplation devant les vapeurs qui venaient se condenser et ruisseler par gouttes sur les parois de la thèière; sa famille l'en blâmait, l'en punissait parfois, et cependant il pressentait dès lors les précieuses conceptions dont il devait plus tard doter le monde.

Aujourd'hui la société impose au corps et à l'âme une véritable mutilation : elle condamne les uns faute d'argent et d'éducation première à exercer des fonctions matérielles sans donner essor à leur intelligence ; elle dit à d'autres : vous êtes nés avec une organisation physique qui a besoin d'exercice et de développement, mais je vous condamne en vertu de mes préjugés à vous livrer exclusivement à l'étude des sciences et des lettres.

Ce n'est pas là, Messieurs, ce qu'a voulu la nature : la nature en nous douant d'un corps et d'une âme exige que nous donnions un plein essor à l'un et à l'autre ; en nous dotant de quatre membres, Dieu ne veut pas sans doute que nous nous bornions à nous servir du bras droit ; en dotant notre intelligence de plusieurs facultés, il n'a certes pas eu l'intention de nous imposer l'obligation d'en développer une à l'exclusion des autres. L'homme est un être complexe qui, s'il agit librement, donnera essor à toutes ses facultés, à tous ses instincts.

C'est à ces conditions seulement, liberté complète et variété des

THÉORIE DE CHARLES FOURIER.

DEUXIÈME SÉANCE.

(6 MARS 1847.)

L'Attraction passionnelle.

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans la séance d'hier nous avons jeté un coup-d'œil général sur la théorie de Fourier. Vous avez vu que le but de cette théorie est de régénérer l'agriculture et l'industrie par l'Association; vous avez vu que Fourier ne se proposait pas d'arriver à ce résultat en imposant ses plans à la France entière, qu'il réclamait seulement l'essai sur une commune formée de 15 à 1800 habitants, exploitant un peu plus d'une lieue carrée.

Nous avons aussi parlé de la vie de Fourier, persécuté pendant la tourmente révolutionnaire; nous l'avons retrouvé sous le Directoire, dans la condition subalterne de commis marchand. Mais, à partir de 1808, Fourier se révèle comme socialiste. Dès lors ce n'est plus l'homme que nous avons à considérer en lui; sa biographie devient l'histoire d'une doctrine, ses actes sont des livres.

C'est, en 1808, vous le savez, qu'il publia la *Théorie des quatre Mouvements*; plus tard, en 1822, il fit paraître son grand *Traité de l'Unité universelle*, le plus complet et le plus volumineux de ses ouvrages; en 1829, il imprima le *Nouveau Monde industriel*; enfin, en 1833 parut la *Fausse Industrie*. Fourier mourut il y a dix années, le 9 octobre 1837.

J'ai attiré votre attention sur le côté matériel de sa théorie. Mais elle a deux faces. Si elle se rattache à la terre et tend à s'implanter dans le sol par les fondements du phalanstère, semblable à l'échelle de Jacob, elle se rattache aux cieux par cette vérité d'ordre supérieur : *les attractions sont proportionnelles aux destinées.*

Faut-il supposer que Dieu nous ait donné des passions énergiques, et qui, même dans le chaos social actuel, produisent des effets brillants, pour nous mettre dans l'obligation de résister sans cesse à notre nature? Il faut bien admettre que la Providence a autant de jugement que le moindre de nos architectes : or, si un architecte amassait dans une rue des pierres et des solives; s'il répondait aux personnes qui l'interrogeraient sur l'emploi de ces matériaux : « je les ai fait réunir sans trop savoir pourquoi; j'ai voulu seulement encombrer la voie publique, afin d'exercer l'adresse et la

pulsions de son âme ; il sera d'accord avec lui-même, avec ses semblables, avec Dieu.

Nous devons donc nous poser pour problème de trouver une société où il nous soit possible de jouir de la pleine liberté de notre âme, une société qui assure à l'attraction passionnelle un plein essor, une société enfin où nos passions, quoique librement développées, ne nous conduisent qu'à la pratique du bien. Avant de donner la solution de ce problème, dressons le tableau des passions humaines, étudions-les dans ce qu'elles ont de plus intime ; cette étude fera le sujet de notre prochaine séance.

passion déviée, faussée, non pour s'être développée trop, mais pour s'être développée à peu près seule. La nature humaine a besoin d'un essor complet, intégral, par lequel tous les penchants se balancent. Chez qui, par exemple, rencontrons-nous habituellement le vice de l'ivrognerie? Chez des hommes imparfaitement cultivés, étrangers aux plaisirs que donnent les lettres et les arts. Cherchant une distraction après des travaux pénibles, ou l'oubli momentané de leurs peines, ils se livrent à la seule jouissance qu'ils connaissent, et cette jouissance leur devient funeste, parce qu'elle est exclusive. L'ivrognerie est donc le développement anormal d'un penchant privé de contre-poids; c'est l'excès d'une passion, mais ce n'est pas la passion elle-même; il en est ainsi de tous les vices.

Quelles sont donc les passions radicales? Ici, Messieurs, Fourier n'a rien créé, n'a rien imaginé, et c'est là sa gloire. Comme il le dit lui-même dans un de ses ouvrages, il s'est agenouillé devant la nature, et la nature lui a dévoilé ses secrets. Fourier commence par constater, d'accord avec plus d'un philosophe et avec l'expérience vulgaire, que les sens, le cœur et l'esprit peuvent fournir à l'homme trois natures de jouissances. De là trois ordres de passions correspondant aux trois faces de notre destinée.

L'homme a été mis sur cette terre avec la mission de la dominer, de la gouverner, d'être le régent du globe; aussi a-t-il des passions qui le mettent en rapport avec le monde matériel; ces passions nous les nommerons *sensitives*. Mais l'homme n'est pas seul ici bas, il vit entouré de ses semblables; la nature a voulu que ce contact fut agréable, que le genre humain fut uni par des liens affectueux; dans ce but elle a donné à l'homme des passions que nous appellerons *affectives*.

L'homme n'est pas seulement sur la terre pour en conquérir les richesses matérielles, et pour établir l'harmonie entre lui et ses semblables; il faut encore qu'il y ait concert entre lui et *Dieu*, et ce n'est pas seulement par la prière et la contemplation que ce concert peut s'établir. Nous serons en harmonie avec Dieu, lorsque dans la sphère de notre activité nous établirons un ordre correspondant à celui qui règne dans la création. Pour nous diriger vers ce but, la providence nous donne certaines passions qui aspirent à l'ordre, à l'harmonie, et que nous appellerons *distributives*.

Reprenons maintenant avec plus de détails, ces trois genres d'attractions.

J'ai dit que les passions sensibles étaient celles qui nous portaient à

patience des passants, « évidemment, Messieurs, vous plaindriez un pareil architecte, et vous pourriez, avec raison, le taxer de folie.

Comment donc penser que *Dieu* nous ait donné tant d'attractions, tant de puissants désirs, pour que nous passions notre vie à les combattre. Non, Messieurs, tel n'a pas été le but de la Divinité; elle nous a confié ces matériaux précieux pour que nous sachions les utiliser dans un édifice d'harmonie sociale.

Quelles sont les passions qui ont un rôle important à remplir dans la vie des sociétés?

Lorsque, guidé par Fourier, on interroge avec soin la nature, on reconnaît dans le monde trois grands principes : *Dieu* ou l'esprit à sa plus haute puissance, principe actif et moteur; la matière, principe inerte et mu; enfin un principe neutre et régulateur du mouvement, appelé justice dans l'ordre moral, appelé mathématique dans l'ordre matériel.

Dieu imprime son action à des êtres de différentes classes. De là quatre mouvements : le *mouvement purement matériel*, c'est-à-dire l'ensemble des lois qui régissent la gravitation de la matière, et par suite la marche des astres. Déjà nous devons à Newton la connaissance de ces lois.

Le mouvement organique, dont la théorie doit expliquer les lois d'après lesquelles *Dieu* distribue aux êtres leurs différentes propriétés de forme, de couleur de saveur, etc.

Le mouvement instinctuel, suivant lequel sont répartis les penchants, les instincts des animaux; enfin *le mouvement aromal*, ensemble des lois qui régissent ces fluides impondérables tels que le magnétisme, l'électricité, la lumière : monde mystérieux dans lequel la science n'a poussé jusqu'à ce jour que des reconnaissances timides.

Vous comprenez maintenant, Messieurs, le titre donné par Fourier à son premier livre; mais en dehors de ces quatre mouvements, il en existe un autre qui les résume tous, c'est le *mouvement passionnel ou social*; celui-là préside aux passions humaines et par suite à la succession des mécanismes sociaux.

Dans l'énumération de ces mouvements, en montant d'un étage à l'autre dans la création, nous sommes allés du simple au complexe : à mesure que nous approchions de l'homme, les phénomènes se montraient plus riches. Chez l'homme, enfin, nous avons vu l'attraction devenir multiple; à ce degré, l'attraction c'est la passion.

Ne confondons pas la passion telle que Fourier la conçoit, avec le vice. Pour lui les passions ne sont pas les péchés capitaux : un vice est une

Beaucoup de personnes qui ont aperçu dans Fourier la classification des passions sensibles en ont conclu qu'il était matérialiste. Si ces personnes avaient poussé plus loin leur lecture, elles auraient vu que, pour Fourier, les sensibles ne sont pas les seules passions humaines; qu'à ses yeux au contraire les jouissances matérielles sont méprisables quand elles ne sont pas associées à des satisfactions du cœur ou de l'esprit. Si dans sa classification il a placé d'abord les sensibles, c'est qu'il voulait élever par degré l'intelligence du lecteur et qu'en montant un escalier on commence nécessairement par poser le pied sur la plus basse marche.

Arrivons aux passions affectives. L'homme considéré sans distinction de sexe, d'âge, ni de rang est porté naturellement à se rapprocher de ses semblables; nous apportons en naissant une prédisposition à nous aimer, à nous secourir mutuellement; qui s'appelle *amitié* et qui devient en se généralisant philanthropie.

Ce n'est pas tout, l'homme a été mis sur cette terre pour la féconder par l'industrie; s'il veut exercer son activité productive, il faut qu'il organise des groupes guidés par les plus capables, des groupes acceptant la hiérarchie. C'est sous l'influence de l'*ambition* que ces groupes se forment.

Si nous tenons compte de l'âge dans notre examen de l'humanité, nous verrons des générations complètement formées et qui se suffisent à elles-mêmes; il y en a d'autres qui arrivent à la lumière faibles et sans défenses. La Providence a donc voulu que ces générations naissantes trouvassent une protection sûre dans celles qui les ont précédées, aussi Dieu nous a-t-il donné le sentiment de *famille*.

Enfin une dernière passion affective a pour but le rapprochement des deux sexes, c'est l'*amour*.

Amitié, ambition, familisme, amour, telles sont les quatre passions affectives dont est dotée la nature humaine. A cause de leur importance dans le mécanisme social, Fourier les a appelées passions *cardinales*.

Nous avons dit tout à l'heure que les passions sensibles se résumaient en une seule, la tendance au luxe; la tendance au *groupe*, telle est la manifestation commune des passions affectives. Elles tendent à réunir en groupes les membres de l'humanité.

Reprenons en détail chacune de ces passions affectives, voyons si elles ne nous offrent rien de particulier. L'homme n'est pas un être simple; en lui se retrouve comme dans l'univers la matière et l'esprit : de là pour

nous mettre en rapport avec la matière, à lui imprimer notre cachet; mais comment nous mettons-nous en rapport avec le monde matériel? c'est par le moyen de nos sens; or nos sens sont au nombre de cinq: de là, cinq ordres de jouissances physiques, et cinq passions sensitives. Nous jouissons matériellement lorsque se déroule devant nos yeux un site riche et pittoresque, lorsque nos oreilles sont flattées par une symphonie, lorsque nous sommes plongés dans une atmosphère de parfums, etc. Bien que différents les uns des autres, les penchants qui nous stimulent à rechercher les jouissances, aboutissent cependant à un seul et même but, le désir du *luxé*. Pour satisfaire ce vœu, il ne nous suffit pas d'être entourés de richesses matérielles, il faut encore que nous soyons riches de force et de santé, il faut qu'au luxe *externe* vienne se joindre ce que nous appellerons luxe *interne*.

Vous direz peut-être: une pareille tendance est funeste, car dans la société actuelle, il est impossible d'assurer à tous les hommes la satisfaction du goût pour le luxe.

Ce raisonnement est naturel aux moralistes, qui ont voulu jusqu'à ce jour imposer leurs doctrines à toute l'humanité, et qui débent habituellement dans leurs écrits par mutiler notre âme, au lieu de l'étudier avec soin; ces moralistes ont accepté la société telle qu'elle est, puis ils ont ordonné à l'homme d'amoindrir sa nature pour la faire entrer dans ce moule: c'est agir comme un tailleur qui au lieu de prendre mesure sur notre corps, et de proportionner nos vêtements à ses dimensions, voudrait au contraire forcer notre corps à entrer dans un habillement façonné d'avance et d'une dimension arbitraire.

Evidemment, quand il s'agit de chaussure, de coiffure, de vêtement, les proportions physiques de l'homme servent de règle nécessaire; eh bien, dans l'ordre moral, les institutions devront être en rapport avec notre nature intime. Commençons par constater exactement, impartialement les tendances de cette nature, nous verrons bientôt s'il est possible d'y satisfaire.

Les philosophes de l'antiquité n'entrevoiant aucun moyen d'assurer à tout le monde le luxe ni même le bien-être, ont prêché l'amour de la pauvreté ou tout au moins de la *médiocrité*. Mais les hommes qui enseignaient cette morale se sont en général bien gardés d'en suivre les maximes. Sénèque et Cicéron, tout en recommandant la modération, l'abstinence, entassaient avec soin les sesterces; on les citait parmi les propriétaires les plus opulents de leur époque.

lescence, que la société s'en empare ; les carrières qu'ils embrassent les forcent à s'éloigner ; peut-être ils ne reviendront plus !

Si nous consultons les analogies, nous trouverons dans le règne végétal une reproduction fidèle des quatre affectives correspondant aux différentes phases de la vie.

DOMINATION SUCCESSIVE DES GROUPES.

Phase antérieure ou enfance, 1 à 15 ans, amitié, *bouton*.

Phase citérieure ou adolescence, 16 à 35 ans, amour, *fleur*.

Phase pivotale ou virilité, 36 à 45 ans, amour et ambition.

Phase ultérieure ou maturité, 46 à 65 ans, ambition, *fruit*.

Phase postérieure ou vieillesse, 68 à 80 ans, familisme, *graine*.

Il ne suffit pas d'analyser les passions, il faut aussi indiquer quel sera leur emploi dans une société bien faite. Les sensibles, nous l'avons dit, se résument dans la tendance au luxe, les affectives réclament la formation des groupes, et chaque affective donne un ton différent au groupe formé sous son influence.

TON CARACTÉRISTIQUE DE CHAQUE GROUPE.

Groupe d'amitié ou nivellement : *La cordialité et la confusion des rangs*.

Groupe d'ambition ou ascendance : *La déférence des inférieurs aux supérieurs*.

Groupe d'amour ou inversion : *La déférence du sexe fort au sexe faible*.

Groupe de famille ou descendance : *La déférence des supérieurs aux inférieurs*.

Tout le monde reconnaîtra que l'amitié entraîne l'oubli au moins momentané des distinctions sociales. Je n'en citerai qu'un exemple : Les relations d'Henri IV et de Sully n'étaient pas des relations de monarque à sujet, mais des relations d'homme à homme ; sans cela, comment pourrait-on expliquer la hardiesse du ministre déchirant, sous les yeux même du monarque, une promesse de mariage, signée par Henri IV, à la marquise de Verneuil ?

Le ton naturel de l'amitié c'est le nivellement ; le communisme appliqué serait le règne exclusif de l'amitié, de la fraternité universelle. Mais pour organiser une société conforme aux vues de la nature, il faut tenir compte de toutes les passions. Examinons un groupe formé sous l'in-

chacune de nos passions affectives deux ressorts, un ressort matériel, un ressort spirituel.

Dans l'amitié le ressort matériel seul est un jeu, lorsque nous sommes unis par affinité de penchants industriels; le ressort spirituel seul se décèle dans les liaisons produites par affinité de caractère, de tempérament. Dans l'ambition se retrouve la même dualité de ressorts : ressort spirituel si nous sommes ligüés pour la gloire, ressort matériel si l'intérêt seul préside à notre association.

Quant à l'amour, tout le monde sait qu'il peut se manifester par des désirs, c'est l'amour physique, ou bien se borner à une adoration qu'on appelle souvent l'amour platonique.

Dans le sentiment de famille, les deux ressorts, habituellement unis, peuvent toutefois se trouver isolés. En familisme, l'affinité matérielle, c'est la consanguinité; il y a familisme spirituel exclusivement, quand l'adoption seule unit le père et le fils; l'affinité familiale bornée au ressort spirituel est si puissante, qu'un chapitre est consacré à l'adoption dans la législation de tous les peuples. En général, lorsqu'un groupe d'amitié, d'amour, d'ambition, de famille se forme sous l'influence du seul ressort matériel, son but est incomplètement atteint; il manque de noblesse. La passion est noble et utile en même temps lorsqu'elle se développe sous l'influence de ces deux ressorts, car alors elle possède un corps et un âme.

S'il est vrai de dire que nos quatre passions affectives embellissent toute la durée de notre existence, il faut pourtant reconnaître que chacune d'elles prédomine plus spécialement dans chacun des âges de notre vie. Ainsi, l'amitié, la camaraderie est incontestablement la passion dominante de l'enfance; au collège, ou dans la première jeunesse au moins, se forment habituellement ces amitiés qui nous escortent pendant tout le cours de la vie.

La passion de l'adolescence c'est l'amour; dans l'âge mûr c'est l'ambition qui domine; à la vieillesse correspond le plus entier développement du sentiment de famille. Le vieillard qui a vu ses amis périr et l'amour s'envoler, le vieillard qui n'a plus de palme à conquérir, verse sur ses enfants tout ce que son cœur renferme d'affections; tout son bonheur consiste à réunir autour de lui les membres de sa famille. L'histoire nous peint les patriarches entourés jusqu'à leur dernière heure de leur nombreuse postérité. Ce bonheur suprême du vieillard, la société actuelle le lui refuse. A peine le père de famille voit-il ses enfants sortir de l'ado-

homme a fait toute son éducation dans la maison paternelle , il arrive dans le monde bouffi d'orgueil et de présomption.

L'extrême complaisance naturelle au père est bien mise en relief dans une anecdote tirée de l'histoire de Henri IV. Ce rude guerrier ne dédaignait pas, pour se prêter aux fantaisies de ses enfants, de marcher à quatre pattes en les portant sur son dos. Un jour qu'il se livrait à cet innocent plaisir, on annonça l'ambassadeur d'Espagne ; il arrivait tout farci de notes diplomatiques. Le grand roi ne crut pas qu'il fût au-dessous de sa dignité d'être surpris dans une pareille position. Il se contenta de dire : Etes-vous père, M. l'ambassadeur ? Oui sire. En ce cas, je puis faire un tour de plus.

Je vous ai fait observer que dans les quatre affectives on pouvait distinguer un ressort matériel, un ressort spirituel ; que leur prédominance correspondait aux quatre âges de la vie ; qu'elles imprimaient un ton spécial aux groupes formés sous leur influence. Nous devons encore noter que ces passions ne sont pas également développées dans les deux sexes ; l'amitié et l'ambition prédominent chez l'homme ; chez la femme se montrent surtout l'amour et le sentiment de famille. C'est qu'en effet, à l'homme a été dévolue la part la plus active de la destinée humaine. Aussi Fourier a-t-il appelé passions *majeures* celles que nous avons signalées comme prédominantes chez l'homme, et passions *mineures* celles qui se développent plus particulièrement chez la femme.

C'est dans les groupes, dans le contact avec ses semblables que l'homme s'améliore, se polit, comme la pierre précieuse ; mais il y a deux groupes, ceux d'amour et de famille, où la critique ne peut pas s'exercer utilement. Nous l'avons déjà dit, l'amour est aveugle ; l'amant ne voit pas les défauts de celle qu'il aime, ou les transforme en perfections. En amour, l'individu excuse *aveuglément* l'individu. Il en est de même dans la famille ; qu'un enfant fasse des tours difficiles à justifier, le père s'en offense en apparence, mais au fond il se glorifie de posséder un enfant dont les espérances annoncent une intelligence si précocée.

Dans le groupe d'ambition, s'il est bien organisé, le supérieur l'emporte en lumières sur l'inférieur, et a qualité pour lui faire des remontrances. Ici la critique s'exerce sérieusement, le supérieur critique *gravement* l'inférieur.

Dans le groupe d'amitié, point de précepteur, point de juge ; une critique sévère ne serait pas acceptée ; mais on cède aux remontrances amicales de tout le groupe. Placez-vous dans une réunion de camarades : si l'un d'eux cherche à vous corriger d'un défaut par une remontrance sévère,

fluence de l'ambition. Quelle est la position respective de deux hommes liés pour la gloire ou pour l'intérêt? Ici, Messieurs, le nivellement disparaît, il y a des inférieurs et des supérieurs.

L'armée ainsi que toutes les administrations publiques nous offre des groupes d'ambition. Là nous retrouvons l'inégalité, la hiérarchie. Les mêmes hommes peuvent former tour à tour des groupes d'amitié, des groupes d'ambition. Supposons un régiment sur le champ de manœuvre : là chacun exécute les ordres qui lui sont donnés, chaque officier se conforme au rôle indiqué par son grade ; mais qu'une heure après les officiers de ce régiment se trouvent réunis dans un repas de corps, oh ! alors, les distinctions de grades s'oublient, l'amitié a pris la place de l'ambition.

Quel est le ton de l'amour? Pendant longtemps les hommes ont cru, parce que Dieu leur avait donné en partage une force physique supérieure, que la femme devait être le jouet de leurs caprices. Telles ne sont pas les intentions de la Providence ; elle veut que la faiblesse de la femme soit compensée dans nos relations avec elle par nos égards, et par cette courtoisie dont les annales du moyen-âge et de la chevalerie offrent des exemples si brillants.

Arrivons au groupe de famille : quel est dans la nature le rôle du père? doit-il corriger, réprimander l'enfant? Non, Messieurs, le père, la mère surtout, quand ils éprouvent une véritable tendresse, témoignent à leurs enfants une condescendance presque absolue. Dans l'antiquité le père de famille avait droit de vie et de mort sur ses fils ; le progrès social a fait disparaître cette anomalie, mais il a cependant laissé entre les mains du père la férule du maître d'école. C'est une fonction qu'il ne s'aurait garder éternellement, car il n'est pas doué pour la remplir ; voyez ce qui se passe chaque jour sous nos yeux : un père conduit ses enfants chez un instituteur ; après avoir vivement recommandé sa progéniture, il s'empressera de dire que son fils est plein de dispositions remarquables ; si l'enfant fait des progrès, ne croyez pas que le père songe à les attribuer au mérite du maître ; si au contraire par paresse ou par inaptitude, l'enfant ne profite pas des leçons qu'on lui donne, le père ne manquera pas de dire : le maître n'a pas su faire éclore les germes d'intelligence qui caractérisaient le jeune écolier. Il faut donc admettre qu'il y a des sentiments aveugles, et les anciens l'avaient bien compris, lorsqu'en personnifiant l'amour, ils le peignaient avec un bandeau sur les yeux. Le sentiment de famille n'est pas plus clairvoyant quand il est exalté ; lorsqu'un jeune

qui rattache le soldat à son drapeau qui le rend fier de son uniforme.

Il faut transporter ce sentiment noble, exalté du champ de bataille sur le champ industriel. Là aussi les travailleurs de la phalange auront leur uniforme, leurs devises, leurs emblèmes, et la musique, dont la magie a su poétiser jusqu'au carnage, redoublera leur activité bienfaisante. Si nous devons, afin de réaliser l'ordre, grouper tout ce qui est homogène, il nous faut apporter le plus grand soin à ce que, dans les groupes, n'interviennent pas des éléments dissidents, hétérogènes. Ce travail de séparation est tout aussi nécessaire que le travail de composition. Ce qui maintient l'individualité de chaque groupe, c'est un sentiment de rivalité qui le porte à se distinguer des autres groupes, à les surpasser par le nombre et l'excellence de ses produits industriels. Cette émulation règle la fougue inspirée par la composite et nous donne une ardeur réfléchie. Quand on lutte, on calcule ses actes de manière à ne perdre aucune chance de succès.

A la passion qui met toute réunion de travailleurs en rivalité avec les groupes voisins, Fourier a donné le nom de *cabaliste*, nom fort heureux malgré son apparente bizarrerie : car il est expressif et rend bien mieux que le mot émulation les intrigues, les combinaisons multipliées qui se produisent dans deux groupes mis en concurrence. La cabaliste est un des sentiments qui procure à l'homme le plus de jouissances. Le désir de l'emporter sur des rivaux donne un sel inattendu aux occupations les moins attrayantes par elles-mêmes. Vous avez tous entendu parler, Messieurs, de Victor Considérant, de cet homme dévoué au progrès de l'humanité, et qui n'a pas craint de briser sa carrière pour se consacrer entièrement à la propagation de la théorie sociétaire, lorsque cette théorie méconnue ne pouvait assurer à ses apôtres que les railleries du monde civilisé. Considérant fut capitaine de génie ; un jour sa compagnie était occupée à faire des fascines. Le disciple de Fourier, voyant que les soldats travaillaient avec nonchalance, conçut l'idée de diviser la compagnie en deux sections, puis il subdivisa chacune de ces sections en plusieurs petits ateliers, déclarant qu'il comparerait les fascines des différents ateliers et qu'on mettrait en regard les travaux des deux sections. La compagnie ainsi distribuée, sans qu'elle eut en vue aucune récompense pécuniaire, fit des prodiges ; chaque atelier voulut surpasser l'atelier voisin, et par la seule influence de la rivalité, cette seule compagnie fit autant de fascines que le bataillon tout entier.

Autre exemple du charme imprévu résultant de la cabaliste. Pourquoi

vous l'écouteriez difficilement ; le groupe entier aura plus d'empire s'il emploie d'amicales plaisanteries. En amitié, c'est le groupe qui critique *facétieusement* l'individu.

Telles sont les propriétés des groupes formés sous l'influence des quatre affectives.

Mais l'homme serait bien imparfait si, aux cinq passions sensibles qui le poussent à la recherche du luxe, aux quatre affectives tendant au groupe, il ne joignait un autre ordre de passions qui le stimule à fonder en toutes choses l'ordre et l'harmonie. Nous arrivons à l'étude des passions *distributives*.

Supposons que vous ayez divers éléments à combiner, à organiser, soit qu'il s'agisse de mettre en ordre les manuscrits d'une bibliothèque considérable, soit qu'on vous charge d'établir une classification méthodique entre les objets si divers d'une collection d'histoire naturelle, ou plutôt, sans changer de procédés et de méthode, car le principe de l'ordre est toujours le même, organisez une phalange de travailleurs, que ferez-vous ? Elle se compose de 15 à 18 cents personnes tant hommes que femmes et enfants ; vous commencerez évidemment par classer vos travailleurs d'après leurs professions, d'après leurs aptitudes : les agriculteurs d'une part, les industriels de l'autre. Vous formerez ensuite avec les agriculteurs des groupes spéciaux de vigneron, de laboureurs, de forestiers ; avec les fabricants, des groupes de charrons, de serruriers, d'ébénistes. La division et la subdivision, la formation de groupes, telle est la première loi de l'ordre.

L'homme éprouve un penchant qui le porte à rassembler ce qui est homogène, à grouper tout ce qui s'allie par des caractères communs. Cette tendance, Messieurs, Fourier lui donne le nom de *composite* ; elle a de nombreuses applications : que notre oreille soit frappée par un accord, nous éprouvons un vif plaisir ; si l'accord est formé par un grand nombre d'instruments, par un orchestre complet, notre jouissance augmente ; qu'à l'harmonie des sons vienne se joindre celle des signes et des couleurs dans les costumes et les décorations, le sentiment de la composite sera porté jusqu'à l'enthousiasme. Il y a donc une jouissance suprême pour l'homme dans la combinaison d'éléments divers.

Le mot *composite* est nouveau, mais il fallait bien créer un mot nouveau pour exprimer une passion fort peu étudiée avant Fourier. Quant au sentiment lui-même il n'est pas une conception arbitraire, car vous le voyez dès à présent produire de brillants effets. La composite est l'enthousiasme

Au surplus, Messieurs, je manquerais moi-même aux exigences de la passion que nous étudions si je prolongeais beaucoup cette séance et si j'abusais de la bienveillante attention que vous me prêtez. Je ne puis cependant pas quitter les trois distributives sans vous donner une idée sommaire de toutes les trois.

Nous disions que l'homme ne peut pas sans déplaisir consacrer un grand nombre d'heures au même travail : il faut donc que de temps à autre il change d'occupations ; mais notre état social actuel le met dans l'impossibilité de satisfaire à cette exigence de la nature. Si dès l'enfance toutes nos aptitudes étaient développées, l'homme éprouverait assez de vocations, remplirait assez de fonctions pour qu'il pût dans la même journée donner quelques heures seulement à chacune d'elles ; ce résultat nous l'obtiendrons dans la phalange organisée. Là, pour prévenir les dangers de la cabaliste, qui seule et sans contre-poids amènerait inévitablement de l'hostilité entre les groupes, nous tirerons un parti fort heureux de la brièveté des séances, et voici comment : il y aura dans une phalange agricole une série de jardiniers subdivisée en plusieurs groupes secondaires ; supposons que deux groupes soient chargés de greffer les jeunes pousses : chacun des deux groupes fera tous ses efforts pour l'emporter sur son émule, ils rivaliseront tous deux de zèle et d'application, et cette émulation précieuse, féconde, ne fera naître aucune haine individuelle dans les deux camps, si nous tenons compte de la troisième passion de l'alternance. Au bout de deux heures de travail passionné, la fonction de nos jardiniers est remplie, il s'agit alors de vaquer à une autre occupation, la pêche par exemple. Ici nous retrouverons la même ardeur, chaque groupe cherchera par sa dextérité, par la forme de ses filets et autres engins à se montrer supérieur aux autres groupes ; mais dans cette nouvelle occupation les groupes ne sont plus distribués de la même manière : des hommes qui dans la série de jardinage faisaient partie de deux groupes rivaux, peuvent être ici réunis dans le même groupe et alliés industriels très-ardents ; que cette distribution de groupe change cinq ou six fois dans la journée, évidemment il ne pourra plus exister aucun sentiment d'animosité entre les travailleurs.

Nous chercherons toujours et dans chaque genre d'occupation à surpasser le groupe opposé au nôtre, nous voudrions humilier sa bannière ; quant aux hommes nous les aimerons. Le rôle de la troisième passion distributive est donc très-important puisqu'elle est destinée à servir de régulateur aux deux autres ; cette troisième passion, il fallait lui donner un nom. Ici,

le jeu a-t-il pour nous tant d'attrait ? Bien certainement un sauvage qui serait transporté subitement dans un salon de jeu serait tout étonné de nous voir absorbés dans l'examen de quelques cartes de différentes couleurs ; il ne comprendrait pas que nous puissions nous complaire dans une pareille occupation. Ce n'est pas la seule cupidité qui enchaîne les hommes à une table de jeu ; car on trouve encore du plaisir à des parties intéressées faiblement, où l'on ne joue que *pour l'honneur*. Le jeu nous intrigue et nous plaît, parce que dans toute partie il y a rivalité. Nous y trouvons tout l'intérêt d'un combat.

Voilà donc la population du phalanstère distribuée en différents groupes. Ces groupes exaltés par la composite, par l'enthousiasme corporatif sont en rivalité les uns avec les autres ; mais, pour que cette organisation soit parfaite, il faut tenir compte d'un troisième élément. Si ces groupes sont mis en opposition du matin au soir, l'émulation deviendra guerre passionnée. C'est ce que nous voyons tous les jours dans nos relations sociales. La lutte continuelle que nous avons à soutenir contre nos rivaux peut enfanter l'animosité personnelle. Que de fois les premiers sujets de théâtre, habitués à se disputer les rôles, sont devenus ennemis ! La concorde est rare entre gens de lettres ; et l'on sait quels déplorables effets entraîne la cabaliste entre les ouvriers des différentes sociétés compagnonnages, les *dévotants* et les *gavots*.

Une troisième passion distributive est nécessaire, afin de prévenir les excès de la cabaliste. La musique, emblème de l'harmonie sociale, nous offre une image assez fidèle de nos trois passions distributives : l'*accord* correspond à la composite, le *discord* à la cabaliste, et enfin la *modulation* reliant les accords et les discords, sachant utiliser jusqu'aux dissonances, représente une troisième passion dont nous allons vous décrire les caractères. Cette passion, c'est l'amour du changement, le besoin de la variété d'où résulte pour les travailleurs le désir de fonctionner par *courtes séances*.

Bien que l'homme aujourd'hui soit généralement condamné à une profession monotone exercée durant des années entières, il est évident pour tout le monde qu'on ne peut pas sans une grande fatigue passer de longues heures à un travail soutenu ; vous le savez, Messieurs, le plaisir lui-même lasse lorsqu'il se prolonge au-delà d'un certain terme. On vient d'ouvrir à Paris un nouveau théâtre, je ne veux pas en dire de mal ; mais on y a débuté par une pièce qui commençait à six heures du soir et finissait à deux ou trois heures du matin. De pareilles représentations sortent du domaine des arts et rentrent dans celui des travaux forcés.

L'unitéisme est donc la résultante de nos passions, et cependant elle forme une passion distincte; c'est ainsi que le Blanc, dans l'ordre physique, est à la fois la réunion des couleurs et la plus pure de toutes.

Maintenant, Messieurs, je vous ai décrit les douze passions radicales. Pour que ces mobiles nous conduisent au bien, il faut mettre en pratique le second axiôme de la théorie de Fourier. Le premier, vous le savez, était ainsi formulé: *Les attractions sont proportionnelles aux destinées*. Dans les développements qui précèdent, nous avons cherché à vous en faire comprendre la vérité. Le second, dont l'application est indispensable pour donner aux passions un essor salutaire et régulier, Fourier l'exprime ainsi: *La série distribue les harmonies*. C'est à l'examen de ce second principe, que la leçon prochaine sera consacrée.

Messieurs, Fourier a encore innové; le mot qu'il a choisi est justifié par l'analogie universelle. Nous considérons le papillon comme l'image de l'inconstance; le dictionnaire admet le verbe *papillonner* et Fourier sans faire trop de violence aux usages de la langue, a pu donner au besoin de variété le nom de *papillonne*.

Ainsi nous compterons trois passions distributives: la *composite*, la *cabaliste*, la *papillonne*. Fourier lui-même attache fort peu d'importance à ces noms, il nous a dit voilà ceux que je présente, si on en trouve de plus convenables je m'empresserai de les accepter; il a même proposé de substituer à la composite *coïncidente*, à la cabaliste *dissidente*, à la papillonne *alternante*, mais les noms que j'ai indiqué les premiers ont prévalu comme plus expressifs.

Je viens, Messieurs, de dérouler devant vos yeux le tableau des ressorts passionnels; nous avons vu que les cinq sensitives aboutissent à un seul vœu, le désir du luxe; que la tendance au groupe résume les affectives; ce que réclament les distributives, c'est une réunion, une *série* de groupes, qui puissent être exaltés par la composite, mis en rivalité par la cabaliste, engrenés les uns avec les autres par la papillonne.

Toutes nos attractions peuvent donc se réduire à trois principales, représentées par le but de nos trois classes de passions, mais la convergence peut encore aller plus loin, et l'œuvre de Fourier serait incomplète s'il s'était arrêté là. Fourier, Messieurs, était trop profondément religieux, sa pensée était tournée trop constamment vers Dieu, pour qu'il oubliât le sentiment religieux dans le tableau des passions humaines. Il existe en nous un principe supérieur à l'amour du luxe, du groupe et de la série; ces trois passions sont trois rameaux d'une passion dominante, cette passion dominante c'est l'amour de l'humanité entière, ou pour employer la belle expression de Fourier, c'est l'*unitéisme*.

A l'unitéisme aboutissent tous nos vœux; point de jouissance complète, en fait de luxe, si tous les peuples du globe ne sont pas unis pour multiplier et pour échanger leurs productions; point de jouissance complète, en fait d'affections, tant que nous serons entourés de malheureux, et que nous rencontrerons dans la rue, la mère mendiant pour donner du pain à son fils. L'homme est une créature assez noble pour ne pas vouloir de la jouissance individuelle et solitaire, payée par la souffrance des masses. Notre amour de l'ordre ne sera satisfait que lorsque l'harmonie aura renouvelé toute la terre, et réalisé ce passage de la plus belle prière du christianisme: « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

THÉORIE DE CHARLES FOURIER.

TROISIÈME SÉANCE.

(9 MARS 1847.)

La Série.

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous avons tracé le tableau des passions ; nous avons dit qu'elles venaient de Dieu, qu'elles étaient bonnes, mais nous devons reconnaître que souvent elles nous poussent au mal ; à quelles conditions nous conduiraient-elles toujours au bien ?

On l'a dit avant Fourier, il n'y a point de liberté sans l'ordre, l'ordre qui est la mesure de la liberté en est en même temps la garantie, car, sans lui, la liberté des forts anéantirait celle des faibles, et dans notre âme, certaines passions impérieuses étoufferaient les penchans secondaires.

Dans le langage de Fourier la liberté s'appelle *attraction*, l'ordre est nommé *série* ; nous avons fait comprendre la première de ces expressions, il s'agit d'expliquer la seconde.

Fourier fut enseveli le 11 octobre 1857, à Paris, au cimetière Montmartre ; sur la pierre qui couvre sa tombe sont gravées deux formules qui résument toute sa science :

Les attractions sont proportionnelles aux destinées.

La série distribue les harmonies.

La série n'est pas une conception arbitraire, n'est pas une convention plus ou moins ingénieuse, c'est une découverte positive. Cette donnée sur l'organisation générale est conforme aux principes admis par toutes les logiques. En posant les bases de la *série*, Fourier se trouve d'accord avec tous les hommes qui ont fait des classifications rigoureuses ; seulement il va plus loin qu'eux, il ajoute beaucoup à leurs lumières.

Quand on veut créer l'ordre quelque part, former avec des éléments divers un ensemble ordonné, organisé, l'esprit humain ne peut suivre qu'une seule méthode : établir des divisions générales dans lesquelles on trace, comme autant de compartiments, des divisions particulières. Ainsi, une armée se compose de plusieurs corps, formés eux-mêmes de divisions, de brigades, de régiments, de bataillons, de compagnies ; l'histoire naturelle qui doit être le miroir fidèle de la création physique répartit aujour-

TABLEAU DE L'ATTRACTION PASSIONNELLE.

Sensitives.

- | | | | | |
|------------|---|--|---|-------|
| 1 Toucher. | } | Ces 5 passions aboutissent
à un vœu commun, le désir du | } | LUXE. |
| 2 Vue. | | | | |
| 3 Ouïe. | | | | |
| 4 Odorat. | | | | |
| 5 Goût. | | | | |

Affectives.

- | | | | | |
|-------------|---|--|---|---------|
| 6 Amitié. | } | Ces 4 passions se résolvent
en une seule, tendance au | } | GROUPE. |
| 7 Amour. | | | | |
| 8 Famille. | | | | |
| 9 Ambition. | | | | |

Distributives.

- | | | | | |
|----------------|---|---|---|--------|
| 10 Composite. | } | Tendant par leur méca-
nisme à réunir les groupes en | } | SÉRIE. |
| 11 Cabaliste. | | | | |
| 12 Papillonne. | | | | |

UNITÉISME.

Pendant de l'individu à concilier son
bonheur avec celui du genre humain
et même de toute la création.

dante pour s'en éloigner. Ainsi dans la série des charbons de terre , série intermédiaire entre le règne minéral et le règne végétal , nous voyons les groupes d'abord semblables à la pierre , tels que le graphite , l'antracite se bonifier progressivement pour arriver à l'espèce pivotale la *houille* propre , grasse et combustible , puis dégénérer et devenir le lignite , la tourbe , en se rapprochant des végétaux.

Une fois cette gradation reconnue , une fois les êtres divisés par groupe et classés dans chaque groupe en aile ascendante , pivot , aile descendante , il restera des êtres exceptionnels , rebelles à la classification : la chauve-souris , les amphibiens , les plantes marines , quelle place leur assigner dans la série ?

Fourier , Messieurs , connaissait la vieille maxime : *Il n'y a pas de règle sans exception* ; mais Fourier ne se contente pas d'admettre l'exception comme un fait , il a su l'expliquer et l'utiliser ; il l'explique en nous montrant que les lois de la nature sont fixes , mais que l'exception est le résultat de plusieurs lois. Qu'arrivera-t-il si un corps est sollicité par des forces agissant dans des directions différentes ? Une pierre suit la corde qui la tire , mais si à cette pierre vous attachez deux cordes qui tirent en sens divers , sans être absolument opposés , la pierre prendra nécessairement une direction intermédiaire. On trouve de pareils effets dans la création : l'être exceptionnel est le résultat de plusieurs lois , de plusieurs influences ; voilà pourquoi sa nature est toujours ambiguë. Appartenant à la fois à plusieurs séries , il est destiné à les relier entre elles , à former des transitions qui renouent la chaîne universelle. La chauve-souris qui est un mammifère , a des ailes comme les oiseaux ; le phoque est un autre mammifère qui nage comme les poissons , et qui dans la création rapproche deux mondes.

Les êtres exceptionnels ou ambigus jouent donc le rôle de transition et doivent être placés aux points extrêmes de la série qui , pour être complète , doit renfermer les termes suivants :

1° *Transition antérieure* appartenant sous plusieurs rapports à une série précédente.

2° *Aileron ascendant.*

3° *Aile ascendante.*

4° *Centre ou PIVOT de série.*

5° *Aile descendante.*

6° *Aileron descendant.*

7° *Transition postérieure* appartenant à la fois à deux séries , dont l'une se termine et l'autre va commencer.

d'hui les êtres en deux règnes : le règne *inorganique* renfermant seulement les minéraux, et le règne organique où nous trouvons deux objets d'étude, les végétaux et les animaux, *botanique*, *zoologie* : la zoologie nous fait passer en revue des animaux vertébrés ou invertébrés ; les vertébrés eux-mêmes se divisent en mammifères, oiseaux, reptiles, poissons. Nous ne trouvons dans cette classification qu'une succession de classes, d'ordres, de genres, assez bien figurée par la ramification de l'arbre qui se partage en branches, puis en petits rameaux. Pour classer, pour ordonner, il faut diviser et subdiviser. Fourier, admettant ce principe incontestable, a nommé *série* une division générale, et *groupe* les subdivisions qu'elle renferme.

Appliquons cette méthode au classement des hommes. Plusieurs individus en se réunissant formeront un groupe, plusieurs groupes en se rapprochant composeront *la série*, plusieurs séries pourront elles-mêmes être comprises dans un corps plus nombreux où elles fonctionneront comme de simples groupes ; ainsi, le bataillon qui renferme plusieurs pelotons fonctionne comme un peloton dans les grandes évolutions de ligne. Il y a des séries de plusieurs de grés : séries de classes renfermant des séries d'ordres, puis de genres, d'espèces, de variétés, etc.

Si Fourier s'était borné à substituer au mot division le mot *série*, au mot subdivision le mot *groupe*, l'art de la classification n'en serait pas fort avancé ; mais Fourier a fait plus : il a constaté que dans les groupes naturels les éléments ne sont pas égaux ; il a reconnu dans chaque espèce, dans chaque genre un élément dominant, un type résumant en lui toutes les propriétés caractéristiques du genre ou de l'espèce.

Prenez les mammifères pour exemple ; depuis longtemps on avait distingué parmi les carnassiers, un animal plus complet, plus fort et plus noble que les autres ; les naturalistes et les poètes l'avaient appelé roi des animaux, c'est le lion ; parmi les oiseaux de proie, les mêmes qualités ont fait décerner la royauté à l'aigle. L'aigle et le lion sont le type achevé, ou pour employer l'expression de Fourier, le *pivot* d'une série. Dans la botanique, le chêne est le type de la famille des quercinées, le bouleau de celle des bétulinées. Il n'est pas jusqu'à l'organisation militaire, si incomplète quelle soit, qui ne donne à la compagnie son pivot, le capitaine.

L'individu dominant de tout groupe, ou le groupe dominant, pivot de toute série, à pour place naturelle le centre. Les autres termes sont inégaux, suivant une marche ascendante pour arriver au pivot, et descen-

Cette loi qui apparaît dans la succession des heures du jour, se retrouve dans l'enchaînement des saisons, et dans la vie complète de tous les êtres. Toute existence a pour pivot le moment d'apogée où l'être animé jouit de ses forces dans leur plénitude; pour transition antérieure et postérieure la naissance et la mort, deux passages de cette terre dans un monde mystérieux, et les phases ascendante et descendante se trouvent ainsi graduées.

Transition antérieure *naissance*.

Aileron ascendant *enfance*.

Aile ascendante *jeunesse*.

Centre ou pivot *virilité*.

Aile descendante *déclin*.

Aileron descendant *caducité*.

Transition postérieure *mort*.

Shakespeare, dans un de ses drames, a vivement décrit les sept périodes de la vie humaine.

Ces phases de l'existence individuelle nous apparaissent aussi dans la vie des nations. L'histoire est pleine de la *grandeur* et de la *décadence* des Romains. Ce peuple naît avec Romulus, il est enfant sous les rois, grandit avec la république, atteint son apogée sous Auguste, décline pendant le règne des empereurs, enfin, mutilé par les invasions des barbares, il périt sous Romulus Augustule.

S'il y a, dans l'univers, unité de système, et je n'en doute pas, la succession des phases sériaires doit se retrouver dans l'existence de l'humanité considérée tout entière comme un être collectif. Notre espèce humaine est jeune encore, elle est bien loin d'avoir pris tout son accroissement; elle ne couvre pas tout le globe, rempli de déserts et de marais pestilentiels; la civilisation, état social le plus avancé que nous connaissions, ne s'étend pas encore à tous les peuples; la terre est dans sa phase d'enfance; mais, d'accord avec toutes les religions, l'analogie universelle nous apprend que l'humanité ne saurait être éternelle, qu'elle aura son apogée, son déclin, sa mort. Déjà même, dans la partie de l'histoire qui s'est réalisée, la gradation sériaire est nettement indiquée. Nous savons que l'espèce humaine a commencé d'être et qu'elle s'est progressivement développée.

Quel but assigner à l'existence de l'humanité? Ce but doit être digne de l'homme et de Dieu, c'est l'harmonie et le bonheur. Chaque jour cependant nous voyons l'homme souffrir; il souffre depuis des milliers d'années, et, découragé de poursuivre le bonheur en ce monde, il prête l'oreille aux voix qui lui disent : Tu ne seras heureux que dans le Ciel.

Les grands naturalistes ont entrevu la disposition sériaire. Buffon l'a notamment ébauchée dans la partie de son ouvrage relative aux *phoques* et aux *morses*. L'histoire naturelle souffre peu les solutions de continuité. La plupart des animaux vivent dans l'air et respirent à l'aide de poumons; d'autres vivent dans l'onde et respirent à l'aide de branchies; un être exceptionnel, le *protée*, placé sur la limite de ces deux classes réunit les deux appareils, il est pourvu de poumons et de branchies.

Si la distribution sériaire préside à la formation des organes, elle ne doit pas exercer moins d'influence sur les fonctions, sur les travaux qui sont la mise en activité de ces organes. Une *phalange* appliquant à ses travaux la série ou loi de l'ordre universel les distribuerait en sept classes : *Travail domestique, agricole, manufacturier, commercial, d'enseignement, de science et d'art.*

Ces catégories seraient facilement subdivisées, on pourrait trouver dans l'agriculture, par exemple, les *défrichements*, le *reboisement* des montagnes, les *pâturages*, les *céréales*, *l'élève des animaux*, etc.; on pousserait la subdivision jusqu'aux simples groupes, et parmi ces groupes les uns s'emploieraient à des fonctions pivotales, les autres à des fonctions ambiguës formant lien entre plusieurs industries.

La série est applicable non seulement à la distribution des organes et des fonctions, mais encore à la succession des durées; un jour est une série ayant pour pivot le plein midi, pour transition antérieure et postérieure l'aube et le crépuscule, intermédiaires entre la nuit et le jour.

Rien de plus élémentaire et de plus évident que ces vérités. L'organisation du travail présentée par Fourier en est la déduction rigoureuse. Fourier fermant les livres a consulté la nature directement, et c'est pour cela que vivant dans un monde de conventions nous trouvons au premier abord Fourier bizarre, excentrique: le vrai nous surprend comme une chose dont nous n'avons pas l'habitude; mais les conceptions des hommes de génie ont toujours produit le même effet sur l'esprit de leurs contemporains. Comment fut reçue la découverte de Colomb démontrant l'existence d'un nouveau monde? Vous savez combien d'épreuves il dût subir avant d'obtenir les moyens de justifier sa conviction par l'expérience. Galilée fut plus malheureux encore, tout novateur scandalise ou est trouvé ridicule: presque toujours on lui présente les deux calices à la fois, mais Fourier dans sa cause peut appeler un grand et incorruptible témoin, la Nature. Elle dépose tout entière en sa faveur et nous dit que la loi sériaire est incontestable comme l'existence du soleil.

daient aux *Limbes* la venue du Messie. Fourier a nommé *Sociétés Limbi-ques* les états sociaux au sein desquels l'homme attend son révélateur social.

Il y a sur la terre des sauvages, des barbares, des civilisés; les différentes formes sociales destinées à remplir l'enfance de l'humanité, s'engendrent suivant un certain ordre et reproduisent la distribution sériale: c'est une série de sociétés malheureuses, rebelles à l'attraction et dans laquelle la Barbarie, la plus malheureuse et la moins libre de toutes, doit occuper la place de pivot. Nous trouvons aux deux extrémités, et à titre d'exception ou de transition, des sociétés relativement heureuses, et la série des états sociaux destinés à préparer *l'harmonie*, se trouvera ainsi disposée:

1. *Edenisme*, ou bonheur primitif, paradis terrestre.
2. *Etat sauvage*, ou chute de l'humanité.
3. *Patriarcat*, nouvelle déchéance.
4. *Barbarie*, déchéance pivotale.
5. *Civilisation*, phase de progrès.
6. *Garantisme*, nouveau progrès non réalisé.
7. *Séries ébauchées*, phase essentiellement transitoire introduisant l'espèce humaine en HARMONIE.

Examinons de plus près ces différentes formes sociales.

En vous parlant du sentiment de famille, je vous ai dit que l'homme individu était, de toutes les créatures, la plus faible, la plus désarmée à son berceau, que la protection lui était indispensable. Ce que j'ai dit du berceau de l'individu, appliquez-le au berceau de l'humanité. L'espèce humaine aurait péri si dès sa naissance elle avait été mise en lutte avec les bêtes féroces, avec les intempéries, avec tous les fleaux naturels. Il y avait près d'elle un rôle protecteur, un rôle paternel à remplir, et la providence s'en est chargée. Les traditions religieuses de tous les peuples, nous disent qu'à l'origine du monde il y eut un instant de bonheur et de paix, l'*Edenisme*.

Cet état social n'a pas existé sur tous les points du globe, mais seulement dans les régions où le climat est tempéré, où les fruits spontanés de la terre pouvaient pendant quelque temps dispenser l'homme du travail, en Asie par exemple, entre le Tigre et l'Euphrate, dans les contrées où l'opinion commune place le paradis terrestre. Des vestiges d'edenisme combinés avec l'état sauvage se sont retrouvés au XVIII^e siècle dans plusieurs îles, notamment à Taïti dont les habitants disaient proverbiale-

Sans doute, au-delà de l'horizon terrestre, de magnifiques perspectives s'offrent à nous. Je suis loin de contester l'autre vie ; mais, tout en espérant la béatitude dans l'autre monde, nous devons faire tous nos efforts pour augmenter le nombre des heureux dans celui-ci, ces deux idées n'ont rien de contradictoire : celui qui assure le bien-être des populations ne se ferme pas le chemin du Ciel.

Pourquoi, malgré les intentions de la Providence, l'humanité n'est-elle pas heureuse aujourd'hui ? Qui dit harmonie dit concordance d'éléments multiples, et un bel ensemble est nécessairement préparé par un moment d'incohérence. A quoi servirait la puissance créatrice de Dieu, et quel tourment serait pour lui son éternité si toujours il avait sous les yeux le même spectacle ! Sous sa main puissante les mêmes éléments sont employés à former successivement des mondes divers, et dans chacun de ces mondes un mouvement de composition précède les scènes d'harmonie, un moment de décomposition doit les suivre. Cette règle est commune à toutes les œuvres : un livre ne sort pas tout imprimé de la tête de son auteur ; avant l'impression il faut assembler les caractères empruntés à des casses nombreuses, après l'impression il faut séparer, *distribuer* les lettres en attendant de nouvelles œuvres.

A-t-on jamais vu des musiciens exécuter une symphonie avant d'avoir mis leurs instruments d'accord ? et que penserions-nous d'un ignorant qui fuirait l'opéra avant le levé du rideau, persuadé que l'orchestre doit passer toute la soirée à *donner le la* et à faire entendre les sons les plus aigus ? Il y perdrait l'audition d'un chef d'œuvre de Rossini ou de Mozart.

Le mal c'est l'incohérence, et l'incohérence est essentiellement transitoire, exceptionnelle ; quelle est dans le monde la part de l'exception ? Suivant Fourier, éclairé à cet égard par de longs calculs, cette part varie du tiers au centième ; elle est habituellement d'un huitième.

L'humanité a été plongée dans l'ignorance et la misère pendant environ cinq mille ans ; si l'on évalue à cinq mille ans encore la phase d'incohérence postérieure qui doit décomposer les éléments de l'harmonie terrestre, dix mille ans seront absorbés par un désordre nécessaire ; mais si ce désordre n'occupe dans la carrière générale du genre humain qu'un huitième, s'il est la condition d'un long, d'un immense bonheur, la terre aura perdu le droit d'accuser la bonté divine.

L'humanité n'a pas encore traversé la période de transition antérieure, pendant cette période elle est demeurée dans l'angoisse et dans l'ignorance de sa destinée, comme les justes de l'Ancien Testament qui atten-

Chasse. Il attaque sans permis l'ours, le castor, et tous les animaux qui peuvent lui fournir des aliments ou des fourrures.

Pêche. La pêche forme avec la chasse ses principales ressources.

Indépendamment de ces droits destinés à pourvoir à ses besoins matériels, le sauvage en exerce d'autres qui donnent essor à son intelligence, à ses passions distributives. Il fait tous ses efforts pour s'approprier les objets apportés dans son pays par les étrangers. Un équipage européen s'arrêtant près d'une île sauvage a bien soin de ne laisser monter à son bord que des naturels en petit nombre. Si on ne les surveillait pas ils déroberaient tout, jusqu'aux ferrures et aux cordages du navire. Cette manie de tout porter à la tribu est appelée par Fourier *vol extérieur*, c'est un effet subversif de la composite.

L'état sauvage ne favorise pas moins l'essor de la cabaliste par la *ligue intérieure*. Chez nous, pour prendre part aux affaires de l'Etat, il y a plusieurs conditions à remplir, ou plutôt il n'y en a qu'une seule : payer le cens, être riche. Dans la horde, les affaires générales se discutent en plein air; tout guerrier peut émettre son avis et prendre part à la nomination du chef.

Le sauvage satisfait sa papillonne par l'exercice d'un droit précieux, le droit d'*insouciance*; il en jouit plus complètement que le lazaronne de Naples. Dormir sans s'inquiéter de ses besoins est, en civilisation, chose défendue; manquer de logement et vagabonder, c'est un délit; manquer de pain et mendier, c'est un délit; manquer de vêtements et s'en passer, c'est un délit plus grave encore. Mais le sauvage, à défaut de hutte, s'accommodera, pour logement, d'une caverne ou d'un arbre. Comptant sur sa chasse, il vivra au jour le jour, avec une insouciance absolue.

Je ne prétends pas, Messieurs, que des civilisés doivent regretter la sauvagerie et ses jouissances grossières; mais il est utile de montrer à la civilisation qu'elle n'est pas assez attrayante pour opérer le ralliement de toutes les races, de lui expliquer pourquoi elle est incapable de décider le sauvage à l'imitation de ses coutumes; pourquoi elle se voit conduite à l'exterminer ou à le chasser devant elle.

Les sept droits que s'attribue le sauvage ne peuvent être le but de l'humanité; faite pour l'activité, pour l'industrie, elle ne peut s'accomoder d'une liberté qui aspire à l'inertie, loin de pousser au développement des sciences et des arts. N'oubliez pas d'ailleurs que la liberté du sauvage est faite pour un sexe seulement, la femme en est exclue. J'ai pu causer par interprète avec les Ioways qui se faisaient voir dernièrement à Paris. Je leur ai en-

ment : « Cela est aussi vrai qu'il est vrai qu'un homme n'en tue pas un autre. » La civilisation qui se croit supérieure en tous points à toutes les autres sociétés, n'a pas à s'enorgueillir de sa conduite à Taïti, car à peine la France et l'Angleterre enrent-elles déployé leur pavillon dans ces parages, que l'île de la paix fut ensanglantée, et que les dernières traces du bonheur primitif disparurent pour toujours.

L'édenisme asiatique avait été plus complet, mais plus passager encore ; les bêtes féroces produits des climats extrêmes, arrivèrent du pôle et de l'équateur ; les fruits spontanés de la terre gaspillés avec imprévoyance devinrent insuffisants pour nourrir la population, et l'édenisme disparut par la cessation des causes qui l'avaient fait naître ; les armes inventées pour combattre le tigre furent tournées contre les hommes, et le monde déchu tomba de l'édenisme en sauvagerie.

L'état sauvage existe encore à présent sur une grande partie du globe, Polynésie, Afrique centrale, Amérique du nord. Très-inférieur à la civilisation au point de vue du raffinement industriel, l'état sauvage a cependant ses attraits, et l'on ne voit pas chez les Hurons, chez les Osages un grand désir d'imiter les formes civilisées. Bien au contraire, j'ai entendu, Messieurs, un professeur d'économie politique raconter en chaire l'histoire d'un jeune sauvage américain placé au collège de West-point par le gouvernement des Etats-Unis. Ce collège est l'école polytechnique du pays. Le jeune sauvage en sortit officier d'artillerie et parut entièrement transformé. Il n'en prit pas moins la fuite à l'âge de vingt ans et rejoignit sa tribu. Quelques années après, un corps d'armée en marche et dans lequel se trouvaient quelques-uns de ses anciens camarades, le reconnut au milieu de plusieurs sauvages accroupis dans une forêt, le visage bariolé, le corps couvert de fourrures et la tête couronnée de plumes.

Si le sauvage se résigne difficilement à changer de vie, c'est que les obligations, les sujétions de la vie civilisée sont nombreuses, tandis que le sauvage est en possession de sept droits naturels que je ne présente pas comme conformes à la morale, mais comme assurant des jouissances auxquelles l'homme de la nature ne renoncera pas si vous ne pouvez lui offrir des compensations librement acceptées ; ces droits naturels les voici :

Cueillette. Le sauvage s'approprie sans redouter les prohibitions du garde champêtre tous les fruits spontanés du sol.

Pâturage. Il est libre, s'il élève des bestiaux, ce qui est rare, de les conduire dans toutes les prairies.

moyens d'existence. Habitée à l'insouciance et à la liberté, elle ne pouvait se résigner encore à féconder le sol, à labourer; mais elle développa l'élève des animaux domestiques, en forma des troupeaux : il fallut leur chercher des pâturages, et l'on entra dans la phase de vie nomade, pastorale et patriarcale.

Le Patriarcat donne au père ou chef de tribu des jouissances : mais pour tous les autres hommes cette forme sociale est oppressive : le père a droit de vie et de mort sur ses enfants : il peut les vendre, il a des esclaves, il achète sa femme et la répudie suivant ses caprices. Étudiée même dans sa personnification la plus poétique, dans Abraham, la vie patriarcale, vie des Hébreux, des Arabes et des Tartares, n'a rien de séduisant pour nous. L'homme y est plus asservi que dans la horde sauvage.

Dans l'état patriarcal il est facile de distinguer deux périodes : le patriarcat simple, existence isolée de la tribu : les Hébreux sous Abraham ; et le patriarcat fédératif où plusieurs tribus se liguent et se donnent un chef commun : les Hébreux sous Moïse, Khan des Tartares.

Il y a des contrées, dans la Haute Asie par exemple, où l'abondance des pâturages perpétue la vie nomade et pastorale ; ailleurs ce mode d'existence n'a qu'une durée fort limitée : les tribus confédérées tendent à devenir un peuple, à se fixer au sol ; la nécessité du travail agricole se fait sentir. On envahit les régions fertiles : les Arabes *Hycsos* se jettent sur l'ancienne Egypte, les Hébreux sur la Palestine, les Goths, les Huns les Vandales sur l'Occident, les Turcs sur la Grèce, les Tartares sur la Chine. L'invasion des Barbares n'est pas un accident, c'est un fait général et qui a sa place marquée dans le développement de la série humanitaire.

La *Barbarie* est un état d'asservissement complet : nous y trouvons le sérail organisé, l'esclavage dur, les supplices raffinés, le gouvernement arbitraire ; le despotisme n'est plus tempéré comme dans l'état patriarcal par un sentiment paternel, mais pendant la période barbare l'agriculture s'organise et l'humanité parvenue au comble de l'infortune, cesse de déchoir ; elle fait de puissants efforts, s'élève à la *Civilisation*. Désormais elle ne s'arrêtera plus dans sa marche ascendante.

Relativement à la barbarie, la civilisation est un progrès. Des hommes à vue incomplète en ont conclu que la civilisation était le dernier terme de perfection de la perfectibilité ; sans doute ils fermaient les yeux sur l'*indigence* générale, la *fourberie*, l'*oppression* déguisée mais réelle, le *carnage*, résultant de la guerre soit civile soit étrangère, et autres fléaux limniques auxquels nous sommes encore en proie.

tendu dire que dans leur pays aucun homme ne voudrait s'abaisser à être le serviteur d'un autre. Pour se faire servir on prend des femmes; sur elles retombent toutes les corvées.

Quelles sont donc les conditions de la vraie liberté, de celle que nous devons conquérir sans regarder en arrière? Il n'y a pas de liberté si tout homme, toute femme, tout enfant n'est pas assuré d'un *minimum*, c'est-à-dire de la satisfaction des premiers besoins de la vie, et cela indépendamment de toute obligation de travail. On a beau écrire dans les chartes que l'homme est libre : il ne l'est pas si, pour vivre, pour nourrir sa famille, il est obligé d'accepter un travail répugnant et malsain, d'entrer dans une fabrique aux exhalaisons insalubres, avec la certitude d'y abrégier sa vie.

Sans le *minimum*, point de liberté : la contrainte de la faim est le plus dur des servages. Toutefois, le principe du *minimum*, incontestable en théorie est trop avancé pour notre époque. Pour l'appliquer, pour assurer la vie de tous, il faudrait que l'Etat fût immensément riche, il faudrait encore que le travail devint attrayant. Aujourd'hui le travail est une corvée dont le prolétaire cherche à s'affranchir, et j'entendais naguère dans une hôtellerie un homme en blouse à qui l'on offrait un verre de vin, répondre ces mots caractéristiques : *J'accepte tout d'un autre homme, excepté du travail quand j'ai de l'argent.*

En Angleterre, on a établi la taxe des pauvres et l'on n'a pas tardé à s'en repentir en voyant des ouvriers valides tomber à la charge de l'Etat, et préférer les secours fournis par la taxe à un salaire gagné par de pénibles efforts. Il n'y a pas de liberté réelle sans *minimum*; le principe du *minimum* n'est réalisable que si le travail devient attrayant, s'il est placé dans de telles conditions, que les hommes s'y livrent spontanément et avec plaisir. Fourier seul nous a indiqué les conditions qui changent en plaisir tous les travaux, et l'on n'aura, en fait de liberté, que des illusions tant que son système ne sera pas mis à en pratique.

L'état sauvage s'est conservé jusqu'à nos jours dans quelques régions, notamment dans les îles et dans les pays où les communications sont difficiles où les progrès de l'intelligence humaine ne sont pas accélérés par des échanges d'idées. Mais cet état social a été celui du globe entier, et les monuments de la haute Egypte nous représentent les habitants de la Grèce et de l'Italie, tatoués, couverts de fourrures, armés de massues. Si l'état sauvage a disparu de ces contrées, c'est qu'après avoir détruit le gibier, dépeuplé les rivières, l'humanité fut obligée de chercher de nouveaux

Dans l'infiniment petit, dans la sphère du microscope, l'intelligence humaine fait aussi des conquêtes, l'astrologie perd son influence, la *chimie expérimentale* succède aux illusions de l'alchimie et se donne une nomenclature logique. La civilisation dès lors a fourni au monde son tribut, les sciences pourront progresser encore, mais la forme sociale va se décomposer et se dissoudre.

Après l'apogée, la civilisation tombe en *déclin* par l'influence de l'*esprit mercantile*. On oublie où l'on raille toutes les aspirations de la chevalerie se dévouant pour l'honneur des dames ou pour la conquête du Saint-Sépulcre; le commerce prend le haut du pavé, chacun l'encense, à commencer par les rois et l'on estime uniquement ce qui s'évalue en livres, sous et deniers.

Ce règne du mercantilisme qui s'annonçait déjà sous Philippe-le-Bel, qui s'installait sous la régence, est aujourd'hui représenté par un peuple qui tend à rendre l'univers tributaire de son commerce en s'appropriant la souveraineté des mers et en paralysant sur le continent toutes les industries.

Dès 1808, au moment le plus brillant de l'empire, et lorsque le génie seul pouvait deviner qui l'emporterait de l'Angleterre ou de la France, Fourier avait signalé l'avènement du *monopole insulaire*; il avait montré que ce monopole était un caractère naturel de la civilisation à son déclin et qu'à défaut de l'Angleterre il eut été exercé par Madagascar, par les îles du Japon, par les Antilles, si le progrès social au lieu de se porter vers l'Europe s'était développé en Afrique, en Asie ou en Amérique.

Nous sommes aujourd'hui dans le déclin de la civilisation, déjà même les signes de *CADUCITÉ* nous apparaissent et présentent une espèce de retour aux institutions du moyen-âge, car il y a toujours de l'analogie entre les points extrêmes d'une série. La vieillesse a des rapports avec l'enfance, et la civilisation mourante ressuscitera, sous une forme nouvelle, les corporations et la féodalité.

Les corporations du moyen-âge étaient abusives; elles mettaient des conditions pécuniaires à l'exercice du travail, mais du moins le nombre des maîtres était illimité, et l'on était certain d'entrer dans la communauté d'arts et métiers quand on avait payé le droit au roi, le droit au métier, fourni le chef-d'œuvre et donné le repas de maîtrise; les maîtrises modernes sont des *maîtrises en nombre fixe*. Nous en voyons des exemples dans les corps de notaires, huissiers, agents de change, avocats à la cour de cassation; la limitation du nombre augmente les privi-

La civilisation dans laquelle nous vivons ne saurait être éternelle : elle est destinée à mourir, et sa dissolution ne sera pas nuisible mais au contraire favorable aux progrès du genre humain. Après avoir détrôné la barbarie elle sera détrônée à son tour par une société supérieure.

Comme les autres phases sociales, la civilisation a eu son enfance, sa jeunesse, son apogée ; elle est maintenant à son déclin, voisin de la caducité et de la mort.

Nous trouvons une civilisation à l'état d'ENFANCE chez les Grecs et les Romains. Ils sont civilisés, puisqu'à la polygamie et à l'esclavage de la femme ils substituent la *monogamie ou mariage exclusif*, puisqu'ils attribuent à l'épouse des droits civils ; elle possède, elle peut tester, elle peut hériter. L'extension des privilèges féminins est la véritable mesure des progrès sociaux ; ce qui distingue la barbarie de la civilisation, c'est que le barbare fait de la femme une esclave et que le civilisé lui donne le rang d'épouse. La femme n'a pas la force à son service pour assurer le triomphe de ses droits, et quand l'homme les reconnaît il se fait honneur à lui-même.

La civilisation grecque et romaine est cependant un germe et rien de plus ; car avec le mariage exclusif, avec les *droits civils de l'épouse* elle combine l'esclavage de la classe laborieuse. Florus nous apprend que les laboureurs de la campagne romaine étaient des esclaves *enchaînés* à leurs charrues ; le portier, le janitor était enchaîné à sa loge comme un chien de garde.

Après le Christ la civilisation fait un grand pas, de l'enfance elle passe à la JEUNESSE. Au moyen-âge nous trouvons la *féodalité nobiliaire*, institution qui devint arriérée par la suite des temps, mais qui était un progrès à sa naissance. Au moment où les invasions de Barbares menaçaient encore, où l'homme armé dévastait les campagnes, le paysan s'estimait heureux d'être protégé, moyennant une redevance, par le baron dont le manoir dominait au loin la vallée. C'est de la féodalité nobiliaire que sortit *l'affranchissement des industriels*, la transformation de l'esclave en serf puis en membre de la commune.

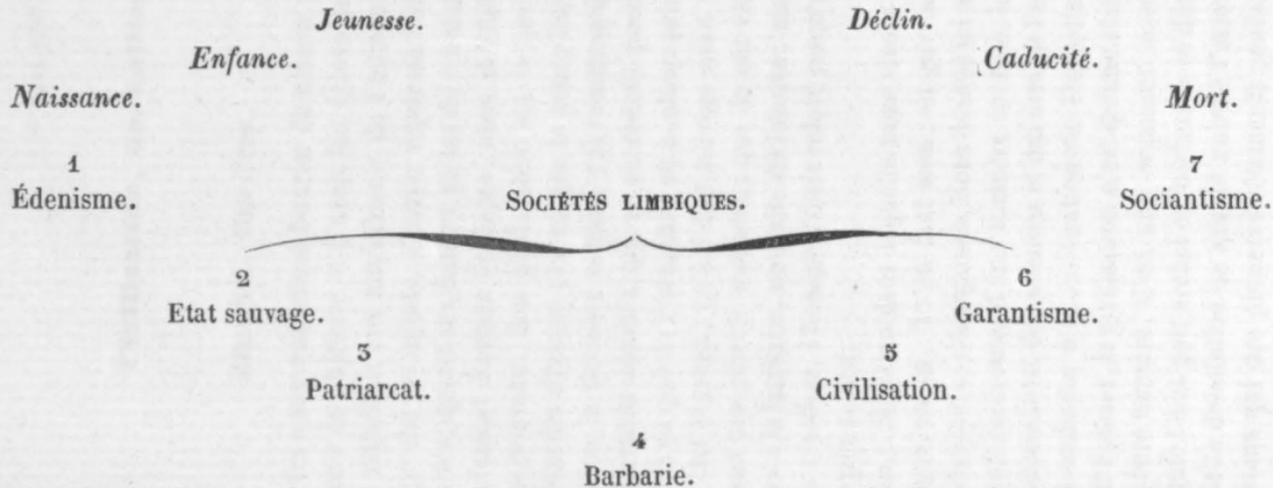
Enfin la civilisation parvient du XVI^e au XVIII^e siècle à son APOGÉE ; c'est alors que se développe *l'art nautique*, les navigateurs deviennent entrepreneurs : guidés par la boussole ils ne craignent plus de s'éloigner des côtes et sillonnent les mers dans tous les sens. Christophe Colomb découvre un monde ; Vasco de Gama franchit le cap de Bonne-Espérance, et l'humanité fait la reconnaissance de tout son globe.

TABLEAU DE L'ORDRE SÉRIARE.

Centre ou Pivot.

Aile ascendante. Aile descendante.
Aileron ascendant. Aileron descendant.
Transition antérieure. Transition postérieure.

Apogée.



lèges du corps et le prix des charges, prix que les acquéreurs ne possèdent pas en général et qu'ils sont obligés de prélever sur les clients. Quant à la féodalité nobiliaire du moyen-âge, elle est remplacée par la *féodalité industrielle*, commerciale ou financière, recrutée parmi les riches bourgeois, donnant le ton à nos gouvernants, et faisant tourner à son profit toute la législation de l'industrie. Cette féodalité, par le livret, trouve le moyen d'attacher le travailleur à l'atelier comme il l'était autrefois à la glèbe; elle a son blason dans la marque de fabrique facultative; elle a ses cours plénières dans les chambres de commerce, ses tournois à la bourse, et sa basse et moyenne justice dans les conseils de prud'hommes où elle est en majorité.

Comme l'ancienne féodalité, la nouvelle a ses ligues; ce sont des coalitions de capitaux, des accaparements d'industrie, qui permettent à de grandes compagnies maîtresses des transports, des houillères ou des forges dans toute une province, de réduire à peu près à leur gré le salaire des ouvriers, et d'élever indéfiniment le prix des services qu'elles rendent aux consommateurs. Tôt ou tard, ces monopoles forceront le législateur d'intervenir et de créer en faveur de l'ouvrier, comme du consommateur le régime des garanties.

Lorsque partout les institutions féodales étaient maudites, lorsqu'on proclamait la fraternité, lorsqu'on rasait les bastilles, l'économie politique était loin de prévoir qu'il y aurait un jour des barons de la finance, comme il y avait eu des barons de l'épée. Dans son premier ouvrage cependant, Fourier annonçait et baptisait la féodalité commerciale. Quand un homme de génie, devançant les faits, lance une idée dans le monde, on la dédaigne, on la qualifie d'utopie; mais aussitôt que l'expérience la justifie, chacun s'empresse d'en revendiquer la propriété. Ce n'est pas le tableau le moins comique de notre temps, que la lutte des sophistes se disant inventeurs de la féodalité industrielle ou commerciale. Malheureusement pour ces prétentions tardives, la *théorie des quatre mouvements* est à la disposition de tout le monde, et si Fourier, quarante ans d'avance, a pu décrire fidèlement la société que nous avons sous les yeux, il faut bien lui accorder confiance quand il nous tracera les brillantes peintures d'un plus lointain avenir.

THÉORIE DE CHARLES FOURIER.

QUATRIÈME SÉANCE.

(10 MARS 1847.)

Civilisation, Garantisme, Harmonie.

MESDAMES, MESSIEURS,

On a souvent accusé Fourier de n'avoir pas tenu compte des enseignements de l'histoire et d'avoir fait éclore dans sa tête un monde que rien ne rattachait aux antécédents de l'humanité. Vous avez vu combien ce reproche est injuste. Fourier repousse l'héritage des philosophies arbitraires ; quant aux faits et gestes de l'humanité, quant à l'histoire, non seulement Fourier l'accepte, mais il l'interprète et l'éclaire d'un jour tout nouveau. Son phalanstère est le produit nécessaire et le dernier terme des diverses phases que le genre humain doit parcourir.

Dans la dernière séance, j'ai commencé à dessiner les caractères des différentes sociétés qui se succèdent pendant l'enfance du globe. Nous avons vu que de l'édenisme ou bonheur primitif, l'homme était descendu à l'état sauvage, qu'à l'état sauvage avait succédé l'état patriarcal qui admet une liberté moindre ; que de cet état patriarcal nous étions arrivés à la barbarie, nouvelle déchéance ; mais que de la barbarie, par une vive réaction, l'homme s'était relevé jusqu'à l'état civilisé, ce qui est un progrès relatif.

La civilisation dans laquelle nous vivons n'est pas le dernier terme du progrès social, il s'en faut bien ; et par bonheur pour l'humanité cette civilisation se désorganise. Nous devons ici nous expliquer sur les termes. Quand on donne, d'une manière confuse, le nom de *civilisation* au perfectionnement des sciences et des arts, à l'adoucissement des mœurs, on doit souhaiter à la civilisation vie éternelle et développement indéfini. Pour Fourier, la civilisation n'est qu'une station passagère dans la marche du genre humain. C'est une organisation sociale particulière, destinée comme l'état patriarcal ou barbare à se décomposer, à se dissoudre.

Cette dissolution ne saurait nuire à l'essor de l'humanité ; semblable à l'homme qui use plusieurs vêtements pendant sa croissance, elle use, en grandissant toujours, les nationalités et les sociétés transitoires. La chute de l'empire romain n'a pas fait rétrograder le monde, et les Barbares

faite, elle fonctionne au rebours de la raison et de la justice. Dans un monde bien organisé, l'agriculture ne serait pas payée, comme aujourd'hui, de belles paroles; elle serait, de toutes les branches de l'activité humaine, la plus sérieusement encouragée: car elle alimente le peuple, et, par ses bois, par ses laines, par ses plantes textiles, fournit des matériaux à l'industrie manufacturière. Cette industrie qui se borne à façonner et qui répond à des besoins secondaires, aurait le second rang dans la faveur de la société; le commerce distribuant les produits, ne viendrait qu'en troisième ordre, et l'on donnerait le quatrième rang d'importance à la banque destinée à faciliter les transactions. Aujourd'hui nous voyons le contraire: ce sont les mouvements d'argent, la banque, les jeux de bourse qui passionnent surtout les civilisés; le commerce les intéresse ensuite, puis l'industrie manufacturière; l'agriculture se trouve reléguée au dernier plan. Les capitaux disponibles sont attirés par l'agiotage, et l'on voit s'entrechoquer dans les hasards de la bourse, toutes ces valeurs qui devraient féconder le sol. L'agiotage est encore une spoliation du corps social et ce n'est pas seulement aux individus qu'il est funeste.

Un autre plaie du monde actuel, c'est le *parasitisme commercial*. Qu'est-ce que le parasite? C'est l'être qui vit aux dépens d'un autre sans le servir, c'est le lierre pompant la sève de l'arbre qu'il enveloppe et décore d'une perfide parure. Le parasitisme commercial, c'est le morcellement appliqué au négoce, c'est la multiplicité des détaillants inondant villes et campagnes. Tous ces intermédiaires entre le fabricant et le consommateur, sans améliorer la denrée, prélèvent leur dîme au passage de la marchandise qui n'arrive au consommateur qu'après avoir circulé dans une foule de mains. Elle y arrive grevée de bénéfices illicites que ces frélons ont faits sur elle. La vie de l'intermédiaire parasite n'est qu'un long mensonge. Le détaillant, lorsqu'il achète, a bien soin de déprécier la marchandise; une fois entrée dans sa boutique elle devient subitement d'une qualité supérieure, incomparable; dans ses heureuses mains, le cuivre devient or; il n'a jamais assez d'éloquence pour vanter aux acheteurs l'objet qu'il dénigrait tout à l'heure, lorsqu'il était acheteur lui-même et qu'il faisait passer le fabricant sous ses fourches caudines. C'est toujours le génie des Carthaginois sans cesse préoccupés d'acheter à bon marché, de revendre cher; c'est toujours, en présence des chalands, le pompeux langage du marchand de moutons qui dit si plaisamment à Panurge: Ce sont moutons extraits de la propre race de celui qui porta la toison d'or.

illuminés par le christianisme ont bientôt enfanté une civilisation supérieure à celle de l'antiquité.

Ne pleurons pas sur une organisation sociale qui se meurt ; mais étudions attentivement les symptômes de sa décadence pour faciliter l'éclosion d'une société nouvelle et meilleure.

Le déclin de la civilisation se caractérise en ce moment par l'influence exclusive du mercantilisme. Entendons-nous. Je ne conteste pas l'importante mission du commerce. Mettre le producteur en rapport avec les consommateurs sera, dans toutes les sociétés, une fonction très-utile. Je fais encore moins le procès aux commerçants considérés comme individus. Engrenés dans un mécanisme social qu'ils n'ont pas créé, ils sont les premières victimes des abus commerciaux. Nul mieux que les marchands ne connaît les côtés faibles, je dirai plus, les côtés honteux du commerce. Ils auraient grand tort de voir des attaques personnelles dans ces vérités que leur apporte Fourier, marchand comme eux ; quant à moi qui suis avocat, j'écouterais la critique du barreau avec le plus grand plaisir, ou plutôt je la ferais moi-même.

Les principaux abus du commerce civilisé sont la banqueroute, l'agio-tage, l'accaparement, le parasitisme, la falsification des denrées. Un mot sur chacun de ces fléaux.

La *banqueroute*, qui va chaque jour se multipliant, rend la position du négociant très-précaire ; sans cesse il est à la veille de perdre sa fortune, et ce qui est plus grave, la fortune d'autrui. La ruine du capitaliste entraîne le dénûment de l'ouvrier qui lui avait confié ses épargnes, le fruit de ses sueurs et de son sang. Quoi de plus infâme que la banqueroute lorsqu'elle est volontaire et perfidement calculée ! Ce sujet mérite une profonde étude, et Fourier n'avait pas dédaigné d'appliquer aux différentes sortes de banqueroutes la classification sériaire. Il range les banqueroutes en genres et en espèce dans un tableau fort curieux, où l'on peut admirer, par exemple, la banqueroute *en feu de file*, qui ruine successivement plusieurs maisons, et la banqueroute *en Attila*, qui, d'un seul coup, dévaste une province.

Je n'ai pas besoin de flétrir l'*accaparement*, déloyale manœuvre par laquelle on retire une denrée de la circulation, on l'accumule dans des magasins jusqu'au jour où la rareté factice en élève le prix, et où l'accapareur, inondant les marchés, réalise des bénéfices certains, exploitant la société sans lui rendre aucun service. Ce calcul, toujours condamnable, est odieux quand il a pour objet les substances de première nécessité.

Arrivons à l'*agiotage*. La société actuelle n'est pas seulement impar-

Comment obvier à tous ces maux ? A la fin du XVIII^e siècle on a proclamé la liberté absolue du commerce et l'on a cru résoudre ainsi toutes les questions, satisfaire tous les intérêts. Il suffisait de s'en rapporter aveuglément aux marchands, de laisser passer, de laisser faire, et la concurrence devait tourner entièrement au bénéfice des consommateurs.

Un pareil système est fort simple, mais la justice veut-elle qu'on assure aux commerçants une entière licence sans se préoccuper de la liberté de l'acheteur ? Le marchand a la faculté de vendre ou de ne pas vendre ; quant au consommateur qui est forcé d'acheter pour se procurer des vêtements, de la nourriture, il sera exploité de toutes les manières si la société ne lui assure pas des garanties. *

L'organisation phalanstérienne fait disparaître tous les vices du commerce civilisé : provisoirement on pourrait appliquer à ces abus des palliatifs. Il serait salulaire par exemple que le corps commercial devint *assureur de lui-même*, c'est-à-dire qu'il répondit des banqueroutes de ses membres en présence des créanciers ; une fois cette solidarité, cette assurance mutuelle établie, le commerce serait plus intéressé qu'aujourd'hui à prévenir la banqueroute, et il prendrait les moyens d'y parvenir. Cette réforme devrait commencer par certaines corporations qui font courir au public beaucoup de risques, celles des banquiers, agents de change, notaires, etc.

Il est nuisible à plus d'un égard que le marchand soit propriétaire des denrées qu'il a mission de placer ; intermédiaire entre le fabricant et le consommateur, il devrait s'en tenir à la commission qui est le commerce véridique, le commerce réduit à des bénéfices limités, mais exempt de désastres. Enlever au marchand la propriété intermédiaire d'où résultent souvent l'engorgement des magasins, le dépérissement des marchandises et la banqueroute, transformer l'agent commercial en simple mandataire du producteur, ce serait opérer un progrès notable.

Aux falsifications il faudrait opposer la constatation d'origine. En harmonie, chaque denrée mise en vente portera la marque de la phalange qui l'aura produite. La marque de fabrique dont nos législateurs vont s'occuper prochainement a l'avantage de rendre chaque industriel responsable de ses œuvres : nous applaudirions à une loi qui rendrait cette marque obligatoire.

En considérant les déplorables résultats de la concurrence anarchique, n'est-on pas conduit à souhaiter que le gouvernement représentant de l'unité intervienne efficacement, et s'empare pour les régulariser de cer-

Le parasitisme commercial ne se montre pas seulement dans la multiplication des agents du trafic, dans leur nombre énormément exagéré, car Paris, à qui suffiraient 500 épiciers en a bien plus de 5,000; l'état actuel du commerce entraîne des déperditions en tout sens. Que de fausses manœuvres, que de doubles emplois par suite de l'ignorance générale et de l'hostilité des intérêts ! Vous croyez approvisionner un marché; l'occasion vous paraît belle, mais vous ne savez pas que vers ce point où vous envoyez un navire, voguent déjà d'autres cargaisons. Quand il y a concurrence anarchique entre les commerçants, c'est le public en dernière analyse qui paiera les frais de la guerre. Voulez-vous établir un roulage ? Vous louez un local convenable, vous retenez un personnel, vous achetez un matériel coûteux, sans compter les dépenses de publicité; mais à peine votre prospectus est-il lancé, qu'une autre maison de roulage vient s'installer sur la même route. C'est à qui des deux entreprises enlèvera la clientèle à l'autre par la plus forte baisse de prix. Celle qui ne possédera pas assez de capitaux pour avoir le dernier mot dans cette lutte devra disparaître; les frais et travaux d'installation seront perdus, et ce n'est pas tout : le vainqueur demeuré seul relèvera ses prix afin de rentrer dans les fonds aventurés pendant le combat. Sûr du monopole, il ranconnera sans merci le public, assez simple pour vanter les avantages de la concurrence, pour sourire à la lutte des deux établissements, et pour croire que cette représentation se donnait à son bénéfice.

Dans le tableau des plaies commerciales nous ne pouvons oublier la *falsification des denrées*, abus qui chaque jour gagne du terrain et qui a pour cause la mauvaise organisation sociale, bien plutôt que la perversité des individus. Une fois que la sophistication s'est emparée d'une branche de négoce, qu'un négociant a pu, en altérant sa marchandise, la donner à meilleur marché, les autres se verront conduits à l'imiter s'ils ne veulent fermer boutique, ou si le courage et l'argent leur manquent pour déclarer à tous leurs collègues une guerre judiciaire peu fructueuse.

De nos jours on a dénaturé toutes les substances : on a augmenté le volume de la farine avec du plâtre; il se vend à Paris sous le nom de vin des liquides propres à la teinture peut-être, mais auxquels je refuse formellement la qualité de boisson. La sophistication des aliments est le plus intolérable abus du commerce civilisé. Non content d'étirer les étoffes pour qu'elles fournissent au mesurage un plus grand nombre de mètres, il offre au travailleur cherchant à réparer sa vigueur, des aliments qui ne répondent pas à ses besoins et qui loin de fortifier son organisation la vicient.

fants est bien forcé d'accepter le salaire qu'on lui offre et ce salaire, réduit par la concurrence au rabais que se font à la porte de l'atelier les ouvriers trop nombreux, suffit à peine aux premières nécessités de la vie.

Si l'ouvrier souffre beaucoup, s'il est écrasé par ces coalitions de capitalistes qui ne l'associent pas à leurs bénéfices, l'ouvrière souffre encore plus, à Paris même, au centre du luxe. Que peut gagner une femme, en exerçant une profession qui réclame de l'adresse, de l'intelligence, du goût, l'art de la broderie? Quelle que soit son aptitude, il lui sera bien difficile, dût-elle travailler 14 heures par jour, de gagner plus de 25 sous, encore sur cette somme faut-il prélever le prix de la soie que la brodeuse fournit et paie. Si elle recule devant de pareilles conditions, le travail qu'elle refuse est bientôt revendiqué par des affamées. Pendant la morte saison, qui revient plusieurs fois chaque année, il n'y aura pas même 25 sous à gagner, le travail manque entièrement; faudra-t-il mourir de faim?

Cette situation est douloureuse parce qu'elle pousse la femme au vice et lui ôte la disposition d'elle-même.

La loi du salaire, qui réduit l'homme en servage quasi-féodal, repousse la femme jusque dans la barbarie, la ramène aux temps où elle était vendue, et nous avons à Paris des marchés d'esclaves quand les Turcs eux-mêmes n'en veulent plus.

Messieurs, si nous n'étions pas éclairés par la science sociale, si nous n'avions pas la confiance absolue que l'humanité peut sortir de cet abîme, nous n'oserions pas le sonder; mais nous le faisons en toute assurance, parce que nous avons le droit de dire au peuple que les agitations politiques ne sauraient améliorer son sort, que son salut n'est pas dans la violence mais dans une transformation pacifique, dans l'organisation du travail. Fourier nous indique le moyen direct de parvenir à ce but; mais quand même son génie n'aurait pas éclairé le monde, les abus de la civilisation ne seraient pas éternels: elle enfanterait lentement, progressivement une société nouvelle que nous appellerons *garantisme*.

Les intérêts, en lutte aujourd'hui, seront identifiés, en harmonie. Le garantisme est un état intermédiaire dans lequel les intérêts se donneront des garanties réciproques. Les institutions de cette société devront assurer des garanties à toutes nos passions. Ainsi le sentiment religieux obtiendra cette liberté pleine et entière, cette tolérance absolue que la civilisation promet et ne donne pas.

Quant aux garanties de l'ambition, toutes les carrières seront ouvertes au talent après épreuves d'admission, et l'avancement sera fondé sur les

taines branches commerciales, du roulage et du courtage par exemple : les voies de communication, les moyens de circulation qui relient tous les points du sol sont une dépendance naturelle et nécessaire de l'État. Quand l'école phalanstérienne a vu la construction et l'exploitation des chemins de fer abandonnées à des compagnies particulières, elle a protesté car elle a senti qu'on faisait un pas rétrograde et que le pouvoir aliénait son apanage.

Maître du roulage et du courtage, le gouvernement aurait une connaissance exacte des fabriques et des débouchés ; il pourrait verser sur toutes les opérations commerciales une large et impartiale publicité. C'est de renseignements, de lumières surtout que le commerce a besoin, et les nouvelles adroitement surprises ou même inventées par quelques-uns, les *nouvelles*, armes terribles dans les mains de l'égoïsme et de la cupidité, viennent bouleverser à chaque instant la bourse et l'industrie. L'État, prenant part au commerce afin de le régulariser, préviendrait ces intrigues.

Il interviendrait utilement par le monopole du roulage et du courtage, mesure dont Napoléon n'a pas méconnu l'importance ; vers la fin de son règne il songeait à la réaliser, et Fourier nous apprend qu'on disait en plaisantant : *L'empereur veut se faire roulier*. Une pareille entreprise menée à bonne fin eût mieux valu, pour la prospérité générale, que ses victoires dont nous avons gardé seulement de beaux souvenirs.

Tout en vous représentant les désordres qu'enfante une concurrence anarchique, j'aurais regret d'être considéré par vous comme un ennemi de la liberté ; je veux la liberté dans le commerce comme ailleurs ; mais je la veux entourée de garanties pour tous les intéressés. Je la veux fidèle à la vérité, conforme à la justice.

Malheureusement nous ne voyons dans la société actuelle que de faibles tendances à réaliser les améliorations dont je viens de vous entretenir. On croit perfectionner le commerce par l'association, et ce qu'on appelle association n'est autre chose que la concentration des capitaux, que l'installation de cette féodalité industrielle dont je vous ai dénoncé les conquêtes. Tous les jours, dans nos grandes villes, nous voyons s'ouvrir ces immenses magasins dont la création doit ruiner inévitablement les petits fabricants. Si nous désirons faire disparaître le petit commerce, ce n'est pas en condamnant ceux qui s'y livrent à mourir de faim ; que l'on marche encore dans cette voie et la classe ouvrière se verra réduite au servage le plus complet. Le père de famille obligé de fournir au besoin de ses en-

Dans la seconde enceinte pourront se placer les fabriques ; là chaque propriétaire laisse libre deux fois autant de terrain qu'il en remplit par des constructions ; l'espace vacant est triple de la partie construite , dans la troisième enceinte, où nous trouvons les avenues et la banlieue.

Chaque maison est isolée sur ses quatre faces , on n'admet pas , pour clôture des jardins, des murailles nues, mais des soubassements surmontés de grilles ou balustrades à jour ; toutes les rues aboutissent à des ouvrages d'art ou sites champêtres.

Ce n'est pas seulement par le coup-d'œil qu'une pareille ville l'emporterait sur les nôtres, c'est encore et surtout au point de vue de l'hygiène ; un conseil d'édiles aurait pour mission non seulement de donner un alignement au propriétaire qui veut bâtir, non seulement de surveiller, comme on le fait aujourd'hui, quelques dispositions extérieures des édifices, mais d'examiner le plan de l'intérieur, afin de savoir si tous les étages sont aérés, si tous les appartements sont habitables, afin de prévenir ces spéculations assassines par lesquelles on entasse les ouvriers, en France dans des mansardes, et en Angleterre dans des caves.

L'architecture de la ville garantiste serait un progrès à cause des améliorations qu'elle réalise, et plus encore à cause des améliorations auxquelles ce plan conduit, des germes d'association qu'il fait naître. Dans une pareille ville on ne construirait guère de petits bâtiments ; ils seraient trop coûteux et absorberaient trop de terrain, attendu l'isolement obligé sur les quatre faces. Le propriétaire qui spéculé sur les loyers bâtirait de grandes maisons ; dans ces édifices on serait entraîné sans le vouloir à mille mesures d'économie collective et d'association partielle. Par exemple si le bâtiment réunit cent ménages on n'y installerait pas vingt pompes nécessaires dans vingt maisons qui logeraient chacune cinq ménages ; quelques-unes des familles se chargeraient d'exercer pour toute la maison certaines industries, la préparation des aliments par exemple ; et par degré dans la ville garantiste se développent les germes du phalanstère. Tous ces avantages, Messieurs, nous allons les retrouver dans le village garantiste, fécondés par l'institution que Fourier nomme *comptoir communal*.

Le comptoir communal actionnaire est un entrepôt fondé par association et qui reçoit les récoltes de la commune. On peut concevoir l'idée d'une institution semblable en étudiant les entrepôts établis en plusieurs villages du Roussillon (Pyrenées-Orientales) pour la conservation et la vente des blés. Le comptoir communal a des greniers, des celliers conformes à toutes les règles posées par les agronomes. Le villageois, en y déposant sa

services. Aujourd'hui, tout est livré au favoritisme, et si l'on oublie quelques écoles spéciales qui font honneur à notre pays, les carrières administratives sont arbitrairement ouvertes ou fermées. Le garantisme protégerait spécialement le sentiment de famille. Aujourd'hui, qu'un ouvrier ait peu ou beaucoup d'enfants, l'Etat ne s'en occupe nullement ; le père de famille doit porter son fardeau, entretenir à ses frais, avec un salaire qui n'est point supérieur à celui du célibataire, cette pépinière que l'Etat exploitera plus tard, cette famille qui sera soumise à tous les impôts sans en excepter celui du sang. Et l'on s'étonne de trouver chez les prolétaires de la répugnance pour le mariage !

En harmonie, les enfants, tout en recevant les soins directs de leur famille, seraient élevés aux frais de l'association ; mais entre des institutions aussi prévoyantes et l'incurie actuelle, on peut concevoir un état intermédiaire. En garantisme serait fondé l'*impôt du célibat progressif*, c'est-à-dire que les célibataires dans l'aisance, et généralement les personnes pour lesquelles les charges du mariage ne comptent pas, seraient tenus de venir au secours des pères de famille nécessiteux ; la contribution serait graduée suivant les fortunes divisées en trois classes : *moyenne, copieuse et grande fortune* ; les célibataires et successivement les veufs et veuves sans enfants, puis les mariés sans enfants contribueraient dans les trois classes. Les personnes ayant un enfant ne contribueraient que dans le cas de copieuse et grande fortune ; celles qui en ont deux, dans le cas de grande fortune seulement. Les fonds ainsi réunis seraient appliqués à l'éducation des enfants pauvres, et un commencement de solidarité s'établirait entre les parties extrêmes de la société.

Les assurances contre toute espèce de sinistre, centralisées dans les mains de l'Etat, sont encore une institution de garantisme.

Pour donner une idée générale et saisissante de cette société, représentons-nous son architecture. L'architecture met vivement en saillie les tendances des divers états sociaux : en Italie, elle nous montre des églises et des monastères ; dans le département de la Loire, des fabriques noircies par la fumée de la houille et surmontées de ces hautes cheminées qu'un poète a nommées les clochers de l'industrie. Dans une cité garantiste, tout serait disposé pour donner des garanties à nos sens et surtout à la santé, à l'hygiène.

La ville garantiste a trois enceintes, celle du centre contient la plupart des monuments publics ; là, chaque édifice a, dans sa dépendance, en cours et en jardins, autant de terrain qu'il en occupe en constructions, mesure prise pour distribuer largement l'air et la lumière.

nécessairement des tâtonnements, des essais d'association qui seraient une approximation du phalanstère. Fourier s'est complu à décrire quelques-uns de ces embryons, mais ce ne sont que des réductions de la commune sociétaire et je ne m'y arrêterai pas. Aussi bien pouvons-nous, dans l'enseignement comme dans la pratique, arriver immédiatement à l'harmonie.

Doutez-vous de cette possibilité, Messieurs? Croyez-vous que dans la succession des formes sociales les sept termes de la série nous soient imposés comme une fatalité, et que nous ne puissions supprimer aucun anneau de cette chaîne? Pensez-vous que nous devons absolument traverser le garantisme et les séries ébauchées? Si vous aviez cette conviction, ce serait Fourier qui vous l'aurait donnée en vous initiant aux conditions de la loi sériaire. Or, Fourier, tout en décrivant le garantisme et les séries ébauchées, vous enseigne lui-même que la formation de ces sociétés résulterait du mouvement progressif de l'humanité abandonnée aux lois de son développement naturel, mais que l'homme peut agir sur sa destinée. En botanique, il est facile de prévoir que telle fleur va dépérir, si elle n'est pas greffée; mais l'intervention de l'art va changer les conditions de son existence. Si vous croyez au médecin quand il décrit d'avance le cours de votre fièvre naissante, vous devez avoir aussi confiance dans sa parole quand il présente le médicament qui peut vous guérir, et vous ne choisirez pas la fièvre pour le seul plaisir de savoir s'il a bien pronostiqué. Aujourd'hui nous n'avons plus à chercher lentement et dans les ténèbres les conditions de l'harmonie sociale, puisque Fourier secondant les vues de la Providence nous a décrit l'organisation d'une commune harmonienne et sociétaire. Au surplus, cette lumière soudaine accélérant les progrès de l'humanité n'est qu'une compensation; depuis trop longtemps nous gémissons dans les limbes sociales, depuis trop longtemps nous sommes riches de science et d'industrie sans avoir su réaliser l'association intégrale; la civilisation s'est prolongée au-delà d'une juste mesure. Nous éprouvons une de ces crises naturelles aux enfants retardés dans leur croissance, et qui par un développement exceptionnel regagnent rapidement le temps perdu.

Pour décrire la société harmonienne, attachons-nous d'abord à son élément constitutif, à la commune organisée, à la phalange.

Cette association serait gouvernée par la justice; or, la justice ne veut pas que dans toute œuvre agricole et industrielle le capital se fasse comme aujourd'hui la part du lion, réduisant le travail et le talent à un minime salaire.

denrée, économise les pertes qui seraient causées dans sa demeure par les rats, les charançons, les intempéries.

En outre, tout consignateur peut obtenir de l'agence communale des avances de fonds à un intérêt peu élevé, et jusqu'à concurrence de la moitié de sa récolte servant de garantie.

Ce n'est pas tout : le comptoir communal se charge de placer les marchandises, de trouver les débouchés, de faire les frais de publicité nécessaires, ce qui épargne au petit cultivateur bien des démarches ruineuses.

Enfin le comptoir communal peut approvisionner la commune, soustraire le paysan à l'obligation de faire à la ville des voyages coûteux, ou d'attendre, pour ses achats, soit l'époque des foires, soit le passage des porte-balles. Tenu au courant des besoins de la commune, en étoffes, meubles, outils, etc., le comptoir peut donner tous ces objets à très-bon marché, parce qu'il opérera par achats considérables et parce qu'il s'adressera directement aux centres de fabrication, sans payer aucune dîme aux intermédiaires parasites. Cette agence joindrait au bon marché, des garanties de qualité dans ses approvisionnements ; car elle soumettrait les fournitures à un contrôle que des particuliers pourraient difficilement exercer.

L'initiative de cette fondation conviendrait aux bourgades qui possèdent un monastère abandonné, et par conséquent des greniers, caves et salles disposés pour des services collectifs.

Dans le comptoir communal comme dans la ville garantiste, l'association phalanstérienne est en germe. Éclairés par la pratique sur les avantages du régime sociétaire, les paysans adjoindraient bientôt à ce comptoir non seulement des crèches et salles d'asiles perfectionnées, boulangerie, boucherie communale, mais encore des ateliers destinés à varier leurs occupations pendant l'hiver. Progressivement, au lieu de réparer leurs masures, ils aimeraient mieux trouver une habitation dans les atténuances du comptoir, et l'on verrait s'opérer la transformation complète du village morcelé en commune sociétaire.

Des sept formes sociales qui se succèdent durant l'enfance de l'humanité, nous en avons étudié six, l'édenisme, l'état sauvage, le patriarcat, la barbarie, la civilisation et le garantisme. Un pas nous sépare encore de l'harmonie : c'est la période transitoire appelée par Fourier *sociantisme* ou *séries ébauchées*, parce qu'il y règnerait une demi-association, une ébauche des procédés sériaires. Si l'humanité n'avait pas été éclairée par un génie de premier ordre, sur son but ultérieur, le garantisme enfanterait

Mais d'abord et avant la répartition aux individus, la phalange fournira sa contribution à la province, à l'État. En harmonie, il n'y a point d'agents du fisc, la régence du phalanstère envoie directement et en masse son contingent dans les revenus de l'État. Il faut aussi pourvoir au *minimum* que la commune sociétaire garantit à tous ses membres ; l'excédant de bénéfice s'il en reste, et je vous prouverai bientôt qu'il en restera toujours, sera réparti entre le capital, le travail et le talent, proportionnellement à leur concours.

Les quatre douzièmes attribués au capital, sont distribués entre les porteurs d'actions et ces actions représentent des apports ; quant à la rémunération du travail, elle n'est guère plus difficile : les fonds que nous avons encore à répartir se partagent entre les séries. Il est vrai que tous les travaux ne sont pas de même nature, et ne doivent pas être également récompensés, aussi la régence les classe-t-elle en trois catégories : *séries de nécessité, d'utilité, d'agrément* ; les séries de nécessité se consacrent aux travaux les plus pénibles, mais aussi les plus rétribués, car le classement fait par la régence a pour objet de compenser par la quotité de la rémunération, les lacunes d'attraction que présenterait le travail en lui-même. Les séries d'agrément vouées aux travaux les plus attrayants, auront toujours leurs cadres complets, alors même que la rétribution serait faible ; quant aux séries essentielles qui se trouveraient dédaignées, la régence, indépendamment du ressort du dévouement, y appellera des sectaires en classant avantagement ces séries. L'établissement d'un pareil équilibre est la fonction du gouvernement harmonien, jamais il ne détermine arbitrairement la fonction de personne et ne recrute les séries par la contrainte.

Une fois que la série de travailleurs a reçu son dividende, elle répartit le lot destiné au travail proprement dit en consultant ses registres qui constatent les séances de travail fournies par chacun de ses membres.

Il s'agit maintenant d'évaluer les inégalités de talent. Vous comprendrez, Messieurs, le mode suivi pour cette évaluation quand j'aurai décrit le jeu de l'ambition dans l'harmonie ; mais dès à présent vous savez ce que c'est qu'un pivot. Chaque série, chaque groupe aura son pivot, c'est-à-dire son chef électif, et l'on élira d'autres officiers. En harmonie on ne craint pas de prodiguer les grades, car ce ne sont pas des exemptions de travail et des sinécures, mais au contraire la récompense et le stimulant de l'activité. La part du talent se répartit entre les dignitaires dans chaque branche de travail.

Si juste que soit l'association du travail et du capital, leur participation aux bénéfices de l'œuvre collective, ce principe est dans la société actuelle d'une application difficile. Sur quelles bases le chef d'industrie formerait-il un contrat avec des ouvriers dont le nombre varie sans cesse et que le manque de débouchés peut réduire à l'inaction complète? Il faut encourager dès à présent l'association du capital et du travail; elle a produit d'excellents effets dans quelques entreprises qui peuvent compter sur une activité régulière et sur un noyau d'ouvriers constants; elle est encore excellente pour intéresser à la prospérité d'un établissement des contre-maîtres ou des commis recommandables par leur intelligence et par leurs services; mais pour établir complètement l'association du capital, du travail et du talent, il faut avoir pour base d'opérations une entreprise agricole avant tout, car les produits agricoles sont ceux qui se placent le mieux; il faut encore avec l'agriculture combiner des industries diverses, afin que le chômage absolu soit prévenu par l'alternance des fonctions, afin que les pertes qui auraient lieu sur une branche de travail soient compensées par des bénéfices obtenus dans une autre branche. C'est dire que l'association du capital, du travail et du talent réclamée impérieusement par la justice, produira tous ses heureux fruits dans le phalanstère seul.

Déjà, Messieurs, vous avez pu vous représenter une phalange distribuée librement par groupes et par séries, et employant tous ses efforts à faire prospérer la commune; mais comment, dans la répartition des produits, tenir compte de ces éléments divers?

Périodiquement la phalange arrête ses comptes: à cette opération préside la *régence*, composée des chefs de série; ces chefs ont été choisis par une élection compétente, et la régence est vraiment la réunion des capacités dans tous les genres. Chaque représentant d'une branche de travail fait partie à des titres divers de plusieurs autres séries; aussi est-il intéressé à ce que nulle catégorie ne soit lésée.

Pour procéder à la répartition, il faut assurer une part au capital, car la phalange ne spolie personne. Le respect pour les droits du capitaliste qui apporte son concours à l'association, est précisément ce qui distingue la théorie de Fourier de tous les systèmes égalitaires ou communistes, ce qui lui donne un caractère de conciliation et de paix. Supposons le revenu de la phalange divisé en douze parties; supposons encore, cette proportion peut varier, que l'association ait promis quatre douzième au capital, cinq au travail et trois au talent, nous arriverons facilement à établir les parts.

nion régnaient dans ces masses ; confiantes dans l'étoile de l'empereur, elles rêvaient un nouveau soleil d'Austerlitz.

Il en fut ainsi tant que la campagne fut heureuse et les approvisionnements certains ; mais à peine l'incendie de Moscou eut-il détruit les espérances et les magasins de cette armée, que la retraite commença dans la débandade ; sans distinction d'armes, sans respect de grades on se disputa les places au feu des bivouacs et la chair des chevaux morts. L'histoire si dramatique de la Méduse nous montre aussi l'abondance compagne de la concorde, les dissensions, les luttes acharnées arrivant à la suite de la faim. Sur ce radeau qui reçut l'équipage du navire naufragé, des hommes, amis naguère, en venaient aux mains sur le plus léger prétexte : on tirait le sabre, on versait le sang, et après ces déplorables luttes les morts servaient de pâture aux vainqueurs.

Prêcher l'union sans travailler efficacement à guérir la misère, à faire disparaître la pauvreté, c'est vouloir se ménager le triste plaisir de prêcher longtemps en vain. Quelques âmes heureusement douées seront touchées, mais l'opposition des intérêts maintiendra dans la généralité l'hostilité des sentiments. Oui, prêchez l'union ; mais en ouvrant les avenues qui conduisent au phalanstère, au temple de la conciliation universelle. Aujourd'hui j'en ai touché le seuil, j'ai montré les intérêts associés dans le phalanstère, j'ai fait comprendre que dans la commune harmonienne le travail s'organiserait librement, suivant la méthode la plus logique ; il me reste à prouver que cette méthode serait encore la plus productive la plus attrayante qu'il soit possible de concevoir. Dans notre prochaine réunion, je démontrerai, Messieurs, combien elle serait productive. Vous sentirez que le régime sociétaire seul peut renouveler les merveilles de la corne d'abondance et répandre sur la terre assez de trésors pour faire la fortune du pauvre sans attenter aux droits du riche. Bien loin d'exciter l'envie entre les classes, la théorie phalanstérienne les rapproche toutes, elle concilie avec le respect des droits acquis l'essor dû aux natures méconnues, les satisfactions justement réclamées par les déshérités de la société actuelle. L'harmonie à laquelle nous aspirons adopte tous les hommes, elle est généreuse comme la Providence elle-même,

En suivant cette méthode, on arrive à faire au capital, au travail, au talent une part équitable ; à encourager tous les agents de la production ; à rallier l'intérêt individuel à l'intérêt collectif. Quant à la répartition des produits, la justice, la solidarité, l'unité sont établis complètement dans le phalanstère.

Il ne suffit pas de rallier par la convergence des intérêts tous les agents de la production, de nous les montrer au moment du partage ; il faut se les représenter aussi sur le champ du travail. La formation de groupes correspondant à toutes les variétés de fonctions, de groupes où l'homme est enrôlé par sa vocation, nous donne l'idéal de l'ordre parfait appliqué à l'industrie.

Messieurs, dans la séance d'aujourd'hui, j'ai terminé la description de la série historique ou des formes sociales qui se succèdent pendant l'enfance de l'humanité ; nous avons mis à nu les plaies du commerce civilisé, et annoncé que la civilisation pouvait enfanter le garantisme.

J'ai rapidement esquissé les caractères de cette phase, notamment l'impôt du célibat progressif ; j'ai fait le tableau d'une ville et d'un village garantistes. Nous avons glissé sur les séries ébauchées afin d'arriver immédiatement à la peinture de l'harmonie.

J'ai hâte, Messieurs, de vous décrire avec détails l'organisation du phalanstère, de vous faire entrevoir la réalisation de vos plus nobles désirs. Crèches, salles d'asile, boulangeries et boucheries communales, colonies agricoles, ce ne sont là que des effets partiels d'association ; dans le phalanstère, vous trouverez ces louables institutions perfectionnées et réunies. Je vous montrerai que cette convergence harmonique de toutes les forces multiplie la richesse, et la multiplication de la richesse n'est pas seulement un avantage matériel, c'est l'émancipation de l'intelligence enchaînée par les privations et le défaut de culture, c'est la garantie de la concorde sociale.

Faut-il s'étonner si les moralistes obtiennent peu de succès en prêchant l'union, la fraternité à des hommes dont les intérêts sont divisés et qui sont réduits à se disputer les lambeaux de la fortune sociale ? Augmentez cette fortune, généralisez le bien-être, et les paroles de paix trouveront bien plus d'écho. L'histoire le prouve assez.

Quoi de plus beau que cette armée rassemblée par Napoléon pour porter la guerre au cœur de la Russie ! Jamais depuis Xercès on n'avait vu si belles et si nombreuses légions ; toutes les contrées de l'Allemagne et de l'Italie avaient fourni leur contingent ; l'ordre, la discipline et l'u-

THÉORIE DE CHARLES FOURIER.

CINQUIÈME SÉANCE.

(11 MARS 1847.)

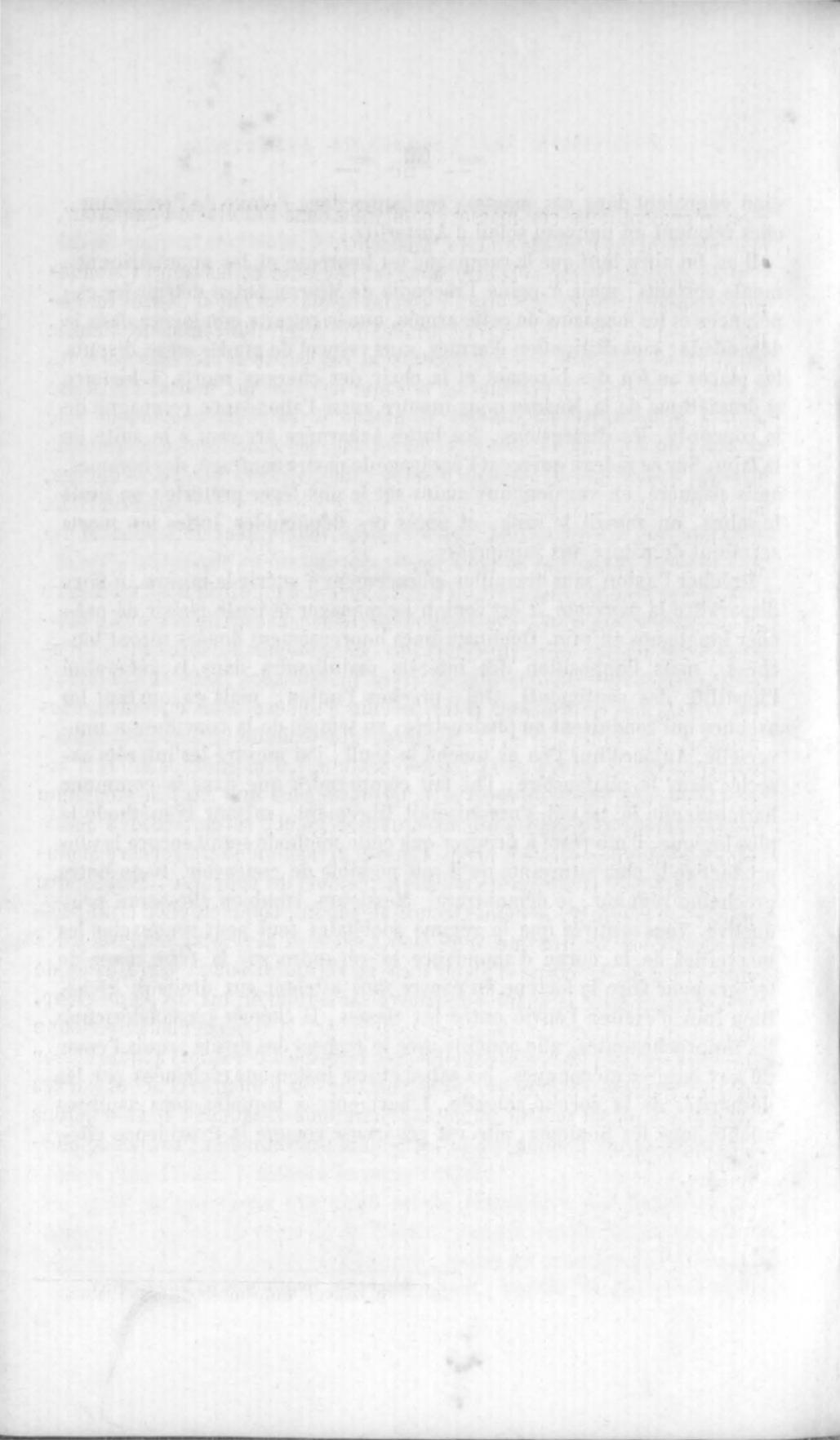
Les Richesses du Phalanstère.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je suis arrivé, par l'enchaînement naturel de mon enseignement, à la description d'une commune harmonienne, d'un phalanstère. Nous avons vu que dans ce milieu seulement on arrive à la convergence de tous les intérêts, à la combinaison de toutes les forces, par l'association du capital, du travail et du talent. Vous avez vu que l'organisation sériaire du travail harmonien est l'organisation la plus régulière et même la seule régulière : car elle est en parfait accord avec l'ordre établi dans toute la création. Il faut maintenant vous démontrer que cette organisation réalise le plus de richesses possible.

Evidemment, si nous consultons chaque individu, nous pourrions nous convaincre que tout le monde aspire vivement à un pareil résultat ; tout le monde tend au bien-être, et après le bien-être, au luxe, au bonheur ; tout le monde y tend, jusqu'à l'anachorète qui ne croit pas le bonheur possible ni légitime ici bas, mais qui ne se condamnerait pas à la solitude, au pain grossier, à l'eau du torrent, au lit de roseaux s'il ne comptait que ses privations seront compensées dans le Ciel par des jouissances centuples. Satisfaire cette tendance universelle, assurer le bien-être et même le luxe de chacun sans que la conscience de personne pût en souffrir, ce serait accomplir une œuvre bien supérieure à l'aumône qui soulage momentanément la faim de quelques-uns, mais qui est une goutte d'eau dans la mer en face de la détresse des masses, et qui d'ailleurs tient des classes entières dans la dépendance et l'abjection. Si vous êtes vraiment charitable, vous ne ferez pas la charité goutte à goutte ; vous aimerez la dignité du peuple ; vous lui donnerez les moyens de gagner son pain en travaillant et de se passer de vous.

Quelle que soit la justesse de ces idées, l'humanité a tant souffert, elle est tellement habituée à la misère, que non seulement elle doute de sa félicité terrestre, mais qu'elle accepte la misère comme un arrêt du Ciel



» *âme, et s'ils nous disent qu'ils aiment les pauvres, nous leur dirons qu'ils ne connaissent point leur propre cœur. On n'aime point les pauvres quand on hait la pauvreté.*» Ainsi, Messieurs, votre mère, votre femme, votre enfant sont malades, si vous aimez ces malades, vous devez aimer aussi leur maladie et par conséquent vous garder soigneusement de les guérir. Nous ne sommes pas encore au bout.

« *On aime la richesse, dit le journal, c'est-à-dire, en dernière analyse, on s'aime soi-même et de la plus misérable façon.*»

Ainsi, Messieurs, nous autres phalanstériens, qui renonçons à tout avenir dans la société civilisée, nous qui méprisons ce qu'on appelle une position dans le monde et qui allons partout, bravant les noms de rêveurs et d'utopistes, convier les peuples à l'association, nous qui jugerions indigne de nous assurer des carrières et de songer à nous tant que le paupérisme dévore les masses, tant que le démon de la souffrance n'est pas vaincu, nous sommes des égoïstes, nous n'aimons que nous-mêmes. Tout cela ne se réfute pas, et des adversaires qui en viennent à bégayer de tels arguments sont fort à plaindre.

L'humanité tend au bien-être, il est méritoire, il est religieux de le lui procurer. Comment, si je fais la fortune d'un pauvre, tout le monde reconnaît que j'accomplis une bonne œuvre, on applaudit encore si je mets deux, trois pauvres à l'abri du besoin, et il serait condamnable de travailler au bonheur de l'humanité tout entière !

Je suis loin de contester les avantages du perfectionnement intellectuel et moral ; mais chaque œuvre a ses conditions de succès : sermonner des gens qui meurent de faim c'est imiter le pédant de Lafontaine qui, au lieu de tendre la main à l'enfant qui se noie, trouve le moment bien choisi pour lui faire des remontrances à perte de vue. Il s'agit avant tout, et dans l'intérêt du corps, et dans l'intérêt de l'âme, de donner à tout le monde le pain quotidien. Comment arriver à ce résultat ?

Si vous m'avez bien compris, Messieurs, vous ne confondrez jamais la théorie phalanstérienne et le communisme ; nous ne supprimons pas la propriété, nous ne l'attribuons pas à l'Etat ; nous proposons aux propriétaires, comme aux travailleurs et aux hommes de talent, un mode d'association qui ne les dépossède pas, qui leur permet au contraire de tirer de leurs différents moyens d'action le meilleur parti possible. Il ne s'agit point de refaire le partage de richesses en circulation aujourd'hui ; mais bien de produire de nouvelles valeurs et dans une immense proportion par l'em-

et qu'elle accuse parfois d'impiété ceux qui lui annoncent un meilleur avenir. Cette accusation ne vient pas des pauvres, mais de quelques sophistes qui, tout en vivant dans l'aisance, aiment à soutenir la nécessité de la pauvreté chez autrui. Lorsque Fourier, en possession de sa sublime théorie, voulut ouvrir à l'humanité les portes de sa prison, il fut étonné de voir des captifs qui avaient perdu la raison par suite d'une détention prolongée dans les limbes sociales et qui préféreraient leur cachot aux palais de l'harmonie ; il fut surpris de voir des avocats de la pauvreté plaidant pour le maintien de la souffrance. Il existe encore, Messieurs, de pareils avocats ; mais ils ne sont pas dangereux, et leurs bizarres contradictions exciteront chez vous un rire de pitié.

Voici un journal que je ne veux pas nommer par égard pour quelques bonnes idées mêlées à l'étrange article que vous allez entendre :

« *Acceptant la loi que Dieu a donnée aux fils d'Adam, nous ne demandons pas plus l'abolition de la pauvreté que celle de la hiérarchie ou de la propriété ; nous ne croyons nullement que la pauvreté puisse être abolie, nous croyons qu'en l'abolissant on enlèverait à l'âme et à l'intelligence humaine son plus utile ressort.* »

Ceci, Messieurs, n'est pas seulement une erreur, c'est une indignité. Comment, on vient nous dire que pour tirer de l'âme et de l'intelligence humaine tout le parti possible, il faut placer l'homme sous la contrainte incessante de la faim ? Quel homme de cœur ne renoncerait aux jouissances de l'art, aux productions du génie, si cet odieux système était fondé ; s'il fallait, pour exploiter l'homme supérieur, que la société lui crevât les yeux et le forçât, comme Samson chez les Philistins, à tourner sa meule ! Mais, pour l'honneur de la Providence, rien n'est plus faux. Ce sont les privations matérielles qui arrêtent l'essor de l'intelligence, et si l'homme doué de facultés exceptionnelles s'est fait jour, s'il a pu suppléer aux lacunes de son éducation première, soyez certains que la pauvreté ne l'a pas aidé : elle a été le plus dangereux ennemi qu'il eut à vaincre. Tout Paris est venu applaudir Chatterton ressuscité par M. Alfred de Vigny, et disant sur la scène : « Je ne puis écrire : mon imagination est paralysée parce que j'ai froid, parce que j'ai faim. » Mais continuons :

« *La pauvreté est bonne, elle est sainte, c'est Dieu qui l'a faite.* » O blasphème ! les loups aussi viennent de Dieu, c'est lui qui les a faits ; dira-t-on qu'il ne faut pas les détruire ?

« *Ceux qui veulent abolir la pauvreté ne connaissent ni Dieu ni leur*

tement par le vol, se joignent les frais entraînés par les précautions du propriétaire, par les grilles, les artichauds de fer, les haies d'épines, en un mot toute l'armure offensive de la propriété civilisée qui semble toujours être sur ses gardes et croiser la baïonnette contre les passants.

Pour ajouter à la liste des déperditions actuelles, que dirai-je de ces récoltes prématurées, des *bans de vendange* par exemple, usage inspiré par la défiance réciproque des bons voisins ? Il y aurait péril à laisser des ouvriers, des vendangeurs travailler près d'une terre que l'œil du maître ne défend pas. Votre vigne est à sa maturité ; vos raisins ne demandent qu'à être cueillis. — Vous ne les cueillerez pas ; vos voisins de droite et de gauche s'y opposent, et la coutume locale a décidé que toutes les cueillettes se feraient ensemble ; on choisira l'instant moyen où un tiers des raisins de la commune sera mûr, un autre tiers déjà gâté, une autre tiers à l'état de verjus encore et impropre à tous les usages. C'est alors que l'autorité municipale ordonnera la vendange sur tous les points, la commune perdra les deux tiers de sa récolte. Admirable prévoyance des institutions civilisées !

Sous le régime de l'association, ces causes de déperdition sont inconnues.

Il n'y a pas de vol dans une société riche qui assure à tout individu le *minimum*, c'est-à-dire la satisfaction de ses besoins essentiels, et à ceux qui se livrent avec zèle au travail, à un travail facile, attrayant, la fortune. Dans de pareilles conditions on verra disparaître le vol qui, presque toujours, est le fruit de la misère et du besoin. Volera-t-on d'ailleurs une association dont on sera membre ? Ira-t-on soustraire des produits dont on est assuré d'avoir sa part ? Pourra-t-on se livrer à de pareils actes dans une campagne qui n'est point triste et silencieuse comme l'est souvent la nôtre, mais sans cesse animée par ces travaux agricoles vers lesquels refluera la population aujourd'hui casematée dans les grandes villes ? Enfin, en admettant que, sans besoins, on volât par plaisir, ce qui serait bien rare, qu'on voulût se voler soi-même, qu'on pût voler sous les yeux de tous, comment se dénoncer en cherchant à vendre un objet isolé dans une société où chaque localité s'approvisionne en masse et tire des centres de production un assortiment complet de chaque denrée ? Dans de pareilles conditions, le vol n'a plus de motif, de possibilité, d'issue. La campagne peut être affranchie de ses entraves. Plus de murs, plus de fossés, plus de trappes ni de haies, plus de bans de vendange et autres récoltes forcées. La commune n'a pas à se défier d'elle-même, et dans la vendange de ses vignobles, elle

ploi combiné des ressources actuelles. Dira-t-on qu'il n'y a plus de valeurs à créer ?

Contemplez la mappemonde, vous y verrez au centre de l'Asie, de l'Afrique, des déserts immenses ; dans les pays civilisés, même en France, l'agriculteur n'a pas fécondé tout le sol : on trouve des landes et des marais, des chaînes de montagnes déboisées et privées de terre végétale ; nos fleuves emportent vers la mer les trésors de leurs ondes, de ces ondes qu'un système d'irrigation bien entendu rendrait si précieuses et dont les débordements ravagent périodiquement nos campagnes.

La mise en pleine valeur de tout le sol français exigerait des efforts qui dépassent de beaucoup la sphère d'action de la culture morcelée ; le défrichement des landes, le dessèchement des marais, le reboisement des montagnes, l'irrigation, sont des œuvres que l'association communale peut seule accomplir.

L'organisation phalanstérienne se distingue du morcellement par les grandes économies qu'elle réalise et par les valeurs nouvelles qu'elle sait créer.

D'après Fourier, dont nous adoptons le langage puisque nous exposons sa théorie, les économies de la commune organisée sont de deux sortes : elles sont *positives* ou *négatives*.

Il y a économie négative toutes les fois qu'une cause de dépense se trouve radicalement supprimée par le fait de l'organisation sociétaire.

Il y a économie positive toutes les fois que l'association, tout en conservant une branche de travail qui existe dans la forme de société actuelle, réduit le matériel, le personnel, le temps, en un mot les frais que ce travail entraîne aujourd'hui.

Les économies négatives résultant de l'harmonie sociale sont nombreuses : l'exploitation collective du domaine communal fait disparaître les frais de bornage et le mur mitoyen avec les procès qu'il entraîne.

Une grande cause de perte inhérente à notre état social, c'est le vol. Chaque année le maraudage diminue sensiblement les récoltes. Les richesses végétales sont livrées à la bonne foi publique ; mais cette bonne foi est un être moral un peu fictif en civilisation et auquel on aurait tort de s'abandonner. Aussi le paysan, lorsqu'il veut cultiver un fruit coûteux et envié, ne cherche pas quelle est la meilleure exposition, la meilleure nature de sol pour cette culture nouvelle ; il cherche avant tout l'endroit où elle sera le moins à la portée des voleurs ; il la place s'il se peut dans les attenances de son habitation et sous ses fenêtres. Aux pertes produites direc-

matériel et dans l'ordre moral des leviers puissants dont le morcellement ne pourrait pas faire usage.

Ainsi, dans l'ordre matériel la phalange peut faire un emploi illimité des machines. Aujourd'hui les plus belles conceptions du mécanicien sont dangereuses. Quand la Providence nous envoie un Archimède, un Watt, un Jacquart, c'est assurément pour qu'il soulage le travailleur de ses corvées en lui donnant des auxiliaires impassibles, des auxiliaires de fer et d'airain ; mais par suite de la mauvaise organisation sociale, ces rédempteurs du peuple sont considérés par le peuple comme des ennemis ; ils rendent inutiles une multitude de bras et enlèvent à des classes entières leurs moyens d'existence. Soit dans l'agriculture, soit dans l'industrie, soit dans le travail domestique, l'application des machines rencontre aujourd'hui mille entraves. Il n'y aurait pas impossibilité matérielle à mettre la machine au service de l'agriculteur ; la machine assez adroite, je dirai presque assez intelligente dans ses mouvements pour remplacer un ouvrier compositeur, et pour tracer sur les étoffes des dessins brillants et variés n'aurait pas de peine à sillonner le sol, à ensemercer. Nous voyons des machines rurales fort ingénieuses figurer avec honneur dans les expositions de l'industrie et dessinées dans les revues d'agronomie ; mais ces inventions ne s'introduisent pas dans la pratique, tout au plus en fait-on l'essai dans les fermes modèles et dans quelques grandes exploitations. Quant au petit agriculteur, il s'en tient à la charrue, peu modifiée depuis Triptolème. N'accusons pas trop la routine, le paysan n'est pas riche, et même pour entretenir ses vieux ustensiles aratoires il est souvent obligé de subir la loi de l'usurier ; comment donc achèterait-il de nouveaux instruments, comment se tiendrait-il au courant de la science ? Si de même il pouvait se procurer les mécaniques nouvelles, il aurait peu d'intérêt à le faire, car leur supériorité n'est sensible que si un vaste champ leur est ouvert ; appliquées à un coin de terre elles ont peu d'avantages. Le morcellement des cultures oppose au progrès de la mécanique rurale un obstacle invincible.

Dans l'industrie manufacturière nous trouvons des machines ; dans cette industrie le morcellement ne règne plus, mais ce n'est pas la véritable association qui le remplace, c'est la concentration des capitaux. Le chef d'industrie dispose de fonds assez considérables pour construire de vastes ateliers, y placer des machines ; mais il n'est pas l'associé de ses ouvriers, et cela suffit pour que l'emploi de la mécanique à l'industrie trouve bientôt sa limite.

ne prend pour loi que la maturité de chaque coteau. Les pertes causées par le vol, par les précautions qu'il entraîne, par les récoltes simultanées et contraintes sont rayées du budget de la commune sociétaire.

Sans parler de la pyrale et autres insectes, les chenilles sont un redoutable fléau pour l'agriculture ; mais l'autorité municipale a beau multiplier les arrêtés qui ordonnent l'échenillage, cette opération, pour être efficace, a besoin d'être opérée simultanément, non seulement dans une commune, mais dans toutes les communes associées. Aujourd'hui, si quelques propriétaires se conforment à la lettre aux avis de l'administration, ils travaillent en pure perte, et la contagion leur arrive du champ voisin. C'est ainsi que la race des loups, exterminée en Angleterre, pays sans voisins limitrophes, se perpétue en France par suite de notre contact avec les régions infestées. L'association généralisée extirpe toutes les races malfaisantes, délivre nos viviers de la loutre et prend les mesures les mieux combinées pour la conservation du gibier.

Nous venons de signaler quelques économies négatives ou déperditions supprimées. Quant aux économies positives, est-il nécessaire d'insister sur l'immense simplification, sur l'épargne de matériel et de personnel que le régime de l'association apporte dans tous les travaux domestiques ? — Aujourd'hui les trois cents familles d'un village ont trois cents greniers, dans lesquels les blés, mal soignés parce que le propriétaire est occupé à d'autres travaux, sont attaqués par les rats et charançons. La commune organisée n'a qu'un seul grenier, placé dans les meilleures conditions d'exposition de température, surveillé par un personnel restreint, expérimenté. — Même économie dans les caves, dans les cuisines, dans la conservation des vêtements, des fourrures, par exemple, qui, sous le régime de l'association, seront aérées, battues dans un magasin spécial. Vous voyez déjà combien le chauffage et l'éclairage peuvent être simplifiés. Que dire de la fonction commerciale ? Aujourd'hui, dans les villages des environs de Paris, une partie notable de la population féminine se déplace journellement pour vendre à Paris une mince provision de lait. A toutes ces femmes, l'association communale substituerait une voiture qu'un cheval pourrait traîner, qu'un enfant pourrait conduire. Chacun de vous, suivant son expérience particulière et ses études spéciales, trouvera des applications nouvelles de ce grand principe : économie résultant du régime sociétaire et du travail collectif.

Epargner des frais, c'est un avantage ; mais la phalange ne s'arrête pas là, elle va créer de nouvelles valeurs, car elle possède dans l'ordre

au devant de la mécanique en poussant des cris de joie et d'enthousiasme.

Alors on verra partout l'idée asservir les corps inertes. L'homme conservera, en fait d'activité manuelle, ce qui sera nécessaire au développement de sa vigueur et au jeu des séries, mais il se déchargera des corvées sur la matière. Le règne de l'homme sur la nature s'établira complètement, et le fer, le bronze, le feu, l'air et l'eau soumis à ses ordres, vivifiés par sa pensée, seront les dociles instruments de sa puissance.

Après avoir parlé de l'agriculture et de la fabrique sociétaire, ai-je besoin d'ajouter que dans le phalanstère la machine s'applique à la plupart des travaux domestiques? On le comprend assez mal aujourd'hui, et la petitesse de nos idées à cet égard est un résultat de la petitesse de nos maisons. Mais l'association phalanstérienne rapproche les habitations, les concentre sous le même toit, les réunit par des couloirs et par des rues-galeries. Ce système appliqué à tous les services généraux de vastes salles et provoque l'emploi des machines à l'intérieur comme à l'extérieur de l'édifice.

Passons maintenant aux leviers d'ordre moral, dont l'association dispose. N'est-ce rien pour l'augmentation des produits que le sentiment de la propriété répandue chez tous les membres de la phalange? Aujourd'hui le travailleur, domestique ou journalier, n'a qu'un intérêt, c'est de se donner le moins de peine possible pour gagner un salaire immuable. Le membre de la commune organisée sait au contraire qu'il a des actions sur le sol cultivé par lui, qu'il est propriétaire pour sa part, qu'il ne travaille pas pour un maître mais pour lui-même, que chaque effort augmente son dividende; il dit: Notre palais, notre domaine; il agit avec le zèle que donne l'amour de sa chose, le sentiment de propriété.

La distribution volontaire des travailleurs en séries exaltées, rivalisées, engrenées, stimule toutes les passions distributives, et les travaux sont enlevés avec un entraînement auquel rien ne peut résister. Ne sentez-vous pas que la *composite*, que l'enthousiasme corporatif multiplie la puissance de l'homme? Fourier nous rappelle qu'au XVIII^e siècle, au siège de Port-Mahon, les soldats dans le feu de l'action franchirent un large fossé. Quelques jours après dans un simple exercice, on voulut faire exécuter le même saut, nul n'osa s'y risquer. L'histoire est pleine de ces prodiges accomplis par l'ardeur des combats. Si l'on a pu en faisant appel à l'honneur, au patriotisme, à l'esprit de corps, en établissant dans l'armée une ombre de la disposition sériaire, passionner l'homme pour une fonction

Aujourd'hui, si la science découvre un moyen de faciliter, d'abrégier le travail, de le rendre plus productif, le capitaliste seul tire un bénéfice de cette découverte qui devrait profiter à l'humanité : autant la machine lui donne de travailleurs infatigables, de travailleurs métalliques, autant il congédie et met sans ressources de travailleurs vivants, d'hommes qui connaissent la faim et la soif, d'hommes qui ont souvent une famille à nourrir. Il y a des manufacturiers en France possédant par devers eux des plans de machines admirablement conçues, et cependant, par un sentiment honorable, ils refusent de réaliser ces engins qui ne produisent des denrées qu'en détruisant des hommes. A défaut de l'humanité, la prudence leur conseilleraient de s'abstenir, car on a vu dans bien des villes industrielles et notamment à Elbeuf, il y a peu de temps, les ouvriers s'insurger contre la machine et joncher l'atelier de ses débris.

Quant aux travaux domestiques, ils s'exécutent presque tous à la main et de la manière la plus répugnante et la plus pénible, c'est le morcellement qui le veut ainsi : point de machines à frotter, à balayer, et nos cuisines en fait de mécaniques en sont réduites depuis longues années au *tournebroche*.

Pour que la machine à ses avantages incontestables ne joigne aucun danger, il faut qu'elle fonctionne dans de grandes exploitations unitaires où tous les coopérateurs aient le rang d'associés. L'exploitation doit être vaste pour que les avantages de la machine soient sensibles et pour que les fonds nécessaires à son acquisition se trouvent réunis. Les travailleurs doivent être associés, afin que la machine profite à tous. Dans le phalanstère ces conditions sont réalisées ; le domaine communal cultivé en mode unitaire ouvre à la mécanique un vaste champ. Dans les fabriques, ou plutôt dans les *séristères* industriels de la commune sociétaire, lorsqu'une machine est inventée, elle simplifie le travail, elle augmente les produits, non pas au bénéfice d'un capitaliste ou d'un maître, mais au bénéfice de tous les habitants de la commune, de tous les associés. On ne voit plus à l'arrivée de la machine aucune autorité despotique chasser de l'atelier des hommes, des femmes, des enfants comme autant de bouches inutiles ; l'agent nouveau de création, l'élément nouveau de richesse, profite à tous. Dans de pareilles conditions, la mécanique est bénie. La machine, aujourd'hui, quand elle s'avance près d'une manufacture, éveille parmi les travailleurs l'inquiétude que cause à des assiégés l'approche d'un engin de guerre prêt à éclater sous leur murs. Que l'association devienne la loi du monde, et les phalanges tout entières vont marcher

qu'ils aimeraient à donner au milieu d'un groupe d'amis quelques coups de bêche à la terre ! J'en ai connu qui installaient près de leur cabinet un atelier de tourneur.

Rendre le travail attrayant en organisant la série conformément au vœu des distributives, c'est rallier à la production le peuple entier des improductifs. Aujourd'hui, des cohortes nombreuses, des catégories tout entières de la population, que disons-nous ! les classes les plus vigoureuses, les plus intelligentes sont condamnées à l'inaction, à une vie de parasites par notre faux système économique et social.

Femmes, enfants, valets, armées, fiscaux, manufacturiers, commerçants, sophistes, oisifs, scissionnaires ; voilà suivant Fourier les principaux improductifs de la société actuelle.

Dans cette catégorie, si Fourier place les femmes, ce n'est pas qu'il méconnaisse leurs précieuses facultés ; au contraire, c'est parce qu'il a conçu la plus haute opinion de leur nature, qu'il gémit de leur inaction forcée. La femme du paysan, de l'ouvrier, est absorbée fréquemment par les corvées domestiques dont un régime d'association l'affranchirait, et les économistes évaluent sa journée un tiers seulement de celle de l'homme. La femme riche ou aisée produit moins encore ; elle n'est élevée que pour la vie des salons, et il ne conviendrait pas, les intérêts des différentes classes n'étant pas liés, que la femme riche se livrât sur une grande échelle à des travaux de broderie et de tapisserie, par exemple : ce serait disputer aux ouvrières pauvres leur pain de chaque jour, ce serait leur faire une concurrence inhumaine.

Ce qui restreint encore l'essor industriel de la femme, c'est l'accaparement exercé par l'homme.

En agriculture par exemple, les fonctions qui conviennent exclusivement au sexe mâle, au sexe énergique, sont celles qui réclament la vigueur corporelle, comme les travaux d'irrigation, d'endiguage, de reboisement, en un mot, la gestion des eaux et forêts à laquelle on peut ajouter la culture des céréales : à la femme, à l'enfant doivent échoir les soins du verger, du potager, la tâche d'entretenir les plates-bandes et les corbeilles de fleurs. En chassant les femmes et les enfants de ce domaine, en se faisant eux-mêmes jardiniers et fleuristes par un égoïsme fort mal entendu, les hommes ont laissé dénués de bras les fonctions pénibles, par exemple la gestion des eaux et forêts. Aussi l'état de nos bois empire-t-il chaque jour ; il en est de même de la distribution des eaux. La France a des provinces périodiquement inondées, en proie aux débordements, tandis

aussi dangereuse et aussi répugnante par elle-même que la guerre, vous devez comprendre quel serait le zèle et l'enivrement des travailleurs, marchant musique en tête et bannière déployée à des moissons, à des vendanges, à l'attaque d'un terrain qu'il s'agit de défricher et d'assainir.

La *cabaliste* aussi redoublera l'activité productive; partout seront ménagées des rivalités piquantes: toute séance de travail est une partie liée que le groupe, que la série peuvent gagner ou perdre.

Pour que la composite prenne son essor, il faut que le travail soit subdivisé, exercé *en mode parcellaire*, afin que tout coopérateur puisse choisir la fonction qui lui convient, sans se charger comme aujourd'hui de tous les détails d'un métier. Cette subdivision du travail augmentant la dextérité, l'expérience de chacun, contribue notablement à la perfection des produits et en multiplie le nombre; elle est recommandée depuis longtemps par les économistes: ils ont démontré combien il était avantageux pour la fabrication des aiguilles de confier aux uns le soin d'aiguiser la pointe, à d'autres celui d'aplatir la tête ou de la percer. Déjà cette méthode est appliquée dans l'horlogerie, la serrurerie. A Epinal, dans les fabriques d'estampes, les ouvriers différents appliquent le rouge, le bleu, le vert par des procédés à peu près mécaniques. Cette extrême division du travail, excellente pour le produit, serait funeste à l'ouvrier, si l'on n'admettait pas dans la série l'intervention de la *papillonne* et les courtes séances; un homme condamné à denteler toute sa vie des pignons de montre ou à mettre du rouge sur le pourpoint du valet de cœur, doit nécessairement s'abrutir et passer lui-même à l'état de rouage: les courtes séances, l'engrenage des séries les unes avec les autres peuvent seuls concilier la perfection des produits et le développement intégral de l'homme.

Non seulement le système des courtes séances permettra de pousser sans inconvénient la division de chaque travail plus loin qu'on ne le fait aujourd'hui; mais cette intervention de l'alternance rendra productive toute la journée du travailleur. Actuellement il se décourage, se fatigue, se relâche après une activité de quelques heures; mais s'il pouvait changer d'occupation, si la durée moyenne de chaque séance était de deux heures il trouverait sa récréation dans la variété des fonctions: l'activité du corps le reposerait des fatigues de l'intelligence et réciproquement. Combien d'hommes de lettres après avoir écrit plusieurs pages éprouvent le besoin de sortir, de prendre l'air. Ils se promènent parce que rien n'est organisé pour leur fournir un autre genre d'exercice; mais

lant lui-même à regret, impose à la femme les corvées domestiques, puis l'homme et la femme se lignent pour contraindre l'enfant à des études, à des travaux qui le désolent. En harmonie ce serait l'enfant qui donnerait le signal par son activité surabondante, il entraînerait au travail la femme qui à son tour entraînerait l'homme. Il suffit d'observer l'enfant pour comprendre comment son extrême vivacité peut être utilisée. Voit-il passer un régiment, chaque bâton lui deviendra un fusil : reproduisant tous les mouvements de l'exercice il serait au comble de la joie s'il lui était permis de marcher dans les rangs. A-t-il été spectateur d'une procession : une pierre au bout d'une corde se changera dans ses mains en encensoir ; il voudra manier la plume si son père écrit et poser lourdement ses mains sur le piano dont joue sa mère.

Pour que cet esprit d'imitation fût coordonné à l'industrie exercée par l'âge mûr, il suffirait de ménager dans chaque ordre de travail des fonctions minimales, assorties à l'intelligence de l'enfant, à ses forces physiques. Il faudrait, par exemple, s'il demande à figurer dans un orchestre, lui apprendre à marquer la mesure sur un triangle ; s'il est attiré par son goût pour le bruit à l'entrée d'une forge, il faut mettre à sa disposition une petite enclume, un marteau dont le poids augmentera avec son âge et ses forces. Chaque séristerie ou atelier de série réserverait à l'enfant des fonctions de détail exécutées à l'aide d'outils et d'instruments en miniature. L'enfant serait instruit par les vieillards qui ne peuvent plus exercer activement l'industrie, mais qui sont attirés par une sympathie naturelle vers le jeune âge et qui se feraient un plaisir de répondre à ses questions.

Les valets sont encore des improductifs ; aujourd'hui l'existence d'un homme aisé occupe entièrement l'existence d'un autre homme dont le seul emploi est de battre les habits du premier, de balayer sa chambre et cirer la chaussure. N'est-ce pas une énorme déperdition de force que cette division du genre humain en deux parties, dont l'une a pour fonction de brosser l'autre ? Bien qu'un morcellement dispendieux multiplie au-delà de toute raison la nécessité de pareils travaux, le domestique passe de longues heures dans l'inertie et ce mot d'un valet caractérise la classe entière : *Moi, je ne saurais demeurer sans rien faire, il faut que je fume ou que je dorme.*

En harmonie les travaux domestiques, c'est-à-dire circonscrits dans l'habitation, seraient accomplis avec un zèle, une perfection dont nous ne connaissons pas d'exemple, et cependant la dégradante domesticité

que d'autres sont arides et implorent comme des faveurs du ciel la pluie et la rosée.

Associez tous les intérêts, simplifiez par le régime collectif les travaux du ménage, organisez les fonctions par séries où chacun des trois sexes trouve sa place, car les enfants peuvent être considérés comme un sexe neutre; offrez à l'homme les travaux de force, à la femme ceux qui réclament la grâce et la dextérité, à l'enfant des fonctions miniatures, des travaux de détail qui le relie au groupe et l'amorcent à l'industrie.

Vous verrez alors la femme intervenir dans les travaux, elle y sera utile directement par ses efforts, indirectement par le charme que sa présence répandra sur les séances du travail et par la piquante rivalité qu'on verra s'établir entre les sexes.

Parmi les improductifs de la société actuelle, après la femme nous placerons l'enfant, qui ne se contente pas aujourd'hui de ne rien produire; il détruit. Il est vrai que dans la classe laborieuse on cherche à tirer parti de l'enfant pauvre, mais de quelle manière?

Dans les villages où il n'existe pas de pasteur commun, germe précieux d'association, chaque paysan chargera son fils ou sa fille de conduire aux champs une vache ou deux chèvres, et dans les rassemblements que ces petits pasteurs ne manquent pas de former pour causer et se divertir, on trouve presque autant de gardiens que d'animaux à garder. Dans les manufactures, sous prétexte d'utiliser les enfants on les accable; dans ces organisations frêles on tue la santé de l'homme à venir, ce qui est de toutes les déperditions la plus funeste. Vainement la législation veut intervenir et limiter le travail des enfants dans les manufactures; limiter le travail des enfants c'est limiter le gain de la famille: cette famille étant réduite au nécessaire le plus exigü, en réduisant encore ses ressources, vous amenez ce résultat déplorable que souvent le père envoie mendier ces enfants que vous mettez à sa charge. La société actuelle est enfermée dans un cercle vicieux; presque toujours en faisant le bien d'un côté elle opère le mal d'un autre, parce qu'elle n'envisage pas toutes les conditions des problèmes, et que ses prétendues améliorations sont *simplistes*.

Au sein de la classe aisée, dans la société bourgeoise, nous ne verrons pas l'enfant occupé du tout, si ce n'est qu'à briser ses jouets qu'on renouvelle avec soin de peur que sa manie dévastatrice ne s'attaque au mobilier de ses parents.

Dans le phalanstère la pétulance de l'enfant prendrait la direction la plus salutaire: nous vivons dans un monde à rebours où l'homme travail-

duction le personnel et le matériel des armées. Que les armées destructives se transforment en armées industrielles chargées d'embellir le globe, de le défricher, de l'assainir et accueillies dans toutes les contrées par des fêtes !

La classe des agents fiscaux est encore absorbée par des emplois parasites. Aujourd'hui, que de fonctionnaires occupés à percevoir les impôts et à solliciter individuellement la bourse de chaque contribuable ; pour recueillir et encaisser le revenu du trésor que d'allées et de venues, que de frais ! Déjà vous savez que dans le phalanstère tout paiement de contributions s'opère par un prélèvement sur le revenu communal, sans personnel spécial, sans aucune dépense. Ainsi l'administration des finances restituerait aux travaux utiles des intelligences cultivées et beaucoup de bras.

Evidemment les chefs industriels et les ouvriers qui se livrent au travail sont des hommes fort utiles ; mais ils deviennent improductifs s'ils créent au-delà des besoins de la consommation, et dans la fabrique elle-même les déperditions sont considérables ; on improvise des produits d'une solidité plus apparente que réelle afin de forcer l'acheteur à renouveler souvent sa provision : l'intérêt du cordonnier est de fournir des chaussures peu durables et dont parfois il abrège l'existence par un coup de tranchet perfidement donné au moment de la livraison.

Un autre effet de cette opposition d'intérêts qui divise le vendeur et l'acheteur m'a été révélé dernièrement : il est trop bizarre pour que je ne vous le signale pas. A Paris, certains marchands d'oiseaux ne se contentent pas de créer, à l'aide du pinceau, des variétés inconnues dans la nature et de barioler leurs volatiles de couleurs fantastiques ; tout en vendant un oiseau ils lui donnent artistement un coup de pouce qui fait mourir l'animal au bout de quelques jours. Ils espèrent que l'acheteur les chargera de remplir encore une fois la cage vide.

Dans son dernier ouvrage, *La fausse Industrie*, Fourier raconte qu'il portait habituellement certains bas de laine d'une solidité remarquable. Sa provision s'étant épuisée, il voulut la renouveler, mais inutilement, ses fameux bas ne se trouvaient nulle part. Les boutiquiers lui disaient que cette qualité ne plaisait pas au public et qu'elle avait passé de mode. Enfin, une marchande, plus franche que ses collègues, ne craignit pas de dire : Nous ne mettons plus en vente cette qualité de bas parce qu'ils dureraient trop longtemps ; on n'en voyait jamais la fin.

Une commune associant tous ses membres est intéressée à ne pas faire

n'existerait plus, un grand nombre de ses fonctions seraient accomplies par des mécanismes ; les soins domestiques seraient exercés comme tous les travaux en courtes séances, par des hommes, des femmes, des enfants enrôlés dans beaucoup d'autres séries et ne servant pas tel ou tel individu, mais la commune, l'association, l'humanité. Je n'ai point de palefrenier, mais la série passionnée pour l'écurie, série qui se recruterait en France, en Angleterre, aujourd'hui même parmi les jeunes gens les plus riches, tient à honneur de maintenir dans un état florissant tous les chevaux appartenant à des membres de leur phalange, afin qu'elle n'ait pas le dessous dans la comparaison avec les cavaleries vicinales. La transformation de la domesticité en services publics concilie l'accomplissement de tous les travaux intérieurs avec la dignité, l'indépendance de tous les individus. Il est même inutile de mettre en ligne de compte les brillants effets de la *domesticité passionnée*, services dévoués rendus par amitié, par amour, par piété filiale, par admiration pour le génie. Quel chevalier a cru s'abaisser en servant sa dame ?

Avec les femmes, les enfants et les valets l'organisation phalanstérienne rallie à la production les armées.

Aujourd'hui on prélève dans chaque pays l'élite des hommes, des chevaux, un matériel de choix réformant tout ce qui ne remplit pas les meilleures conditions de santé, de vigueur, de solidité, et cette force immense on l'enlève à l'activité pacifique.

A quoi sera-t-elle employée ? à ne rien faire en temps de paix, à détruire en temps de guerre. Dans la garnison, pour prévenir l'oisiveté complète, on remplira l'existence du soldat par un enchaînement d'occupations stériles, mais absorbantes ; le cheval de cavalerie est pansé plus souvent que de raison. Chaque officier s'ingénie à retenir ses hommes à la caserne. On ne cirait les bottes que par dessus, voici un capitaine qui a trouvé l'idée de les faire cirer par dessous !

La vie militaire a ses côtés brillants ; mais de bonne foi, en temps de paix surtout, est-elle digne de l'homme, trouve-t-elle un emploi pour toutes ses facultés, tire-t-elle de lui tout ce que la société doit en attendre ?

Il est vrai que la force armée est encore utile, indispensable : à l'intérieur il faut intimider les masses mécontentes de leur sort, à l'extérieur il faut prévenir les menées ambitieuses de l'étranger ; mais appelons de nos vœux, de nos efforts l'association intégrale des communes et des peuples qui rendra la guerre impossible, et qui doit restituer à la pro-

loppés, mais rattachés à la pratique. Les lecteurs ne se paieraient pas de mots, il leur faudrait des conseils, une direction, des idées, et les abstraicteurs de quintessence les plus vantés aujourd'hui comprendraient qu'ils n'ont rien fait encore pour l'humanité.

Les oisifs sont nombreux maintenant; cette classe comprend presque tous les hommes qui ont assez de fortune pour se dispenser du travail. Arrivent-ils au bonheur? Non certes : par la mélancolie, par l'accablement, par le spleen qu'elle amène, l'oisiveté apprend aux riches que l'homme est né pour l'activité. J'ai connu, à Paris, un de ces malheureux riches, un baron allemand, homme d'intelligence toutefois, qui se faisait voiturier d'omnibus en omnibus pour *tuer le temps*, pour remplir l'intervalle qui sépare le déjeuner du dîner. Le travail n'est attrayant que dans certaines conditions, mais quand elles seront réalisées, le riche à qui l'inertie pèse et qui ne la cherche que par une horreur plus grande pour les conditions actuelles du travail ; le riche, apercevant de ses croisées une vaste campagne, un atelier plein d'élégance, réclamera sa part dans ces fonctions où il pourra choisir la variété, la parcelle assortie à ses aptitudes ; il voudra travailler dans un groupe d'amis excité par l'émulation, reposé par de courtes séances.

Pour clore l'énumération des improductifs, nommons-les *scissionnaires*.

Le scissionnaire, c'est l'homme qui se révolte contre l'organisation de la société. N'y trouvant pas satisfaction pour ses penchants, faiblement doué de sentiment religieux et de conscience, il refuse de subir le joug d'un mécanisme qui l'écrase, de se rattacher comme rayon à un centre qui ne lui transmet ni lumière ni chaleur. Il refuse de se subordonner à l'unité sociale ; il fait scission avec elle et se déclare lui-même unité complète; ne vivant que pour soi, n'ayant que ses penchants pour règles, il ne tient nul compte de la propriété, des affections, de la vie d'autrui. Le scissionnaire, c'est le vagabond, le faussaire, le voleur, l'assassin. Dans une société supérieure à la nôtre et prenant l'association pour devise, la cause de ces révoltes contre le milieu social n'existe plus. Trouvant, s'il ne travaille pas, le *minimum*, c'est-à-dire la satisfaction assurée de ses besoins essentiels, s'ouvrant, s'il se livre à des travaux qui sont des plaisirs, une carrière illimitée d'honneurs et de richesses, l'homme n'est plus poussé au crime par la misère et le dégoût du travail ; son intérêt ne peut plus être en divergence avec l'intérêt social dans un mécanisme où ces deux intérêts sont solidaires et où le bien-être de la société se fait sentir comme

d'efforts inutiles et à diriger toute sa puissance d'action vers des œuvres profitables à tous. Chaque série industrielle signant tous ses produits, rivalise d'honneur et de loyauté avec toutes les séries qui, sur le globe, exercent une industrie analogue à la sienne. Enfin, l'attrait portant la population vers l'agriculture beaucoup plus que vers le travail manufacturier, la phalange ne consacre à cette dernière fonction que le temps et les bras nécessaires.

Une société bien réglée restreindrait dans une proportion bien plus grande encore que la fabrique la fonction commerciale, celle qui a pour objet de mettre le producteur en rapport avec le consommateur. Le rôle du commerce est grandiose en harmonie, il s'agit de régler l'échange des produits dans le globe entier. Les isthmes sont canalisés et le commerce a deux principales voies, un courant oriental passant à Suez, un courant occidental traversant Panama. La fonction s'agrandit ; mais le nombre des agents diminue. Mandataires des producteurs, ils sont réduits au huitième environ de leur quotité actuelle.

Notre civilisation enfante par milliers les sophistes, c'est-à-dire des parleurs et des écrivains qui raisonnent dans le vide, littérateurs se croyant de grands hommes pour avoir du style sans idées, philosophes qui dissertent sur la *perception de volition* sans conclure à aucune amélioration sociale, économistes qui n'ont pas fait un pas depuis Turgot et qui croient toujours à l'infaillibilité du commerce, hommes politiques nous présentant des drapeaux rouges, blancs ou tricolores, comme panacées de toutes les misères. La multiplication des sophistes est un résultat naturel de notre enseignement universitaire ; après s'être préparé à vivre dans le monde actuel en faisant des discours latins inférieurs à ceux de Cicéron, des thèmes grecs qui retracent d'assez loin la manière de Démosthène et des vers latins que Virgile eut probablement désavoués, on se trouve en face de la France du XIX^e siècle, c'est-à-dire bon tout au plus à faire un maître d'études, c'est-à-dire à communiquer à d'autres le stérile enseignement qu'on a reçu.

Le sophiste vit dans un monde d'illusions et n'a point conscience de son inutilité ; tandis que l'avocat, le militaire, le commerçant, le banquier même reconnaissent assez facilement la justesse des traits que Fourier décoche non contre eux, mais contre les vices de leurs professions, les sophistes réclament et soutiennent qu'ils forment l'état major de la société. De pareils généraux conduiraient nécessairement à la déroute.

En harmonie, l'art et la science, loin d'être proscrits, seraient déve-

repousse le niveau égalitaire, et l'on ne peut songer sans sourire à cet arrêt d'un communiste proscrivant l'usage des vrais diamants, parce qu'on ne peut en procurer à tout le monde, mais couvrant toutes les femmes sans exception d'or faux, de faux panaches et de fausses pierreries.

La richesse de la société harmonienne éclate dans l'architecture de ses palais, dans la splendeur du phalanstère.

Plus de masures éparses et de chaumières délabrées; au milieu du domaine de chaque phalange s'élève un édifice majestueux. Ce vaste palais, reproduisant la distribution sériaire, offre un centre et des ailes subdivisées en plusieurs corps de logis, mais toutes ces parties sont liées et communiquent entre elles.

Au centre est placée la tour d'ordre, point culminant de l'édifice, renfermant le cadran, le carillon, surmontée du télégraphe : c'est de là que s'échappent les pigeons de correspondance. La partie centrale du phalanstère, formant l'enceinte d'une cour carrée à peu près sur le plan du Louvre, est affectée à tous les travaux paisibles; elle contient les salles de conseil, de bibliothèque, de repas; la cour centrale doit renfermer un jardin d'hiver peuplé de plantes résineuses. Jusqu'à nos jours ce luxe était réservé au riche :

Il peut dans son jardin tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers.

Mais l'humanité, combinant ses forces, peut déployer un luxe bien supérieur à celui des privilégiés actuels.

Dans une des ailes sont relégués tous les ateliers bruyants, comme charpente, forge, travail de marteau, études de musique, rassemblements d'enfants. On ne saurait avoir cette précaution dans nos villes où le malade, le savant qui a besoin de recueillement sont disséminés dans les maisons entre les serruriers, les apprentis de piano, de clarinette, et les jeunes personnes qui *vocalisent*.

L'aile opposée du phalanstère est consacré au caravansérail, aux salles de bal et à la réception des étrangers. On voyage beaucoup en harmonie, et les voyageurs sont reçus dans une aile afin de ne pas nuire par leurs entrées et sorties au travail et à l'économie intérieure de la phalange.

Dans le reste des bâtiments sont disposés des séristères ou lieux de réunion pour les séries industrielles, artistiques, littéraires. Le séristère est composé de trois salles pour les groupes du centre et des ailes; il doit avoir dans ses attenances des cabinets spéciaux. Telles seraient les disposi-

son malaise à tous les individus. Chacun, dès lors, se rallie au centre organisé. Plus de scissionnaires et avec eux, inappréciable économie, disparaissent les fonctionnaires qui n'ont pour mission que de les surveiller et les contenir.

Femmes, enfants, valets, armées, agents fiscaux, manufacturiers, commerçants, sophistes, oisifs, scissionnaires, tels sont les essaims nombreux que l'association, que le travail attrayant doivent rappeler à des fonctions utiles. Que les communes s'organisent conformément aux lois providentielles, et des quatre coins de la terre ces cohortes vont y affluer en demandant des instruments de travail. L'association, supprimant mille causes de perte, simplifiant tous les travaux, répandant chez tous le sentiment de la propriété, généralisant, développant à l'infini l'emploi des machines, stimulant le travail par l'esprit de corps enthousiaste, par la rivalité, entretenant par les courtes séances, par l'alternance des fonctions la force et le zèle de tous, rappelant tous les improductifs à l'action féconde, l'association crée des trésors supérieurs dans une proportion incalculable, un modeste pécule des états civilisés. Et ne dites pas que notre imagination seule multiplie les richesses, que nous vous introduisons dans quelque souterrain des contes arabes lambrissé d'or et pavé de diamants. La richesse de la commune sociétaire est fondée sur des calculs rigoureux, et la logique ne peut briser aucun anneau de cette chaîne.

Craint-on que le zèle de la phalange manque d'emploi, que ses produits abondants ne trouvent pas assez de débouchés? L'époque est encore éloignée de nous où le globe entier sera fertile, où les barbares, les sauvages et les prolétaires civilisés auront le minimum de vêtement, de logement, de nourriture; et, le minimum une fois assuré à tous, quelle carrière ouverte aux travaux de raffinement, à la culture des sciences et des arts!

Le minimum suivra les progrès de la fortune générale; il deviendra de plus en plus abondant et somptueux; quant aux richesses exceptionnelles qui ne peuvent être encore assurées à tous, elles sont un objet d'émulation; la répartition des biens que dépassent le minimum est proportionnelle au capital, au travail et au talent, c'est-à-dire au concours de chacun dans l'œuvre collective; l'apport d'un capital, c'est-à-dire d'un travail accumulé, est un concours qui a droit comme les autres à sa rétribution.

La richesse en harmonie est graduée, sériaire; nul n'est pauvre, mais les hommes sont inégalement fortunés: l'harmonie vit de contraste, elle

voitures, les calorifères, l'éclairage unitaire, l'eau chaude ou froide distribuée dans tous les appartements par des conduits, les paratonnerres, les réservoirs qui peuvent inonder les parties menacées en cas d'incendie. On devine facilement tous ces détails.

Il est encore inutile d'ajouter que les premiers phalanstères n'atteindront pas à ce luxe; Fourier prescrivait de les construire légèrement, afin de les modifier en tenant compte des enseignements de l'expérience.

L'église et le théâtre peuvent être compris dans le corps du bâtiment ou former des édifices isolés; l'isolement du théâtre au moins est conseillé par la prudence.

Les greniers, magasins et habitations des animaux longent le front du phalanstère. Ces constructions en sont séparées par la cour d'honneur, esplanade où s'accomplissent les manœuvres et les cérémonies.

Autour du phalanstère la campagne elle-même se transfigure: tout est disposé non seulement en vue de la production, mais aussi pour le plaisir des yeux; le paysage devient une décoration, la campagne n'est plus découpée comme aujourd'hui en carrés monotones. On y voit régner, pour les forêts surtout, la distribution que Fourier nomme *ordre simple ou massif*; ailleurs l'*ordre composé ou engrené* qui engage les cultures les unes dans les autres, mais avec symétrie; enfin l'*ordre vague ou ambigu* mêle toutes les plantations, bouquets d'arbres, fleurs, cours d'eau, avec ce beau désordre qui est souvent un effet de l'art et qui nous séduit déjà dans les jardins anglais ou chinois.

Dans les quatre coins du domaine sociétaire s'élèvent les castels qui sont des sous-centres d'exploitation rurale: chaque série a son kiosque ou pavillon dépositaire de ses costumes, insignes, outils et archives; c'est là qu'on peut faire une halte en temps d'orage en attendant la collation envoyée du phalanstère, c'est là qu'on pourra ménager des réunions avec les séries des phalanges vicinales. Je ne vous décrirai pas, Messieurs, nos travailleurs harmoniens arborant les couleurs de leurs groupes, agitant leurs bannières, se portant à cheval ou sur des chars aux extrémités de leur domaine. Ces tableaux sont trop brillants pour le civilisé, son regard ne peut fixer le soleil et son intelligence est éblouie en présence du bonheur.

Le phalanstère est un édifice logiquement construit, merveilleusement approprié à toutes les exigences de l'association, et, de plus, aussi poétique, aussi beau que la Jérusalem céleste chantée par les prophètes hébreux. Pourquoi sourire et secouer les épaules en assurant que cette perspective

tions de la salle ou plutôt des salles de repas. L'homme n'est *forcé* à rien, dans l'harmonie; on se contente de ménager des satisfactions à ses attraits naturels. Evidemment l'attraction le portera le plus ordinairement vers une grande salle de repas où, sans être séparé de sa famille, il pourra causer avec ses alliés industriels des intrigues et des rivalités de série; mais il pourra se renfermer dans le groupe de famille et même s'il y tient, la liberté de se condamner au système cellulaire doit lui être expressément réservée.

L'espace laissé libre par les salles à destination collective, est rempli par les logements particuliers. Ces logements sont de prix divers, car la loi de l'harmonie ce n'est pas l'égalité, c'est la *proportionnalité*; chacun trouve un libre essor de sa nature et des satisfactions correspondantes à ses efforts.

Non seulement il faut en harmonie des logements inégaux parce que les fortunes sont inégales, mais au même degré de richesse la liberté consiste pour l'individu à donner à ses jouissances telle ou telle direction. Celui-ci veut une habitation somptueuse, tel autre mettra son luxe dans les vêtements, les chevaux, etc., etc.

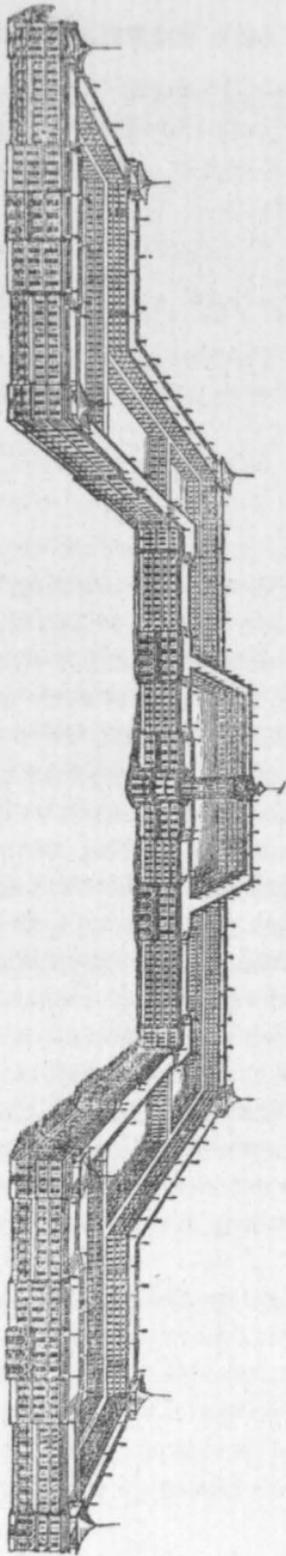
Les appartements de divers prix sont engrenés les uns avec les autres, de telle sorte qu'on en trouve de riches, de simples, de médiocres, dans le centre aussi bien que dans les ailes, qu'il ne s'établisse pas de distinction humiliante entre les classes, et que nulle partie du phalanstère ne soit dépréciée comme le sont aujourd'hui certains quartiers de Paris.

On peut prévoir que l'attraction portera les vieillards vers les logements du rez-de-chaussée, parce qu'ils n'auront pas d'escaliers fatigants à franchir, et se trouveront de plain-pied avec la campagne, les enfants se placeront à l'entresol, rapprochés ainsi des grand'pères, et n'entravant pas les soirées de bal et de concert des étages supérieurs. Entre les goûts, les tendances de tous les membres de la phalange et leur logement, s'établit une concordance parfaite.

Au premier étage règne une rue galerie qui est vitrée; elle facilite par tous les temps les relations entre les habitants du phalanstère.

A la frise de l'édifice on trouve des rangées de cellules fort convenables et destinées au logement passager des armées industrielles; leurs campagnes sont prévues; elles trouvent partout l'hospitalité et ne sont pas condamnées comme nos soldats à coucher à la belle étoile pour y contracter de douloureuses maladies.

Je n'ai pas besoin, Messieurs, de vous décrire les porches abritant les



Vue d'un Phalanstère.

est trop belle pour l'humanité? Prenez-vous Dieu pour un bourreau, l'homme pour une victime destinée au supplice de Tantale? Si Fourier a pu concevoir un monde de bonheur et d'harmonie, pensez-vous que le créateur n'avait pas, avant Fourier, conçu cette société parfaite? Pensez-vous qu'il soit possible à l'homme de surpasser l'idéal de Dieu? Si Dieu a conçu l'harmonie sociale, pourquoi ne la réaliserait-il pas? Le pouvoir lui manquerait-il ou la volonté? Le pouvoir? Il ne serait donc pas Dieu. La volonté? Ce serait donc avec plaisir qu'il verrait les générations périr dans l'ignorance et la misère? Loin de nous ces suppositions sacrilèges. Plus une conception sociale est grande, belle, harmonieuse, plus il est assuré que sa réalisation doit entrer dans les plans de la providence. Sachons seulement secouer notre torpeur et nous mettre à la hauteur de nos destinées.

Maintenant, Messieurs, que vous connaissez l'organisation matérielle du phalanstère, il me sera facile de vous démontrer, demain, que la société harmonienne garantit notre liberté en donnant essor à toutes les tendances de notre nature. Vous allez voir la passion tant décriée par ceux qui la jugeaient d'après ses effets subversifs, enfanter à la fois le bonheur des individus et la concorde sociale.

THÉORIE DE CHARLES FOURIER.

SIXIÈME SÉANCE.

(12 MARS 1847.)

Essor des Passions en harmonie.

MESDAMES, MESSIEURS,

Une société parfaite ne doit pas seulement être riche; l'expérience de chaque jour nous prouve que l'opulence ne suffit pas au bonheur. Une société parfaite doit nous assurer la liberté, c'est-à-dire l'essor de nos penchants, et doit être organisée de telle sorte que ces penchants tournent à l'avantage de l'individu comme de la société.

Tels sont les caractères de la société harmonienne, et déjà nous pouvons apprécier tout son mécanisme. Elle n'a jamais été réalisée, sans doute; mais ne peut-on juger une invention avant de l'avoir appliquée, surtout quand des expériences de détail viennent justifier chacune de ses parties? Le phalanstère n'existe pas dans son ensemble, mais, dans le monde où nous vivons, chacune des assertions de Fourier trouve déjà sa preuve. On ne saurait contester ni les causes qu'il assigne à nos misères, ni les caractères qu'il attribue à chacune de nos passions: or, quand un système se compose d'assertions indestructibles, peut-on nier dans l'ensemble ce qu'on est obligé d'accepter pièce à pièce, et de confesser dans le détail? Une addition de vérités peut-elle avoir pour somme une grande erreur?

Le moment est venu pour nous d'appliquer les connaissances que nous possédons sur l'attraction passionnelle, et de chercher quelle serait en harmonie le jeu des douze passions radicales que la civilisation fausse et comprime.

Parlons d'abord des sensitives. Le civilisé fait semblant de les dédaigner: il a grand tort, car, si l'homme était vraiment indifférent à la satisfaction des sensitives, l'agriculture, l'industrie et les beaux arts seraient frappés de mort. Nous comprenons, au surplus, que la morale, impuissante à satisfaire l'homme, et travaillant à le mutiler pour le réduire aux proportions voulues par la société actuelle, ait placé les passions sensitives sur son lit

THE GREAT WALL OF CHINA

Il est vrai que dans les conditions actuelles le présent providentiel nous profite peu; les raffinements gastronomiques, ou plutôt, suivant l'expression de Fourier, *gastrosophiques*, ne sont pas admissibles dans le régime domestique morcelé. Les cinq ou six personnes qui composent une famille demanderaient, si elles écoutaient leurs fantaisies, que chaque met fût apprêté suivant leur goût particulier; il faudrait à chacune d'elles son pain, son vin et peut-être son service complet: la femme chargée de préparer le repas ne pourrait suffire à ces caprices dispendieux; aussi l'éducation civilisée a-t-elle pour objet, non pas de développer, de raffiner chez l'enfant le sens du goût, mais bien de l'émousser, de le rendre obtus autant que possible. On habitue l'enfant à manger de tout indifféremment.

Je ne conteste pas, Messieurs, la sagesse d'une éducation pareille en présence des nécessités de la société civilisée; je regrette seulement que cette morale favorise les fraudes des marchands de vin, pâtisseries, traiteurs, etc., qui feront accepter facilement leurs drogues falsifiées et frelatées à des gens vertueux et bien élevés, dignes d'imiter saint François de Sales, lequel, au dire de son biographe, but de l'huile pour du vin pendant tout un repas sans s'en apercevoir.

Je m'empresse d'ajouter que saint François de Sales a des titres beaucoup plus sérieux à notre estime.

Dans le phalanstère, quand il s'agit d'apprêter un repas pour près de deux mille personnes, il est facile et même nécessaire d'établir des catégories; il serait coûteux de varier la préparation des mets pour des individus, mais on peut le faire pour des groupes considérables. Tous les approvisionnements de la phalange sont assortis afin de correspondre à la diversité des tempéraments; nulle difficulté matérielle n'empêche l'habitant du phalanstère de se faire servir à son gré.

Matériellement, direz-vous, il le peut; mais la vertu, mais le renoncement, mais la gloire de s'imposer un sacrifice !.....

— La vertu ? en quoi consiste-t-elle ? serait-ce dans le sacrifice ? Le sacrifice est très-louable quand il contribue au bien du prochain ; j'admire saint Martin coupant la moitié de son manteau pour vêtir un pauvre mais je blâmerais énergiquement saint Martin s'il s'exposait à l'action du froid sans être utile à personne. La vertu consiste à faire triompher l'unité, à mettre l'intérêt social au-dessus du nôtre. Or, dans le phalanstère, plus vous serez délicat et raffiné dans le choix de vos aliments comme en toute chose, plus vous serez utile à la société. Ce qui rend le

de Procuste. L'incohérence de la civilisation froisse constamment nos sens, et l'homme qui voudrait les satisfaire aujourd'hui serait égoïste, exigeant, difficile à vivre. Y a-t-il plaisir pour l'œil à contempler dans nos grandes villes tant de constructions irrégulières, tant de murs mitoyens, tant de quartiers boueux ; plaisir pour l'oreille quand nous entendons le son des cloches et des tambours se mêler à la voix glapissante des marchands, ou quand nous sommes suivis pendant un quart d'heure par une voiture chargée de ferraille ? Le père de Montaigne avait soin de le faire éveiller aux sons d'une musique harmonieuse ; mais combien d'enfants civilisés, élevés au sein de bruits discordants, ont l'oreille faussée de bonne heure ! Quel air malsain dans nos cités, quelles exhalaisons méphitiques ! Le tact est lésé non seulement chez le pauvre par la rudesse du mobilier et des vêtements, mais dans toutes les classes par ces alternatives de chaud et de froid que nous ne savons prévenir et qui compromettent jusqu'à l'existence.

De tous les sens, le plus décrié par les moralistes c'est le goût : il est indigne de l'homme, assurent-ils, de songer aux plaisirs de la table, et certainement si Fourier les avait imités, si comme eux il s'était livré passionnément à la gastronomie, tout en la traitant avec un suprême dédain dans ses livres, il eut évité bien des accusations, fondées sur son prétendu matérialisme ; mais que voulez-vous, messieurs, Fourier n'a jamais pu se prêter à l'hypocrisie des civilisés, jamais il n'a pu s'empêcher de dire ce que vous pensez tous, c'est que l'atelier culinaire joue dans le mécanisme social un rôle important. Le repas figure et figurera toujours dans les réunions politiques, dans les congrès scientifiques et même dans les cérémonies religieuses. Fourier serait un plaisant organisateur, si, voulant améliorer par l'association toutes les industries, il avait laissé en dehors de ses plans une industrie qui s'exerce dans toutes les villes, dans toutes les maisons, à tous les étages, l'industrie qui répond au besoin le plus impérieux, celle qui occupe le personnel et le matériel le plus considérable, celle enfin où les avantages de l'association seraient le plus sensibles.

La table n'est pas un plaisir simple et matériel ; quand les convives sont bien assortis c'est un plaisir composé, intéressant à la fois le corps et l'âme, facilitant les relations entre les hommes. Quand la Providence établissait une harmonie entre le palais de l'homme et les saveurs, elle nous faisait un don précieux, et nous serions aussi ingrats qu'insensés si nous rougissions de ses présents.

s'attacheront à l'hygiène générale et seront plutôt chargés de maintenir la phalange en santé que de la traiter et de la guérir. Le rapprochement des habitations rendra leur surveillance active, efficace. Aujourd'hui, quel est le sort du paysan blessé, surpris par une maladie grave et qui ne trouve à sa portée ni médecin ni hôpital? On a observé que le voyage fait par les nouveaux-nés à la mairie, où l'on constate officiellement leur existence, augmente aujourd'hui la mortalité si effrayante du bas âge. A de si jeunes enfants, les variations de la température sont funestes; une mesure de garantisme est actuellement proposée. Il s'agirait de nommer dans toutes les municipalités un médecin qui constaterait les naissances à domicile. Vous comprenez combien ce service et tous ceux qui se rattachent à la médecine, seraient simplifiés dans les bâtiments du phalanstère.

Dans le groupe médical de chaque phalange, la division du travail s'introduit comme dans tous les groupes. Aujourd'hui, l'importance de cette division est encore méconnue dans les professions libérales. On exige de l'avocat et du médecin, par exemple, qu'ils remplissent des fonctions multiples, ils doivent posséder et expliquer des sciences tellement vastes que plusieurs vies humaines seraient insuffisantes pour les acquérir. Il faut que l'avocat soit prêt à répondre, à écrire, à plaider sur toute question de *droit politique*, validité d'élections, intérêts de la presse; de *droit administratif*, mines, forêts, édilité, brevets d'invention, hospices; de *droit civil*, mariages, séparations, murs mitoyens, usufruits; de *procédure*, saisie, ordre et contribution, purge d'hypothèques; de *droit criminel*, arrestations, enquêtes, circonstances atténuantes ou aggravantes, etc., etc.

Pour que l'avocat fût en état de satisfaire à ce programme, il faudrait qu'il eut dans la tête la collection des ordonnances des rois de France, dont plusieurs sont encore en vigueur; la collection du Bulletin des lois qui forme aujourd'hui plus de cent volumes; le *Moniteur*, indispensable si l'on veut éclairer le texte des lois par les discussions des assemblées législatives; enfin, les recueils massifs des arrêts de la Cour de cassation. Nous ne parlons pas des juriconsultes et de leurs commentaires.

Aucune intelligence humaine, Messieurs, ne peut se charger d'un pareil bagage; aussi, l'avocat qui entreprend audacieusement de répondre à tous venants et de résoudre tous les problèmes de droit, est-il presque toujours incapable de donner une solution positive, immédiate; les trois quarts de sa science sont dans une bibliothèque munie d'un bon catalogue; la plus grande partie de son habileté consiste à employer des moyens dilatoires, à dire au client qui le consulte: « La question est grave, très-

travail de la phalange attrayant et productif, c'est que toutes les fonctions y sont distribuées suivant l'ordre sériaire. Il n'y a pas dans les champs un seul genre de culture qui n'attire plusieurs groupes de travailleurs, passionnés pour certaines variétés de plantes ou de fruits, stimulés par une rivalité piquante et se disputant les éloges du consommateur. Que deviennent ces rivalités, que deviennent ces groupes si le consommateur indifférent à la qualité des produits, met sur le même rang la baie sauvage et le fruit perfectionné qui est une conquête, presque une création de l'agronomie ? La série ne peut exister dans l'agriculture si elle ne se reproduit pas dans les ateliers culinaires et dans la salle des repas. Etablir en toutes choses la contrainte, la monotonie, tel est le rôle de la morale civilisée ; faire éclore partout des nuances, des variétés, des séries, telle sera la mission de la vertu sociale en harmonie.

Il est inutile d'insister davantage sur la satisfaction des cinq sens. Une société qui réalise *le luxe* doit évidemment les contenter tous, puisque c'est au luxe qu'ils aspirent ; mais à la richesse extérieure il faut associer le luxe interne, santé, vigueur, longévité.

A ce point de vue encore la civilisation ne saurait soutenir aucune comparaison avec l'harmonie. Combien de maladies sont aujourd'hui provoquées par l'état marécageux de certains pays où naissent les épidémies, par les conditions insalubres d'un grand nombre de professions exercées sans diversion et sans relâche ! Que la terre soit cultivée intégralement, que l'alternance soit introduite dans tous les travaux, que l'homme puisse par le mauvais temps vaquer à toutes ses occupations sans quitter un édifice où la température est modérée, et le nombre des maladies est réduit notablement : ajoutons que l'habitant du phalanstère vit à la campagne, que les villes d'harmonie sont beaucoup mieux aérées et beaucoup moins peuplées que les nôtres. Dès aujourd'hui, la comparaison des races campagnardes avec la population des cités et surtout des cités manufacturières, nous apprend combien cette transformation serait salutaire ; et si la civilisation même a pu améliorer assez l'hygiène publique pour que la moyenne de la vie humaine se soit élevée sensiblement depuis quelques siècles, on doit attendre du régime sociétaire des résultats bien autrement brillants.

Les médecins, évidemment, seront toujours utiles ; mais leur mission deviendra préventive, de répressive qu'elle est aujourd'hui. Consultés sur l'exposition des édifices, la qualité des substances alimentaires, sur le vêtement, appelés dès qu'un germe de maladie se présente, les médecins

a gagné récemment à la suppression des *vacations* remplacées par une augmentation de traitement.

Dans une phalange, le médecin n'est rétribué par aucun malade en particulier; les services médicaux font partie du minimum et sont dus à tous les hommes : c'est l'association qui rémunère le corps médical proportionnellement à son travail et à son talent, car il y a des grades et une perspective d'avancement dans la médecine comme dans toutes les carrières.

Pour fixer le rang occupé dans la répartition par la série médicale, quelle règle suivre? Aujourd'hui l'on paie le médecin en raison du nombre et de la durée des maladies qu'il a soignées; c'est mettre son intérêt en opposition avec celui de la population tout entière. Molière fait souhaiter au médecin novice par ses confrères beaucoup de pestes et de dysenteries; il est vrai qu'elles lui fourniraient l'occasion de se distinguer, de s'enrichir, et bien que la conscience du médecin réagisse contre cette position fautive et qu'il se signale souvent par des actes de générosité, de dévouement à ses frères, il est toujours mauvais de mettre l'intérêt d'une corporation en désaccord avec celui de l'humanité.

En harmonie, la fonction du médecin étant beaucoup moins de guérir les maladies que de les prévenir, le médecin pouvant influencer très-efficacement sur la santé générale, ce pouvoir enfante une responsabilité; c'est quand la phalange est dans un bon état sanitaire, quand les malades y sont très-rare que la série médicale est classée le plus avantageusement par la reconnaissance publique au moment de la répartition; mais si la maladie et la mortalité sévissent plus dans un phalanstère que dans les régions environnantes soumises aux mêmes conditions, la série médicale est taxée avec raison d'imprévoyance, et sa rétribution diminue.

Division méthodique attribuant chaque partie de l'art à des hommes spéciaux, remplis de zèle et d'une instruction sérieuse.

Rétribution des médecins par la commune en raison inverse du nombre des malades et des morts.

Déjà quelques nations demi-barbares ont entrevu ces idées progressives; les Egyptiens de l'antiquité avaient établi la division des fonctions médicales et la rétribution des médecins par l'état. Quant à la rétribution en raison inverse du nombre et de la gravité des maladies, la Chine l'a pressentie. On assure que l'empereur du céleste empire apprit naguère avec beaucoup d'étonnement que plus les Européens sont malades plus ils récompensent leurs médecins : « quant à moi, dit-il, j'ai des méde-

controversée, il y a des auteurs et des arrêts pour et contre, j'y réfléchirai. »

Le plaideur est toujours flatté quand on lui dit que la question qui le concerne est très-importante et prévue par *les auteurs*.

A peine ce plaideur a-t-il tourné les talons, que le jurisconsulte étudie avec ardeur cette question qu'il ne soupçonnait pas. Il se forge à la hâte une érudition qui vaudra bien, après tout, celle des juges.

Le mal que nous signalons dans la profession d'avocat existe aussi dans la médecine, où il est beaucoup plus funeste. *Qui trop embrasse mal étreint*. Déjà, dans le monde médical comme au barreau, la division du travail se présente à l'état de germe confus, et les praticiens les plus célèbres s'attachent à des spécialités : mais ce sont là des exceptions. Le cumul de toutes les parties du droit comme de la thérapeutique est encore aujourd'hui le fait général. Comme l'avocat, le médecin se charge de connaître et d'appliquer une science qui est un monde tout entier, car elle suppose des notions complètes sur toutes les parties du corps humain, avec toutes les modifications qu'y peuvent apporter les différences d'âge, de sexe, de tempérament, l'influence des saisons et des climats : un docteur en médecine s'engage à traiter toutes les maladies, en mettant à contribution toute la matière médicale du globe. A chaque instant les faits lui signalent dans son arsenal scientifique les plus graves lacunes, mais trop souvent il paie d'assurance ; il ordonne, il opère sans hésiter, et la vie des hommes est compromise par la confusion que nous laissons subsister dans l'exercice d'une profession qui devrait se partager en tant de branches.

En harmonie, quelques esprits généralisateurs, habituellement plus propres à l'enseignement, aux spéculations qu'à la pratique, et tenant à contempler la science dans son ensemble, serviront aux séries médicales de pivot ; sauf cette exception nécessaire au progrès et à l'unité scientifiques, les médecins après avoir acquis une idée générale de la science constitueront des groupes où chacun ne se réservera dans l'art d'Hippocrate qu'un détail, mais avec la prétention bien fondée d'y exceller.

Dans la médecine actuelle, il est encore un mal résultant du morcellement, c'est l'obligation où se trouve le docteur de se faire payer par ses malades, de se donner des soucis de perception, d'entrer dans des calculs désagréables pour un homme de science et qui peuvent nuire à sa dignité. Autrefois les juges étaient rétribués par les plaideurs sous forme d'*épices* ; la considération de la magistrature en souffrait et celle des juges de paix

objection pareille comme dirigée contre la théorie de Fourier ? Fourier a-t-il inventé l'ambition ? Serait-elle par hasard un résultat de l'association et du phalanstère ? Elle agite dès à présent la société civilisée ; si elle devait être encore importune dans le phalanstère, nous serions au niveau des moralistes et législateurs d'aujourd'hui, mais non pas au-dessous d'eux.

Je confesse au surplus qu'ils adressent à des théoriciens un très-grave reproche, un reproche d'une ironie mordante en leur disant : Vous ne ferez pas mieux que nous, et c'est une accusation dont je tiens à laver la doctrine. En harmonie, l'ambition ne peut faire que du bien, elle porte l'homme à occuper le rang que sa capacité lui assigne. Si on admettait qu'en harmonie un principe aussi puissant que l'ambition est un élément de désordre, on retomberait dans cette thèse impie, que Dieu a donné à l'homme des impulsions, sans avoir assez de prévoyance pour concevoir un milieu social où toutes ces impulsions fussent utilisées. Examinons.

Dans le phalanstère, chaque série porte à sa tête par voie d'élection les membres qu'elle a jugés les plus capables : les laboureurs nomment le chef des laboureurs, les musiciens celui des musiciens, les peintres celui des peintres. Le corps électoral est donc compétent. On ne voit plus comme aujourd'hui des masses confuses se réunir pour élire un député ; c'est-à-dire un homme auquel on ne donne pas une fonction déterminée, mais toutes les fonctions à la fois, un homme qui va statuer sur la paix, la guerre, la justice, les finances, même les arts. Le connaissez-vous pour lui donner des attributions aussi étendues ? Oh mon Dieu non, et pour qu'on ne défigure pas sur les bulletins le nom de cet illustre inconnu, ses amis font distribuer à l'entrée de la salle des cartes qui doivent nous renseigner sur l'orthographe de ce nom immortel. Il n'est pas étonnant que le hasard et l'intrigue aient dans ces élections une si forte part, et qu'elles soient suivies de mécomptes. Les membres d'une série se renfermant dans leur spécialité, mettant à leur tête des collaborateurs, après les avoir appréciés sur le champ de travail, n'agiraient point à l'aveugle. Entrez dans une classe, voulez-vous connaître l'écolier le plus fort en thème, en version, celui qui réussit le mieux dans tel jeu, dans tel exercice ? les camarades vous le désigneront avec plus de certitude que le maître ; à l'armée, c'est l'acclamation du régiment qui signalera le plus brave avec plus de justesse qu'un rapport officiel de l'état-major.

Il est vrai, direz-vous, chaque série connaîtra le plus capable mais elle refusera de le nommer. — Eh pourquoi ? — L'intrigue et la jalousie lui

» cins pour qu'ils me tiennent en bonne santé. Quand je suis malade je
» suspends leur traitement, rien de plus juste. »

Messieurs, toutes les observations de détail que je viens de vous présenter sont dominées par deux idées générales : la richesse du phalanstère assure à tous nos sens des satisfactions raffinées qui ne peuvent rien coûter à notre conscience ; le luxe interne est garanti par une excellente hygiène et par la meilleure organisation possible du corps médical.

Elevons-nous maintenant à des jouissances d'un ordre supérieur, à la satisfaction des affections. Pour commencer par *l'amitié*, n'est-elle pas trop souvent aujourd'hui froissée, trahie ; les rivalités d'ambition, d'amour propre, les places, les affaires lucratives que l'on se dispute commencent dès la sortie du collège à lui porter de rudes atteintes ; les intrigues politiques lui deviennent encore plus funestes. Damon vote contre Pythias, Thésée sollicite pour dérober un avancement légitime à Pirithoüs qui sert dans le même régiment ou dans le même bureau que lui ; il n'est pas jusqu'au Cicéron de notre salle des pas perdus qui ne détourne les clients d'aller consulter Atticus, tout en lui serrant la main et en le nommant *cher confrère*. Il y a de vraies amitiés, l'exception se trouve partout ; mais elles sont bien rares, et à la place de l'amitié nous avons mis dans nos relations la politesse, sa caricature et son masque. Un ami n'est trop souvent qu'un médisant mieux renseigné qu'un autre ; un concurrent qui trouve dans nos confidences, dans notre intimité des armes pour nous perdre, bon homme au surplus qui ne nous ferait aucun mal s'il n'y avait pas d'intérêt.

La morale déclame vainement contre ces trahisons ; on les rendrait impossibles en mettant les ambitions d'accord avec les affections amicales et en dispensant ainsi l'homme généreux, lui-même, de la lutte qui s'engage entre son intérêt et son cœur. En harmonie, les séries de chaque phalange, les postes éminents de chaque canton, de chaque province, de chaque empire, de chaque continent présentent aux ambitions les plus exigeantes assez de carrières variées pour que les hommes ne se heurtent pas ; d'ailleurs les emprunts mutuels de cohortes vicinales que se font les phalanges d'une même région, les grands rassemblements des armées industrielles permettent aux natures sympathiques de se connaître et de s'apprécier, fussent-elles placées d'abord aux extrémités opposées du globe.

L'ambition, a-t-on dit quelquefois, sera la ruine de vos phalanstères par les conflits qu'elle y introduira. — Comment peut-on présenter une

épier leurs fautes mutuelles pour en tirer avantage. Le talent méconnu ici est reçu là-bas en triomphe, on lui fait des avantages supérieurs à ceux qui lui ont été refusés. Dans l'incohérence actuelle, des effets analogues se produisent exceptionnellement au sein d'une ville industrielle. On ne saurait être injuste envers un chef d'atelier connu pour son habileté; mécontenté par une fabrique, il serait réclamé par plusieurs autres.

A Paris, la rivalité des théâtres donne aux acteurs un commencement de garantie contre l'arbitraire des directeurs.

Dans un pareil milieu, non seulement l'ambition ne peut causer aucun mal, mais elle devient un ressort essentiel. Il faudra des ambitions larges et hautes pour que toutes les dignités harmoniennes trouvent leurs titulaires. Si je vous décris, Messieurs, une simple commune sociétaire, ce n'est pas que l'association doive se borner à la commune; l'association des communes harmoniennes forme la province, l'empire, le continent, et nous devons prévoir l'unité administrative du globe; à tous les degrés de ce gouvernement se trouve un groupe de fonctionnaires électifs correspondant à tous les éléments passionnels de l'humanité. Le familisme y trouve sa place, il est représenté par une fonction héréditaire qui noue la chaîne des traditions et préside à la conservation des archives, sans disputer la direction de l'activité humaine à la capacité constatée par le vote. Pour qu'il y ait unité d'action, le groupe a son dignitaire pivot correspondant à l'unitéisme.

L'unité du globe! la traiterez-vous d'utopie? Mais l'unité de la France paraissait plus chimérique lorsque ses limites actuelles renfermaient plusieurs Etats divisés par les lois, par les poids et mesures, par la monnaie, par la langue. La France a constitué son unité; même travail s'opère en Espagne, en Allemagne, en Italie; et quand chaque nation formera un corps homogène, on verra se confédérer ces différentes parties. Ce résultat accéléré par l'établissement des chemins de fer est aperçu maintenant, même en dehors de notre école, par les esprits logiques, et ceux pour qui Fourier ne serait pas encore une autorité suffisante, reconnaîtront du moins le génie pratique de Napoléon. Ouvrez le Mémorial de Sainte-Hélène, vous y verrez que l'empereur, à la suite d'une longue conversation politique, prit un compas, mesura les distances sur la sphère terrestre et dit que Constantinople était placée pour être un jour le siège de la domination universelle. Fourier, dans ses livres, avait désigné la même capitale pour le globe.

L'harmonie ne crée pas un genre humain nouveau; elle se contente

disputeront le premier rang. — Mais l'intérêt général de la série est de se signaler pour arriver à la gloire et à la fortune ; tous les membres sont directement intéressés au bon choix du chef, ils en ont le sentiment et ce sentiment l'emporte sur les jalousies individuelles qui d'ailleurs ne sauraient avoir en harmonie la même intensité qu'aujourd'hui.

Aujourd'hui, les hommes se résignent difficilement au dernier rang, et même au second, parce que la société ne les classe que sous un seul point de vue ; l'avocat n'est pas autre chose qu'avocat, le peintre est peintre exclusivement, l'officier n'est que militaire. Si vous établissez la hiérarchie dans ces professions, l'inférieur est forcé d'accepter sans compensation son rang subalterne, mais dans une phalange, par suite des courtes séances, de la multiplicité des vocations, de l'engrenage des séries, le même homme est engagé dans un grand nombre de carrières : il sera le second, le dernier même dans quelques-unes ; mais le premier dans celle qui répond à ses aptitudes les plus caractérisées.

Si les amours-propres sont exigeants, si les conflits ambitieux se multiplient, c'est qu'aujourd'hui les hommes attachés à une même profession n'ont pour monter qu'une seule échelle. Une jolie fable de Lafontaine peint admirablement cette situation : Deux chèvres placées sur les deux rives d'un torrent veulent le franchir à la fois sur un tronc d'arbre ; elles se rencontrent bientôt sur ce pont hasardeux, se disputent le passage et finissent par tomber toutes les deux dans les ondes ; s'il y avait eu, au lieu d'un arbre, douze arbres, une forêt entière abattue sur le torrent, chacune des chèvres aurait, sans combat, trouvé sa voie.

En harmonie, le grand peintre sentant la nécessité de varier ses travaux, s'engage dans une série de jardinage, il y reçoit les leçons de l'agriculteur émérite, et ne se croit nullement dégradé pour être un novice en horticulture, tandis que l'agronome est très-flatté d'être, sous un certain point de vue, le supérieur du célèbre artiste. De pareilles compensations s'établissent en tous sens, et l'homme ne pouvant pas être le premier en toutes choses, se contente de briguer les grades où il figure avec le plus grand éclat.

Admettez-vous que, malgré les lumières des électeurs, malgré leur intérêt direct à bien choisir, malgré l'absorption de la jalousie par la variété des essors, il se commette encore des injustices, qu'un homme de talent soit méconnu dans une série ? Mais la rivalité de toutes les séries est organisée ; chaque série a des émules dans son phalanstère et dans les phalanstères voisins. Ces troupes rivales sont excitées par la cabaliste à

Le *minimum* est une garantie indispensable à toutes les passions. C'est lui qui assure leur essor.

Le *minimum* de l'enfant c'est l'éducation proportionnelle à ses aptitudes ; cette éducation , la société la donne à tous en harmonie. Dans les générations naissantes la phalange se charge de faire éclore toutes les vocations ; elle avance les premiers frais, bientôt l'enfant lui-même, engagé dans plusieurs industries, peut suffire à son entretien par son travail, et nulle préoccupation pécuniaire ne vient assombrir le front de l'homme à qui l'on dit : Vous avez un fils.

Dans la classe riche , l'enfant n'introduit pas la gêne ; mais dans ses jeunes années, s'il contribue aux joies de l'intérieur, il faut bien reconnaître que ses cris, ses manies bruyantes, son habitude de toucher à tout, son manque de propreté mêlent aux joies beaucoup d'embarras, et le père nous dirait, s'il parlait franc, qu'il trouve plus d'un tracas dans sa cohabitation de tous les moments avec sa progéniture. Mais si nous voyons trop souvent nos enfants pendant le premier âge, un peu plus tard nous ne les voyons pas assez, nous ne les voyons pas du tout. — Votre cœur de mère se révolte , Madame , contre la théorie de Fourier ; vous ne voulez pas, dites-vous , d'un phalanstère qui vous arracherait vos enfants : cette crainte m'étonne de votre part ; vous n'avez qu'un fils et vous l'avez mis au collège à cent lieues d'ici.

En harmonie point d'expatriation semblable ; un phalanstère est un petit monde où les principales branches de l'agriculture, de l'art, de l'industrie, de la science sont exercées à la fois. Dans son éducation, surtout pratique, l'enfant peut se perfectionner sans changer de lieu, et il s'instruit non pas dans une école où il serait presque séparé de ses parents tout en restant sous le même toit, mais dans des ateliers, dans des séries de culture où sa famille le rencontre et peut l'avoir pour auxiliaire ; le musée , la bibliothèque , les collections de la phalange lui permettent de pousser fort loin son raffinement intellectuel, et si, pour compléter son éducation, les voyages dans des grandes capitales lui sont encore nécessaires, ces absences sont de courtes exceptions. L'enfant s'attache à sa phalange, et le vieillard, à la fin de sa carrière , se voit entouré des générations qui lui doivent le jour, comme un vieux chêne voit germer ses rejetons sous ses larges rameaux.

Ceux qui aiment les jouissances de famille doivent appeler une pareille organisation de tous leurs vœux au lieu de la craindre. L'amour aussi trouve dans le phalanstère un magnifique essor.

d'utiliser des éléments qui se produisent à chaque génération. Dans nos sociétés subversives il naît des hommes faits pour régir un empire, un continent, la terre entière. Que le sort les place dans un petit Etat, comme Alexandre en Macédoine, Pyrrus en Epire, ils dévasteront la terre, et leur soif de conquête sera le résultat d'une ambition qui recevrait en harmonie régulière une satisfaction légitime.

Dans les conditions du régime sociétaire, l'amitié, l'ambition sont pleinement satisfaites, et leur développement concourt au bien général. Il en est de même du familisme et de l'amour.

La théorie de Fourier n'a pas d'adversaires : il n'y a pas d'homme qui l'attaque de bonne foi, la comprenant bien ; mais on attaque une foule d'énormités qu'on lui attribue à tort ; on proteste, par exemple, contre la destruction des liens de famille, et l'on se figure que cette destruction serait une suite inévitable de l'association phalanstérienne ; mais que ferions-nous si demain nous établissions des phalanstères ? Y proclamerait-on le règne de cette liberté, de ces coutumes amoureuses, hypothèses dont Fourier a constamment renvoyé l'examen aux générations futures ? Nullement ; la loi conjugale n'y serait pas changée ; Fourier l'a déclaré partout, se bornant à critiquer avec énergie *le morcellement des ménages*.

Pour notre maître, le ménage c'est la réunion des travaux domestiques, cuisine, lessive, etc. Il est expédient d'exercer ces travaux d'une manière sociétaire et combinée ; mais une pareille transformation n'affecte en rien les liens du cœur. Autrefois, dans nos campagnes, chaque famille enfournait son pain. La famille est-elle moins unie parce qu'on achète le pain chez le boulanger ? Une mère cessera-t-elle d'aimer ses enfants parce qu'au lieu de faire sa lessive elle prendra une blanchisseuse, etc. ? Confondre la famille avec le morcellement domestique, c'est une erreur qui n'a besoin pour disparaître que de vous être signalée.

La méthode sociétaire appliquée aux travaux matériels ne se borne pas à laisser subsister l'affection familiale, mais la développe. La misère est un cruel ennemi du sentiment de famille comme de tous les autres. Aujourd'hui, les charges qui résultent de la naissance d'un enfant combattent dans l'âme du prolétaire la joie d'être père. Ouvrez les journaux judiciaires, vous y trouverez fréquemment des histoires de mères qui, tout en chérissant leur fils ou leur fille, se sont laissé entraîner, par la crainte de l'indigence, jusqu'à leur donner la mort. Ah ! Messieurs, dire qu'une société où de pareils faits se produisent est conforme aux vœux de la nature, c'est la plus étrange des illusions ou le plus amer des sarcasmes !

pasies que les Grecs. Après une aussi longue épreuve, après des efforts aussi infructueux, il serait temps de reconnaître que la loi des natures fixes et constantes n'est pas faite pour les cœurs mobiles et changeants; qu'une société ne gagne rien à promulguer des ordonnances qui sont chaque jour violées, des lois dont on se rit partout dans la vie réelle, dans les romans et sur la scène.

Appliquez la série à l'amour, il se formera dans toute phalange plusieurs groupes où l'amour sera exempt de cupidité, puisque toutes les femmes seront indépendantes et riches, où l'amour sera délicat de la part de l'homme, puisque la femme tiendra le sceptre dans les relations d'amour, mais qui, à ces caractères généraux, joindront des règlements divers. Voici la série de virginité, voici celle de constance, ailleurs la sévérité du mariage est mitigée par une liberté comparable au divorce adopté aujourd'hui dans plusieurs états chrétiens; ailleurs la liberté sera plus grande encore; de bonne heure les caractères se forment, les vocations se dessinent. Qui peut réclamer contre cette liberté régulière, contre cette gradation de liens correspondant à la diversité des natures? Serait-ce les âmes inconstantes? Non vraiment. Il semble au premier coup-d'œil que cette révolution s'opère exclusivement à leur profit. Eh bien! les âmes *titrées en fidélité* sont encore plus favorisées par cette organisation de la liberté amoureuse.

Ces âmes sont aujourd'hui les plus froissées; elles cherchent des unions durables, constantes; mais la constance ne réside pas dans la contrainte de la loi, dans le droit qu'on attribuerait à l'époux de faire ramener au domicile conjugal l'épouse fugitive par des gendarmes: *manu militari*. On ne saurait estimer, ni désirer que la fidélité fondée sur un amour durable. Que faut-il pour faire naître de pareilles amours? Que les natures vraiment sympathiques et portées à la constance aient l'occasion de se bien connaître sans avoir intérêt à se tromper. Il faut enfin que l'union des cœurs faits pour s'aimer ne soit entravée par aucune question pécuniaire. Aujourd'hui ces conditions sont généralement méconnues, et les mariages heureux ne sauraient être qu'exceptionnels. On croit assurer la pureté des mœurs en isolant complètement les deux sexes pendant la période de l'éducation. Le jeune homme est au collège, la jeune fille au pensionnat ou cousue à la robe de sa mère. Le mariage s'opère après quelques entrevues trop semblables à celles des époux chinois. Dans le céleste empire un mari ne voit sa femme qu'au moment où on la porte en palanquin dans le domicile conjugal.

Que deviendra l'amour dans le phalanstère ? Chaque jour on nous adresse cette question avec une vive curiosité, et comme si de la réponse devait dépendre l'opinion qu'on se formera de notre œuvre. Cependant un pareil sujet est complètement étranger à la réalisation de la commune sociétaire. Pour fonder un phalanstère, nous n'avons pas besoin de changer les institutions conjugales actuelles, et nous ne voulons pas les changer. Fourier dans toutes ses œuvres a déclaré que la liberté amoureuse était incompatible avec le caractère de la génération présente. Ceci n'est pas une concession aux préjugés. Fourier n'avait pas l'habitude de se courber devant eux, et tout en déclarant que des innovations en amour devaient être postérieures de plusieurs générations à la transformation du régime industriel, il prévoyait qu'un jour ces innovations auraient lieu. Pourquoi serions-nous scandalisés de ces prévisions ? Le mode légal d'union des sexes n'a-t-il pas varié plusieurs fois depuis le commencement du monde ? Le Dieu de la Bible autorise la polygamie chez les patriarches et même le sérail chez David, il ne le blâme que chez Salomon, parce que ses femmes étaient idolâtres. On ne retournera certainement pas à ces coutumes qui asservissaient la femme, et dont l'homme profitait seul ; mais la liberté féminine est-elle arrivée à son dernier terme ? Fourier ne le croyait pas : il a présenté à cet égard des hypothèses que la postérité seule est admise à vérifier, si la transformation apportée à la longue dans toutes les relations par le régime sociétaire lui en fait sentir la nécessité. Cette nécessité, les pères et maris en jugeront eux-mêmes.

Quels sont les changements pressentis par Fourier dans les relations *mineures* ? Ils se réduisent à un seul, l'application de la série aux liens d'amour. Ennemie de la papillonne en toutes choses, notre civilisation n'admet pour toutes les natures qu'un lien légitime : le mariage indissoluble ; pensée fort étroite. Pour que le mariage indissoluble fit le bonheur des conjoints, il faudrait qu'on prit toutes les mesures possibles pour ne rapprocher que des cœurs sympathiques, et la société s'en préoccupe assez peu. Il faudrait encore admettre qu'il n'y a pas de natures inconstantes, et dont l'amour au bout d'un certain temps change forcément d'objet. Or, ces natures existent : n'en pas tenir compte ou les considérer comme imparfaites et viciées, c'est vouloir corriger notre cœur, œuvre de Dieu, pour le conformer au code civil, œuvre de l'homme. Au surplus la morale a eu beau jeu pour supprimer l'inconstance. D'accord avec le législateur, elle lui fait la guerre depuis des milliers d'années sans avoir obtenu sur elle aucun avantage ; nous avons autant de Laïs et d'As-

Etudiez les idées de Fourier sur l'amour, elles vous choqueront tant que vous n'en aurez pas saisi la pensée fondamentale. Vous comprendrez ensuite que l'organisation non sériale appliquée à l'amour, loin d'exclure la fidélité la garantit, et vous regretterez que la réalisation immédiate de ces grandes et belles idées soit rejetée dans le lointain par leur auteur même.

J'ai passé en revue les quatre affectives, afin de bien vous faire sentir que dans la commune harmonienne leur essor le plus complet n'offre à la société que des avantages. Je pourrais examiner ces passions avec plus de détails, distinguer en elles l'essor spirituel de l'essor matériel, montrer par exemple quel sera le beau rôle du familisme spirituel, de l'adoption destinée à donner à tout homme passionné pour une fonction des continuateurs industriels achevant ses recherches, recevant et complétant ces collections précieuses aujourd'hui dédaignées et vendues à l'encan par les familles après la mort de leur auteur. Ces détails nous entraîneraient trop loin ; mais il est une passion, l'ambition, sur laquelle je suis obligé de revenir.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'ambition considérée comme désir du commandement et de la gloire ; mais l'ambition au point de vue matériel, l'envie d'acquérir, l'amour de la propriété a dans le présent une large place et ne saurait être sans mission dans l'avenir.

Quand il s'agit de propriété, l'école phalanstérienne est en butte à deux reproches contraires ; on nous accuse d'être les esclaves de la propriété, parce que nous la conservons ; d'être ses ennemis, parce que nous voulons en modifier l'exercice.

jeunes gens. On leur fait cependant comprendre qu'ils ne doivent pas s'aimer avant contrôle et vérification de leurs fortunes respectives.

ACTE II. — Nous sommes chez un notaire ; chaque famille y députe un plénipotentiaire en habit noir. On s'assied près d'une table verte chargée de cartons ; les jeunes gens sont provisoirement éloignés. On entend ce dialogue. — Votre jeune homme a sauvé notre fille ; mais cela ne suffit pas : vous dites qu'il a 45,000 francs de rente, montrez les titres. — Et votre jeune personne, où sont les baux de ses fermiers ? Nous ne pouvons nous payer de revenus en l'air. Comment la dot est-elle garantie ?

ACTE III. — Les plénipotentiaires vêtus de noir étant satisfaits, on emporte les cartons ; l'amour d'Adolphe et de Cécile devient *convenable*. Ils rentrent en scène aux sons d'une musique sentimentale, et reprennent leur amour interrompu ; des fleurs, des déclarations sont échangées, et le mariage *de ces amants* est célébré par les éclats de rire de la phalange.

Non seulement deux prétendus, en France, ont très-peu d'occasions pour s'apprécier, mais ils ne profitent pas des occasions qui leur sont laissées; ils ne s'y montrent pas à cœur ouvert, et quelle que soit leur nature ils y prennent le masque de cette fidélité dont nos mœurs exigent toujours l'apparence. De part et d'autre la mobilité des sentiments ne s'avoue pas, mais la cacher ce n'est pas la détruire. On s'en apercevra plus tard.

Au phalanstère les deux sexes trouvent mille occasions de s'apprécier dans les scènes de la vie rurale, dans l'exercice des arts où ils prennent part à la fois, l'amour y naît avec pureté sous les yeux des pères et mères. De bonne heure les caractères se distinguent, la série de constance se recrute de natures vraiment constantes. Elles n'ont point d'intérêt à feindre des dispositions à la fidélité, puisque des séries admettant la mobilité leur seraient ouvertes. Quand on prend un engagement dans le phalanstère, c'est qu'on peut et qu'on veut le tenir.

Aujourd'hui, quand par hasard deux êtres faits pour se donner un bonheur mutuel viennent à se rencontrer, à se connaître, tout n'est pas fini. A leur union s'opposent ces questions redoutables : *qu'a-t-il, qu'a-t-elle?* Il faut de l'argent. Le char de l'hyménée ressemble à ces diligences où l'on s'occupe des ballots beaucoup plus que des voyageurs. Amour, dévouement, poésie, intelligence, avenir, ce ne sont pas là des valeurs estimées sur le marché conjugal. En harmonie le mariage n'entraîne aucune charge. Les frais d'éducation des enfants sont faits par la commune sociétaire; la carrière de la femme est indépendante de celle du mari. L'homme, la femme, l'enfant, sont sociétaires; chacun d'eux a son compte ouvert et spécial. Si la femme assurée du minimum et trouvant mille occasions d'arriver par elle-même à la fortune et aux honneurs se laisse toucher par les vœux d'un poursuivant, ce n'est pas l'or dant elle n'a pas besoin qui pourra la séduire.

Dans une pareille société on relira avec étonnement les annales du monde civilisé, on aura peine à comprendre que chez nous l'union d'une rente et d'un fonds de terre ait été la condition *sine qua non* d'une alliance entre deux cœurs. Ces mœurs bizarres fourniront matière à bien des comédies (1).

(1) Voici le canevas d'une comédie qui pourrait se jouer dans le phalanstère aux dépens du mariage civilisé.

ACTE I^{er}. — Le jeune Adolphe aperçoit la jeune Cécile entraînée par les eaux d'un fleuve, et lui sauve la vie au péril de ses jours. Commencement d'amour entre les

ou les séries dont il était membre, on ne verra plus comme aujourd'hui des fortunes colossales se transmettre d'une génération à l'autre; elles se répandront en rosée.

L'exploitation collective du sol, le minimum, l'organisation du travail attrayant sont des entraves apportées à l'usurpation du capital. En harmonie l'homme n'est pas à sa merci, mais il s'estime heureux de posséder des valeurs dont nul ne lui demandera compte. L'harmonie admet cinq manières d'acquérir qui correspondent à l'exercice des quatre affectives et de l'unitéisme :

AMITIÉ. — *Minimum assuré à tous.*

AMBITION. — *Répartition proportionnelle au capital, au travail et au talent.*

AMOUR. — *Donation, échange de légers présents et de souvenirs.*

FAMILISME. — *Successions et legs.*

UNITÉISME. — *Offrandes de dévouement formant un trésor sociétaire.*

Si on admet l'idéal communiste, c'est-à-dire si la loi attribue tous les produits du travail à l'Etat qui donnerait à chacun dans la proportion de ses besoins, toutes ces passions seraient froissées et manqueraient d'essor à l'exception de l'amitié ou fraternité, principe très-important sans doute mais qui est loin de suffire à l'organisation d'une société.

Après avoir achevé l'examen des affectives, je n'ai pas besoin de vous dire, Messieurs, que les distributives sont lésées dans la société actuelle. Non seulement on n'a rien organisé pour les satisfaire, mais on ne se rend pas compte de leur existence. Inutile encore de dire que ces passions prennent le plus beau développement en harmonie. La composite, la cabaliste, la papillonne tendent à la série. Toute la société phalans-térienne est sérieaire depuis la distribution des travailleurs par groupes enthousiastes, jusqu'à l'architecture même du palais communal.

Si la société phalanstérienne, conforme à toutes les vues de la Providence nous permet de donner à toutes nos passions un essor grandiose, elle doit ouvrir une belle carrière à la passion qui résume, ennoblit, idéalise toutes les autres, à l'unitéisme, à la passion du dévouement religieux.

Je n'ai pas à vous faire de théologie ni à me prononcer pour tel ou tel culte. La théorie sociétaire ne prétend pas faire régner exclusivement soit le catholicisme, soit le protestantisme, soit telle ou telle religion philosophique. Imposer un culte, ce serait retourner à ces époques où la liberté de

Quant à l'objection formulée par les capitalistes qui nous accuseraient de vouloir les dépouiller et qui nous confondraient avec les communistes, elle n'est nullement fondée. La phalange assure des intérêts et des dividendes aux capitaux qu'on lui confie. Elle prétend leur offrir un meilleur placement que toute entreprise civilisée, et ne les contraint nullement à ce placement, ni à l'adoption du mode actionnaire. Que voulons-nous faire aujourd'hui? Un phalanstère d'essai qui sera l'œuvre du dévouement. Si l'essai justifie les promesses de la théorie, si l'agriculture et l'industrie sociétaire donnent des produits au moins quadruples de ceux qu'on obtiendrait par l'exploitation civilisée, les capitaux ne manqueront pas pour les réalisations ultérieures. On ne saurait de bonne foi confondre avec les communistes des hommes qui inscrivent sur leur bannière : *association volontaire du capital du travail et du talent*.

Quel placement les capitalistes préféreraient-ils à un phalanstère bien organisé? Des terres, mais elles donnent un faible intérêt; vous êtes en association forcée, souvent en procès avec un fermier qui vous fera subir des retards de paiement ou même des pertes en cas de mauvaise récolte. — L'industrie, elle est bien plus chanceuse encore, c'est un gouffre. — Les maisons, que de frais, que de réparations à votre charge, que de non valeurs quand les appartements ne sont pas loués! Vous avez des locataires, nouveau tracas : les uns réclament sans cesse; il leur faut des papiers neufs, des portes qui ferment, des sonnettes qui marchent bien, des cheminées qui ne fument pas; les autres ne réclament rien, mais ils ne paient jamais.

Le placement dans un phalanstère n'entraîne aucun de ces inconvénients, et les propriétaires qui trouveraient mes idées *inquiétantes* ne s'en feraient pas une juste idée. Les attaques dirigées contre nous par le communiste doivent suffire pour les rassurer.

Ces attaques sont-elles justes? Peut-on soutenir que le capital en harmonie soit un élément oppresseur? Il y est au contraire une garantie pour la liberté de tous. En harmonie, tout sociétaire, tout travailleur obtiendra facilement des dividendes qui dépasseront ses besoins immédiats, il pourra capitaliser. Nous ne voulons enlever la propriété individuelle à personne, il est bien plus libéral de la généraliser, de faire participer à ses avantages tous les membres de la société. Au surplus les petits capitaux ayant droit dans le phalanstère à un intérêt plus élevé que les grands, le riche à la fin de ses jours étant rassuré sur l'avenir de ses fils et disposé à répandre ses trésors sur toutes les personnes qu'il a aimées

THÉORIE DE CHARLES FOURIER.

SEPTIÈME SÉANCE.

(15 MARS 1847.)

Education. — Réalisation du Phalanstère.

MESDAMES, MESSIEURS,

L'éducation dans la commune sociétaire, tel sera le sujet de la séance d'aujourd'hui.

La liberté d'enseignement est maintenant à l'ordre du jour; de toutes parts on revendique le droit d'enseigner, mais sans dire quel usage on ferait de ce droit. Nous qui sommes plus intéressés que personne à la liberté d'enseignement, nous la demandons en présentant notre programme; le voici :

Les uns ne voient dans la question d'enseignement que l'intérêt de l'Etat, les autres que l'autorité des parents; quant à nous, c'est le droit et l'intérêt de l'enfant qui nous servent de base : c'est pour lui que l'éducation s'accomplit. Elle doit être *collective, composée, intégrale*, et se proposer *l'éclosion des vocations*.

Dans un régime d'association, l'éducation sera nécessairement collective, pour établir de bonne heure dans la population *le ton unitaire*. L'éducation collective peut seule raffiner également toutes les classes, les amener à cette unité de politesse, de bonnes manières, sans laquelle la formation des groupes serait pénible. Au surplus, la supériorité de l'éducation collective sur l'éducation privée est reconnue généralement dès aujourd'hui.

Dans le phalanstère, l'éducation sera composée, c'est-à-dire elle devra former à la fois le corps et l'âme. On ne verra plus d'un côté l'enfant pauvre uniquement livré à des travaux matériels, d'un autre côté l'enfant riche pâissant sur des livres qui, depuis l'A, B, C jusqu'au *Compendium* de la rhétorique, se succèdent en lui torturant l'esprit.

L'éducation ne sera pas seulement composée, matérielle et spirituelle, mais *intégrale*, c'est-à-dire développant toutes les forces du corps, toutes les affections du cœur et toutes les facultés de l'intelligence. L'enfant a droit

conscience n'était pas conquise ; elle a été payée de trop de sang pour être mise en question dans l'avenir. Chaque phalanstère rétribuera les ministres de son culte : liberté de pratique , liberté d'enseignement , voilà ce que nous devons garantir à toutes les communions , sans intervenir dans leurs dissidences par aucune voie d'autorité.

Il y a toutefois des principes communs à toutes les religions dignes de l'homme , des aspirations qu'elles consacrent toutes et auxquelles l'organisation phalanstérienne prête le plus ferme appui. La reconnaissance pour le créateur est un besoin de notre âme , mais quand nous voyons autour de nous déception et misère , l'hymne de gratitude ne s'exhale qu'avec effort. C'est la vue de l'anarchie où le monde est plongé dans les sociétés subversives qui a fait les sceptiques et les athées. En harmonie la foi sera facile , ardente , elle sera nourrie par la vue du bonheur universel , et chaque matin , de tous les phalanstères du globe. des chants joyeux monteront vers le Seigneur.

Messieurs , j'ai terminé aujourd'hui la description de la commune harmonienne , et vous pouvez embrasser l'ensemble de mon cours élémentaire. Nous avons , dans la première séance , jeté un coup-d'œil général sur la théorie de Fourier ; la seconde a été consacrée à l'attraction passionnelle ; la troisième à la loi sériaire appliquée aux différentes phases que l'humanité a parcourues ; enfin j'ai décrit la société qui correspond à l'apogée de la puissance humaine et qui réalise le maximum de bonheur terrestre. Il me reste à vous indiquer comment l'organisation sociétaire se transmettra de génération en génération , en d'autres termes , quelles sont les méthodes de l'éducation phalanstérienne. Il me reste encore à vous dire par quels procédés la civilisation pourrait se transformer en harmonie. Ces deux questions n'en font qu'une , c'est par l'éducation attrayante , c'est par un phalanstère d'enfants que l'école sociétaire débutera dans le monde des réalités.

L'éducation et la réalisation rempliront la séance de demain , qui sera la dernière. Demain je vous ferai mes adieux ; mais par anticipation , laissez-moi vous remercier de votre assiduité , de votre empressement à ces séances , de l'attention bienveillante et consciencieuse que vous me prêtez depuis le premier jour.

enfance ; puis *l'école primaire* s'est emparée de la phase antérieure ; la *salle d'asile* et la *crèche*, résultats du mouvement socialiste, se sont ouvertes à la basse enfance. Toutes ces institutions, en se soudant les unes aux autres, ont fini par former une chaîne qui prend l'enfant au sein de sa mère et le conduit à l'atelier.

Cet enchaînement, résultat imprévu de la routine et du tâtonnement, nous voulons qu'il devienne méthodique. Il faut que la société se préoccupe enfin de son devoir maternel, et qu'elle ne laisse perdre aucun des trésors contenus dans les générations naissantes.

Parlons d'abord de la basse enfance, dominance du développement matériel.

Devançant tous les fondateurs de crèche et leur ouvrant la voie, Fourier leur a tracé l'idéal vers lequel ils doivent tendre. Dans le phalanstère, le séristère consacré aux nourrissons est divisé en trois salles, où on peut déjà les répartir par nuances de caractères. Rien n'empêche la mère de leur donner des soins assidus ; mais si elle en est empêchée, et veut se borner à paraître à certaines heures pour l'allaitement, elle saura du moins que sa progéniture est confiée à des femmes et à des jeunes filles passionnées pour ce genre de service, et que jamais, à aucune minute de jour et de nuit, les nourrissons des trois salles ne manqueront de surveillantes exercées à deviner leurs besoins.

La civilisation, toujours *simpliste* dans ses méthodes, ne connaît que le berceau pour asile de l'enfant en bas âge ; le séristère alternerait du berceau à la natte élastique. Des nattes sont placées à hauteur d'appui ; leurs supports forment des cavités où chaque enfant peut se caser sans gêner ses voisins ; des filets de corde ou de soie placés de distance en distance arrêtent l'enfant sans le priver de se mouvoir et de s'approcher de son voisin, séparé de lui par cette barrière transparente.

Les salles sont chauffées à une température toujours égale et qui dispense l'enfant de langes et de fourrures. Le séristère des nourrissons est visité matin et soir par les médecins, dont la surveillance manque à nos ménages morcelés, et l'on ne voit plus la mort enlever les deux tiers des enfants au berceau.

Les enfants réunis seraient plus heureux, plus accommodants que nos enfants isolés, supportés par leurs familles, mais fléaux de leur voisinage. On pourrait mettre à leur disposition des hochets et autres jouets destinés à exercer leurs doigts, à perfectionner leurs sens, celui de l'oreille surtout, aujourd'hui faussée de bonne heure. Dans un charmant ouvrage intitulé

à l'exercice de tous ses membres, et non pas seulement à celui de la main droite, auquel sont réduits tant de civilisés ; à l'exercice de toutes ses facultés, et non pas seulement à celui de la mémoire, cultivée à peu près exclusivement dans les collèges, surtout chez les sujets de bon rapport connus sous le nom de *machines à prix*.

Enfin l'éducation doit tendre à *l'éclosion des vocations*. La gloire du corps enseignant ou de la famille ne saurait être d'imposer ses caprices et ses idées arbitraires, de changer les enfants en automates, de punir ceux qui remuent, et de récompenser les plus silencieux, qu'on appelle *sages*. Quels actes de vandalisme n'a pas causé la prétention de ces maîtres et parents qui veulent faire entrer l'enfant dans un moule construit par leur fantaisie ! Boileau n'eut été qu'un greffier, Molière qu'un tapissier, s'ils avaient cédé aux obsessions paternelles. Dans l'éducation sociétaire ce sera l'enfant qui aura l'initiative. Au centre de l'agriculture, de l'industrie et des arts, il agira sous l'impulsion de ses goûts, sous l'influence de Dieu, et le maître, observateur attentif, n'aura plus d'autre mission que d'étudier et de faciliter le travail providentiel.

Nous venons d'énoncer, en nous fondant uniquement sur les exigences de la nature, quels seraient les caractères généraux d'une éducation bien faite ; mais cette éducation sera nécessairement nuancée suivant les âges. La classification par âge sert de base dans le phalanstère à la formation de la série de parade qui réunit dans les solennités la population tout entière, et dont on trouve le germe dans ces cérémonies républicaines où les enfants, les garçons, les jeunes filles, les adultes, les vieillards, formaient des chœurs distincts. La série de parade est composée de 16 chœurs, et même de 32, en tenant compte des sexes. Les groupes d'enfants, au nombre de six, peuvent être rapportés à trois divisions seulement : basse enfance, comprenant la période qui s'écoule de la naissance à l'âge de 5 ans ; moyenne enfance, 5 à 9 ; haute enfance, 9 à 13 ou 16. Dans ces trois phases, le développement de l'enfant se continue sans intervalle. Mais le progrès matériel domine d'abord ; la vie animique se partage ensuite les soins de l'instituteur avec le développement physique ; enfin dans la troisième phase, le raffinement intellectuel ou enseignement proprement dit prend décidément le dessus.

Tout le monde n'a pas assez compris que la mission d'élever l'enfant, c'est-à-dire de respecter et de faciliter son développement naturel, doit commencer dès le berceau. Dans la classe laborieuse, les traditions, les coutumes ont établi *l'apprentissage*, qui correspond à la période de haute

Que les enfants aiment surtout à imiter les enfants un peu plus âgés qu'eux, modèles suivis aveuglément et avec autant d'enthousiasme qu'on éprouve de répugnance pour les froides leçons des parents et instituteurs;

Que les enfants ont la passion des ustensiles—miniatures, petites voitures, petits ménages, petites armes, petits outils, représentant, avec des proportions réduites, tous les objets qui jouent un rôle dans la vie des grandes personnes. La fabrique des jouets est fondée tout entière sur cette donnée.

Vous allez voir, Messieurs, ces trois foyers d'attraction : la *manie imitative*, le *ton corporatif ascendant* et l'*amour des jouets*, seconder l'éducation durant la phase de moyenne enfance, et développer les penchants industriels.

L'éducation de l'enfant harmonien se fait surtout dans les champs. A cet âge où le mouvement est si nécessaire, on ne forcera pas l'enfant à s'asseoir en lui présentant cette médecine : une leçon de lecture ou de calcul ; il pourra céder à ses penchants pour les animaux, les fruits et les fleurs ; ils le porteront, dans la phase de moyenne enfance, à remplir des fonctions relatives au règne animal et au règne végétal.

Règne animal. Il est facile de remarquer l'attrait des enfants pour les chats, les chiens, les moutons, les oiseaux de volière et de basse cour. Le régime du morcellement ne sait tirer aucun parti de cette attraction ; il ne peut éclairer l'enfant sur la manière de guider les animaux, et ceux qu'on abandonne comme des jouets à la progéniture des riches familles sont mis souvent à la torture. En harmonie, l'enfant est initié à l'*éducation mesurée* que toute phalange donne aux animaux ; il y joue un rôle proportionné à l'habileté et à la douceur dont il a fait preuve.

C'est par les bons procédés qu'on tire le meilleur parti possible des animaux comme de l'espèce humaine. « En France, » écrivait Charles Fourier, « en France, où chacun se hâte de faire crever les chevaux à » force de coups, de fatigues et de voleries sur la nourriture, on ne peut » pas remonter localement la cavalerie, et on tire de ce quadrupède beau- » coup moins de services qu'en Allemagne, où il est plus ménagé. Le che- » val de bataille du Grand Frédéric vivait encore à l'âge de 36 ans : ce » même animal, entre les mains des Français, n'aurait pas passé 15 ans. » Les palefreniers lui auraient volé la moitié de son avoine, et les maîtres » l'auraient tué de coups en disant : Pourquoi est-il cheval? »

Beaucoup d'exemples nous prouvent dès à présent que l'animal est impressionné par la symétrie, le rythme et la mélodie. Le cheval marche au

la *Crèche modèle*, un disciple de Fourier, M. Delbruck, a montré combien d'emprunts les crèches pourraient faire dès à présent à la théorie sociétaire.

Les enfants grandissent, ils éprouvent le besoin de marcher. On les promène dans le phalanstère, soit à pied, soit dans de petites voitures, au son de petits instruments; ils visitent les jardins, les ateliers, et déjà leurs vocations se dessinent. Aujourd'hui l'on s'occupe si peu d'interroger les goûts industriels de l'enfance, que beaucoup d'hommes parviennent à l'âge mur sans connaître même l'existence de la profession dans laquelle ils auraient excellé. Fourier cite l'exemple d'un charretier qui conduisit par hasard une voiture chargée de fer à une fonderie près Paris. A la vue du métal en fusion, des étincelles qui jaillissaient dans cet enfer, notre homme fut si charmé, qu'il sollicita avec instance un emploi dans cet établissement, et ne voulut même pas reconduire sa voiture. En très-peu de temps il devint habile fondeur, et parvint à une aisance que sa première profession ne lui aurait jamais fait connaître.

L'éducation sociétaire, attentive à faire éclore les vocations, à les respecter, multipliera dans toutes les branches de l'activité humaine les hommes dignes de la célébrité.

Nous arrivons à la *moyenne enfance*, éclosion des vocations agricoles et industrielles.

Attiré par le spectacle des cultures et des ateliers, l'enfant est pressé d'y jouer un rôle. Quels mobiles emploierons-nous pour seconder et diriger son ardeur?

Nous ne chercherons pas à comprimer l'enfant et à refaire l'œuvre de Dieu; l'éducation dans le phalanstère ne doit pas être une longue torture. Observons les goûts de l'enfance les plus vifs. Ces goûts luttent aujourd'hui contre les efforts anti-naturels de l'éducation civilisée; mais si ces penchants eux-mêmes pouvaient tendre à la culture, au perfectionnement de l'enfant, la tâche du corps enseignant serait incomparablement plus facile, plus attrayante, plus fructueuse.

En observant l'enfance avec l'attention scrupuleuse d'un homme qui ne veut rien inventer, rien concevoir d'arbitraire, et qui se borne à demander l'exécution des intentions providentielles, Fourier constate que l'enfant est porté à la *manie imitative*; qu'il reproduit dans ses récréations, c'est-à-dire dans les moments où la nature agit seule, les scènes de chasse, d'industrie, les cérémonies religieuses, et surtout les parades militaires dont il a pu être témoin;

grande route, les chiens de police, qui n'ont pas de colliers afin de pouvoir se porter vers tous les pelotons sans y causer de dissonance, courent sur les bords du chemin et empêchent les moutons de s'écarter dans la campagne ; ceux-ci, d'ailleurs, sont retenus par le son des grelots qu'ils ont l'habitude de suivre. Pour faire place à une caravane qui vient par la même route, faut-il entrer dans un champ, dans un pré, les bergers qui chevauchent à la tête, à la queue et au centre du troupeau, font signe aux chiens de gamme de sortir des rangs. Ces animaux vont se ranger en ligne dans le pré, à cinquante pas du grand chemin ; en agitant successivement leurs grelots, ils rallient promptement leur colonne.

Par l'effet de cette méthode musicale, combinée avec l'amorce des repas et la douceur générale des maîtres, on verrait les espèces les plus farouches, les zèbres, les castors même, aussi privés que le sont aujourd'hui les chiens et les chevaux. La majestueuse figure d'Adam vivant en bon accord avec tous les êtres de la création, les dominant sans les asservir, ne serait plus un poétique symbole, mais une réalité de tous les jours.

Les sonnettes et grelots groupent les animaux par pelotons ; le son d'un instrument leur fait exécuter des manœuvres. Ce n'est pas assez : pour agir sur des individus isolés, il faudra nécessairement employer la parole.

Certaines races domestiques la comprennent facilement, et pourvu qu'on se bornât à des commandements peu compliqués, formulés toujours de la même manière, on obtiendrait de cette faculté des résultats surprenants.

L'enfant de 5 à 9 ans, associé à la gestion des animaux, apprendrait à connaître leurs habitudes et à formuler tous les commandements qu'il doit leur adresser.

On comprendra facilement comment, dans ces travaux pris pour exemple, la passion des jouets peut être utilisée.

Aujourd'hui, le commerce civilisé livre à l'enfant des jouets de pacotille qui ne sont guère bons qu'à être détruits, et qui le sont bientôt sans aucun profit pour l'intelligence ; mais l'association est assez riche pour entretenir une collection de jouets parfaitement conditionnés et qui sont une semaille précieuse pour l'industrie.

Un bambin de quatre ans et demi, sortant du phalanstère, assiste à la récolte des pommes de terre ; il voit des adultes conduisant des charriots traînés par des chevaux, tandis que des enfants un peu plus grands que lui attendent des chiens à de petits chars. Entraîné par le ton corporatif as-

pas dans les escadrons, se plaît aux manœuvres militaires et souvent exécute les commandements avant que son cavalier les ait compris. Même délicatesse d'organisation chez l'éléphant, chez le singe ; le bœuf du Poitou marche et s'arrête selon le chant que fait entendre son conducteur. Mais on abuse ici de l'influence musicale ; en l'exerçant sur les animaux, il ne faut pas épuiser l'homme ; c'est assez que , par intervalle , la voix ou l'instrument indique au bétail ce qu'on exige de lui , suivant l'habitude des bergers qui appellent au son du cornet.

Indépendamment de ces commandements harmoniques , on pourrait faire un précieux usage de clochettes, sonnettes ou grelots attachés au cou de l'animal et formant, par leur concert, un moyen de ralliement continu. C'est ainsi qu'en Suisse les vaches se groupent au son de leurs clochettes, qui vibrent à l'unisson dans chaque troupeau ; de tous les pâturages s'élèvent au loin des accords qui donnent à la grande nature helvétique une poésie de plus.

Je prie les personnes qui trouveraient ces détails ridicules ou puérils de visiter les landes voisines de Bordeaux. On y trouve des bêtes à cornes tellement sauvages qu'elles sont dangereuses pour les voyageurs ; elles se laissent pourtant apprivoiser par la clochette du pasteur, et ne résistent pas à cet appel. Des clochettes de timbres différents les réunissent rapidement en groupes divers.

Appliquez cette méthode sur une échelle encore plus large, formez par l'association d'une ou plusieurs phalanges des masses immenses de bétail ; les bœufs ou moutons portant dès l'enfance la sonnette ou le grelot qu'ils devront suivre toute leur vie se distribueront d'eux-mêmes en colonnes ou pelotons.

Pour classer et faire cheminer en bon ordre plusieurs milliers de moutons, deux ou trois, ou quatre bergers à cheval se rangent aux extrémités et au centre avec quelques chiens de police, et 8 chiens *de gamme* ou de direction, portant des colliers de sonnettes. Le signal du départ est donné : les chiens directeurs agitent successivement leurs colliers et rallient autour d'eux les moutons, dressés à suivre leur note. Les sonnettes ou grelots sont classés par tierce, afin que le signal propre à chaque peloton s'accorde avec la note du peloton qui précède et de celui qui suit. Un troupeau qui passe est une symphonie mouvante ; les bergeries des pâturages s'emplissent de frémissements harmonieux.

Par cette méthode, on conduirait plus aisément cinquante mille moutons qu'on n'en dirige aujourd'hui cinq cents. Le troupeau suit-il une

On changera donc tous les enfants en marmitons ? On ne changera rien, on n'imposera rien. Des goûts naturels et très-vifs, que vous comprimez aujourd'hui, pourront se satisfaire sans inconvénients pour personne et avec avantage pour la société, voilà tout.

La cuisine ne donne que des notions sur le monde matériel ; l'opéra développe le sentiment de l'art ; l'enfant s'y habitue aux sons mesurés, mouvements mesurés, couleurs mesurées, à toutes les harmonies. Quelle passion chez nos enfants que celle du théâtre ! quel enthousiasme pour Polichinelle, le seul acteur que nous leurs laissons ! On les éloigne aujourd'hui du spectacle, qui finit tard et qui leur donnerait souvent des leçons fort dangereuses ; mais toute phalange a sa salle de spectacle, scène d'amateurs ou l'on paraîtra sans embarras devant un public d'amis. La première pièce est réservée à l'enfance ; non seulement il ne s'y trouve rien dont elle ait à rougir, mais elle y jouera même un rôle. Des groupes d'enfants interviennent dans presque toutes les scènes réelles de la vie harmonienne, il ne sera pas difficile de ménager à un pareil groupe des occasions de figurer sur le théâtre, grande récompense et qui stimulera vivement le zèle enfantin.

Une série non interrompue de plaisirs a donné aux élèves de la phalange des connaissances en histoire naturelle, botanique, horticulture, chimie, danse, musique, toutes les vocations industrielles sont écloses ; il s'agit, pendant la phase de haute enfance, de s'adresser plus spécialement au cœur et à l'esprit.

Ce sont les groupes de haute enfance qui donneront à la phalange entière l'exemple du dévouement et qui entretiendront le culte de l'unitésisme.

En harmonie, tout est organisé pour que le dévouement soit rarement nécessaire, ou, en d'autres termes, pour épargner aux gens de cœur l'occasion de se sacrifier ; mais il importe que le principe du dévouement soit dans toutes les âmes, et que la société trouve un écho si elle était obligée d'y faire appel. Fonder une société tout entière sur le dévouement, ce serait chimérique autant que l'idée de bâtir une ville avec des diamants ; on bâtit les villes avec des pierres, et les sociétés avec des intérêts coordonnés ; mais le diamant a son emploi dans la ville, comme le dévouement a le sien dans une société bien faite.

Qui donnera l'exemple du dévouement ? ce ne sera pas l'âge mur, froid et calculateur ; c'est l'enfance désintéressée, aventureuse.

Dans une commune sociétaire il y aura nécessairement des travaux pénibles, immondes, des corvées qui répugneraient aux adultes et que l'en-

endant, notre bambin veut aussi former un attelage, mais il ne sait comment s'y prendre ; il est bafoué par le groupe et s'en va, tout confus, raconter sa mésaventure à un vieillard. Le vieillard, compatissant pour l'enfance, conduit notre bambin au séristerne des jouets et lui fait donner un petit chariot, un chien factice ; l'enfant manie des harnais qui reproduisent exactement les grands modèles, et, formé par quelques expériences, il retourne triomphant au groupe de cinq à sept ans, qui devra l'accueillir.

Dans le règne végétal, la nature prépare à l'enfant beaucoup d'amorces ; les fleurs sont presque toutes à sa portée ; le fraisier, le groseiller le séduisent ; il aimerait à suivre les laboureurs, ne fut-ce que pour délivrer les épis des coquelicots et des bluets dont il se tresse des couronnes. En suivant ces instincts, l'enfant s'initierait progressivement à l'agriculture tout entière.

Bien que les occupations de l'enfant de cinq à neuf ans soient surtout agricoles, et que le soin des animaux, des végétaux absorbe une grande partie de son temps, il est attiré aussi par différents ateliers, et j'ai indiqué dans une précédente leçon de quelle manière on l'y emploie.

Toutes les connaissances pratiques acquises pendant la période de moyenne enfance ont deux applications qui les résument : en mode matériel, c'est la cuisine ; en mode spirituel, c'est l'opéra.

Ici encore, les goûts prononcés des enfants auraient dû éclairer les pères. L'enfant est attiré par les fourneaux, et comme le dit très-bien Fourier, les enfants et les chats seraient toujours fourrés à la cuisine si on ne les en chassait pas. La famille voit un défaut dans cet attrait presque irrésistible ; en effet, dans une cuisine civilisée l'enfant risque de se brûler, de se sâler, de se lier trop familièrement avec des servantes mal élevées. En harmonie, ces dangers n'existent pas ; la cuisine immense offre aux différents âges, aux différents sexes, des fonctions proportionnées à leurs forces. Quel ne serait pas, à la campagne, le bonheur du petit garçon qui voit enfourner, s'il pouvait dans le four à côté du pain de ménage placer le gâteau qu'il aurait pétri. La petite fille révèle aussi ses instincts culinaires par ses parodies de festin, ses *dinettes* éternelles auxquelles ses petites amies sont conviées. Dans le phalanstère, plus de four enfumé, plein de grillons ; trois fours de dimensions inégales, garnis de marbre noir ; l'un d'eux est destiné, sous la surveillance convenable, à tous les essais de l'enfance. Il est impossible de se mêler à la cuisine, installée sur une grande échelle, sans acquérir mille notions d'histoire naturelle et de chimie.

manières. Si un membre de la phalange commet de fréquentes infractions à la grammaire et à l'orthographe, le conseil généralement féminin des petites bandes lui expédie une copie authentique de ses fautes, avec invitation de s'en corriger. Une critique venue d'une pareille source ne saurait blesser personne, et le droit de contrôle ainsi donné aux jeunes filles, les stimule à l'acquisition des connaissances nécessaires pour l'exercer.

Nous avons vu les petites hordes montées sur des chevaux nains; la douceur exquise des petites bandes leur permettra de monter les zèbres, animaux aujourd'hui rebelles à nos méthodes d'équitation.

Vous avez vu, Messieurs, pendant la basse enfance, l'intelligence de l'homme sommeiller; vous avez vu, pendant la moyenne enfance, les vocations industrielles apparaître. Il s'agit, durant la phase de la haute enfance, de former complètement l'esprit et le cœur. Le cœur est développé par l'institution des petites hordes allant au beau par la route du bien, et par celle des petites bandes allant au bien par la route du beau; parlons maintenant de la culture de l'esprit.

Assurément un enfant harmonien n'arrivera pas jusqu'à neuf ou dix ans sans qu'on se préoccupe de son intelligence, sans qu'on lui ait appris, par exemple, à lire et à écrire; mais il est essentiel de faire naître chez lui le désir de cet enseignement au lieu de le lui imposer par la plus rude contrainte. Je sais telle mère civilisée à qui on dit : — Vous avez donc renoncé à enseigner la lecture à votre enfant! et qui répond : *On ne peut pas fouetter toujours*. Comment voulez-vous que l'enfant s'intéresse à la lecture s'il ne sent pas d'abord à quoi elle peut lui servir? En harmonie, un membre des groupes de moyenne enfance, âgé de cinq à neuf ans, est passionné pour le soin des faisans et pour la culture des œillets. Un vieillard apporte, à la séance de faisanderie, un gros livre contenant une image coloriée des différentes espèces de faisans; c'est un volume de l'encyclopédie naturalogique enluminée qui retrace tous les produits du globe, et dont chaque phalange possède un exemplaire.

L'enfant qui épouse vivement toutes les prétentions cabalistiques de sa série et qui cherche à se perfectionner dans son art, examine avec un vif intérêt les peintures du faisan doré, du faisan argenté, et se fait lire les explications imprimées au bas de chaque image; mais bientôt le vieillard feint de se lasser et dit à l'enfant que s'il est si curieux il peut apprendre à lire comme tel ou tel qui ne sont pas plus âgés que lui, qu'alors on pourra lui confier le livre.

Ainsi l'enfant se voit stimuler à l'étude par l'impatience de connaître

fant exécutera, partie par dévouement, partie par entraînement et par goût, — oui, véritablement par goût ; il faut être aveugle pour ne pas reconnaître chez les enfants un penchant bien décidé pour la malpropreté ; ils se souillent pour le plaisir de se souiller ; manier de la terre glaise, se vautrer dans la poussière, s'éclabousser avec de l'eau sale, voilà pour eux de vifs plaisirs ; abandonnez des enfants dans un parc, ils auront bientôt quitté la pelouse verdoyante, les allées sablées, pour s'accroupir autour de quelque mare où les crapauds prennent leurs ébats. — Ce sont, direz-vous, de très-mauvais penchants : — en civilisation, j'en conviens, mais en harmonie, cette passion prend un essor utile, et précisément parce que l'enfant aura tout loisir d'être sale en se chargeant de l'enlèvement des immondices, destruction des reptiles et insectes nuisibles, etc., il se piquera, hors de ces fonctions, d'une propreté scrupuleuse et même d'une brillante tenue.

Je ne prétends pas, Messieurs, que les travaux du genre immonde plaisent à tous les enfants ; mais cette attraction s'observe chez les deux tiers des petits garçons et un tiers des petites filles.

Cette catégorie d'enfants constituera dans chaque phalanstère ce que Fourier a nommé *la petite horde*, intrépide cavalerie montée sur des chevaux nains et courant partout où l'unité sociale est en péril, réparant les routes, remplissant les fonctions dédaignées par les autres séries. Lors de la répartition des bénéfices, si quelque série est mécontente de son lot, le petit khan ou chef de la petite horde tire de son trésor une somme qu'il fait accepter à la série mécontente ; sévère leçon qui l'engage à se montrer moins exigeante à l'avenir.

En regard des petites hordes, Fourier place une autre corporation d'un caractère plus doux : elle s'appelle *les petites bandes* et réunit deux tiers des petites filles et un tiers des petits garçons. Ce sont des enfants d'un caractère tranquille et moins porté aux actes énergiques, aventureux, qu'à la culture des arts. Les petites hordes reçoivent les plus grands honneurs ; mais les petites bandes rivalisent avec elles. Aux premières est dévolue la police du règne animal, aux secondes celle du règne végétal, notamment la conservation des fleurs. Les petites hordes font disparaître les obstacles matériels qui entraveraient la formation du lien sociétaire. Les petites bandes répandent sur ce lien la poésie et le charme ; non seulement leur concours apporte de l'élégance, de la coquetterie dans les décorations du phalanstère, dans les ornements de chaque série, mais elles donnent le ton, par le raffinement du langage et la politesse des

de la présenter de plusieurs manières; ainsi, Fourier nous trace une gamme de sept méthodes applicables à l'enseignement de l'histoire, et devant être employées avec discernement suivant les âges et les caractères.

Analyse directe: simple indication des faits, mais dans l'ordre naturel ou chronologique, arbres généalogiques, tableaux présentant par colonnes d'années ou de règnes les événements et les individus historiques.

Analyse inverse: méthode qui se réduit encore aux éléments, mais qui renverse l'ordre chronologique pour en adopter un autre, comme l'ordre alphabétique ou l'ordre des matières, dictionnaires d'histoire et de géographie.

Synthèse directe: l'analyse décompose et réduit l'histoire à ses éléments, la synthèse coordonne. La synthèse directe c'est l'histoire présentée avec développement dans l'ordre des temps, l'histoire de France, par exemple, racontée depuis Clovis. C'est la méthode que les civilisés préfèrent, ils en font un usage trop exclusif.

Synthèse inverse: on l'emploie quand on remonte du présent aux origines d'un peuple, de Napoléon, par exemple, à Pharamond. Cette méthode a déjà été recommandée par d'Alembert. Beaucoup d'enfants ne peuvent s'intéresser de prime abord à ces Mérovingiens, à ces Carlovingiens dont les annales compliquées et ténébreuses sont comme les caves de notre édifice historique. Les mêmes enfants écouteront avec plaisir le récit de l'histoire contemporaine. Quand ils l'auront comprise, on les fera remonter, par un enchaînement nécessaire, à Louis XIV, Henri IV, François I^{er}, etc.

Des méthodes spéciales seront réservées aux natures ou aux âges caractérisés par un grand développement des distributives. Si l'enfant est titré en cabaliste, s'il aime à graduer les faits, à donner des rangs aux personnages historiques, aux peuples divers, aux époques successives, il faut employer à son égard les *progressions composées*, le charger lui-même d'établir les classements qui l'intéressent, de constater quel est le siècle qui a produit le plus de poètes, la nation qui a gagné le plus de batailles, etc.

La méthode des *alliages et applications* convient aux caractères titrés en composite, aimant les amalgames et les ensembles; elle consiste à rattacher plusieurs enseignements, à unir dans la mémoire des lignes et des couleurs avec tel ou tel fait historique, à représenter par exemple une date par un mot, les campagnes d'un général ou les découvertes d'un navigateur par une figure géométrique. Toutes les mnémotechnies ainsi

l'explication de tant de belles images, le rapport de ces gravures avec les animaux et végétaux qu'il soigne de préférence, l'envie d'arriver dans son groupe à des fonctions réservées aux enfants qui savent lire, les plaisanteries amicales de ces enfants qui se moquent des retardataires.

Ce que nous disons des images de faisans s'appliquerait aux images d'œillets ou de toute autre fleur pour laquelle l'enfant serait passionné comme on le sera pour le travail de prédilection d'une série. Ainsi, l'enseignement de la lecture sera vivement sollicité par l'enfant. Il ne paraît à l'école que pour y entendre les notions dont il a déjà pris une teinture confuse aux exercices industriels.

Pendant la phase de haute enfance l'enseignement théorique prend plus d'essor. La fonction des instituteurs, que Fourier nomme *sybils*, est très-honorée en harmonie. On n'y a pas comme aujourd'hui le scandale de voir des hommes investis d'une magistrature sacrée, des hommes qui forment les générations naissantes et qui préparent l'avenir social, misérablement rétribués et considérés *dans le grand monde* comme des espèces de parias. La liberté de conscience étant largement pratiquée en harmonie, je me borne à dire que l'enseignement religieux sera donné dans chaque pays par les ministres du culte, indépendamment des sentiments généraux d'amour et de vénération pour le créateur qui résulteront de l'éducation phalanstérienne tout entière.

L'enseignement des lettres et des arts sera sériaire, c'est-à-dire il y aura des groupes de professeurs très-entichés de leurs méthodes diverses et cherchant à se surpasser par les résultats les plus brillants. Les professeurs, les grammairiens surtout sont dès à présent sous influence de la cabaliste, j'en ai vu deux sur le point d'en venir aux mains à propos d'une discussion sur les *verbes réfléchis*; l'un d'eux admettait l'existence de ces verbes, l'autre la contestait et criait au premier : *c'est une couleur que vous avalez!*

Pour utiliser toute cette ardeur, et l'empêcher de dégénérer en haines personnelles, il faut engrener les professeurs dans l'organisation sériaire afin qu'ils ne soient plus exclusivement grammairiens. Alors leur lutte cabalistique produira des effets d'autant meilleurs, que réunis dans la même phalange ils comprendront bientôt le vice des méthodes qui se prétendent applicables à tous les élèves. Chacun d'eux groupera autour de lui les enfants qui par leur caractère et leurs dispositions spéciales sont propres à faire briller son système, à le produire sous le jour le plus favorable.

Quelle que soit la science que l'on se propose d'enseigner, il est facile

voulais vous faire est terminée également. Je n'ai pu vous développer toute la théorie de Fourier ; mais vous en connaissez les principes, vous en entrevoyez toute la grandeur.

Je me suis attaché à vous présenter ce qu'il y a d'évident, de démontré et en même temps de pratique dans les idées phalanstériennes. Les livres de Fourier traitent beaucoup de sujets que je n'ai pas abordés ; mais je n'accepte pas le nom de fouriériste, il impliquerait une aveugle foi dans les paroles d'un homme ; or, je n'enseigne et je n'admets des idées de Fourier que celles dont ma raison trouve la preuve. Je me fais gloire au contraire du titre de phalanstérien, c'est-à-dire de partisan de l'association domestique, agricole, industrielle réalisée dans une commune modèle. Ma vie sera consacrée à propager cette idée jusqu'au jour où l'idée aura conquis un assez grand nombre d'adhésions, rallié des dévouements assez puissants pour s'incarner dans le monde des faits.

Cette réalisation est le but nécessaire, le dénouement providentiel de toutes les philosophies, de toutes les politiques, de tous les efforts de l'humanité.

Le phalanstère combine et perfectionne ces éléments d'association épars aujourd'hui dans la crèche, la salle d'asile, les boulangeries et boucheries communales, les fruitières. Quel est celui qui pourrait offrir aux générations un autre, un meilleur idéal ?

Tous les grands hommes sont perfidement dénigrés, Homère n'a eu qu'un Zoïle, Fourier en a des milliers ; on l'attaque avec un acharnement bien fait pour prouver que son génie n'est pas mort ; l'envie respecte habituellement les tombes, mais Fourier vit par les sympathies chaque jour plus nombreuses que sa théorie trouve dans les quatre parties du monde. J'entends déjà les voix qui chercheront à combattre l'effet de cet enseignement, à détruire les germes de conviction que j'aurais laissés dans vos âmes. On ne contestera pas les avantages presque infinis qu'enfanterait la commune sociétaire ; on essaiera de livrer à la risée de la foule cette cosmogonie gigantesque dans laquelle Fourier nous initie à la vie des astres, aux mariages de leurs aromes, nous montre les lois de la naissance, de l'accroissement et du trépas régissant jusqu'aux soleils, la terre s'associant aux bienfaits de l'harmonie par de nouvelles créations animales, précipitant le bitume de ses mers et ceignant sa tête d'une couronne boréale, comme Saturne parvenu à l'apogée s'est entouré d'un cercle de feu. Noble et honorable tâche que celle de bafouer ces idées grandioses que l'avenir seul pourra juger en dernier ressort ! Rôle glorieux que celui

que les parallèles à la façon de Plutarque se rattachent à ce système d'alliages.

La méthode *ambiante* ou *hachée* a toute l'apparence du désordre. Le professeur qui l'adopte passe constamment d'un sujet à un autre, mais il s'adresse à des caractères titrés en papillonne comme l'était celui de Fourier, par exemple. Fourier commençait la lecture d'un livre par plusieurs endroits à la fois, et même, avant de l'avoir terminé, il alternait avec d'autres ouvrages; mais dans la méthode *ambiante* ou *hachée*, le désordre n'est pas réel et ces notions acquises à bâtons rompus finissent par former un ensemble. J'ai vu un judicieux exemple de la méthode *hachée* dans le cours de M. Lévi Alvarez. Ce professeur s'est consacré à l'éducation des jeunes personnes chez lesquelles la papillonne est plus souvent prédominante que dans le sexe masculin. A propos des événements du jour il leur donne des renseignements, leur fait approfondir des questions qui les mettent au courant des sujets de la conversation générale, leur parle du siècle de Louis XIV à propos du monument élevé à Molière, des campagnes de l'empire quand les cendres de l'empereur nous sont rapportées. Cependant un fil conducteur le guide toujours et chacun de ces faits se place dans son cadre.

C'est par l'emploi savamment combiné de ces méthodes que les intelligences harmoniennes sont développées; vient le moment où la jeunesse est ardente, où des désirs nouveaux s'éveillent, mais alors aussi l'enseignement devient plus attrayant que jamais et lutte contre l'entraînement des sens: alors on ouvre à l'écolier les charmantes perspectives de l'*analogie universelle*, cette poésie délicieuse. On lui apprend comment la nature est miroir d'elle-même, comment la rose, le serpent, le gui, le paon dont la queue brillante étale en séries graduées les yeux d'Argus, représentent la virginité, la calomnie, le parasite, l'industrie sociétaire; son œil pénètre enfin dans les plus séduisants mystère de la création.

Si la voix de la nature parle plus haut que celle de la poésie et des arts, des unions pures, des unions qui n'ont rien de vénal peuvent combler les vœux des jeunes gens, mais ils sont engagés à persister dans la virginité pendant quelque temps et à ne pas désertier subitement les ateliers de l'enfance; ils sont maintenus jusqu'au plein épanouissement de leurs forces dans l'exercice de la chasteté, par les honneurs sans bornes que la phalange accorde à la jeune corporation du *vestalat*, chœur de virginité adoré de l'enfance, respecté de l'âge mûr.

Messieurs, l'éducation des harmoniens est terminée, l'exposition que je

mencées en dehors de nous dans le nouveau ou dans l'ancien monde avec des moyens insuffisants et auxquels on aurait donné le nom de phalanstère, ce mot est à la disposition de tout le monde. Quant à nous qui centralisons les ressources de l'école sociétaire, nous n'avons jamais fait aucun essai pratique de la théorie.

Lorsque Fourier vivait encore, il était impatient d'assister à la rédemption de l'humanité, et la bonté de son cœur lui faisait penser qu'une doctrine faite pour soulager toutes les souffrances exciterait à son apparition un vif enthousiasme. Quoiqu'il prévît quelques-uns des effets de la cabaliste dans les sociétés subversives, il ne pouvait croire que la pauvreté trouvât des avocats, et que des journalistes, soi-disant amis de la liberté, se coaliseraient contre la seule théorie qui soit basée sur le respect le plus complet de la liberté humaine.

On acheta donc un terrain dans le département de Seine-et-Oise, à Condé-sur-Vesgres; un député, M. Baudet-Dulary, se mit à la tête de l'entreprise. On n'avait pas de capitaux, mais le dévouement, l'enthousiasme public devaient les fournir; on attendit vainement, et l'on dut se séparer sans avoir construit de phalanstère.

Depuis cette époque, un anglais passionné pour la théorie de Fourier voulut installer une association domestique agricole dans le monastère de Cîteaux. Cet essai auquel les organes de l'école ne prêtèrent aucune espèce de concours, faisait honneur au fondateur; mais lui-même ne l'avait pas appelé phalanstère et il avait eu raison, car on ne trouvait dans l'établissement de Cîteaux aucune des conditions exigées par la théorie; au lieu de 15 à 1800 personnes, 200; au lieu d'une population agricole et industrielle, des hommes de loisir; au lieu de producteurs, des consommateurs. L'expérience de Cîteaux n'a prouvé et ne pouvait prouver qu'une chose: c'est qu'un capital est plutôt mangé par plusieurs personnes réunies que par une seule.

En écartant cette idée, Messieurs, que l'école sociétaire ait déjà fait des réalisations, en la repoussant parce qu'elle est fautive, je déclare que des essais avortés ne me décourageraient pas. Même après avoir découvert la force élastique de la vapeur, le genre humain a tâtonné avant de construire des bateaux à vapeur inexplosibles, des locomotives irréprochables. La partie que nous jouons est trop grande pour qu'on nous impose la condition de la décider en un seul coup. Une mauvaise application suffit-elle pour discréditer un principe? Voudriez-vous par hasard, Messieurs les civilisés, que la théorie de l'attraction se déclarât vaincue après une

d'opposer les histoires de Balaam et de Jonas aux principes fraternels du christianisme, ou de sots quolibets sur la *limonade* et la *queue* à des hommes qui se dévouent pour le bien même de leurs insulteurs !

Au surplus, Messieurs, l'attaque portée sur ce terrain par des adversaires systématiques prouve assez qu'ils jugent nos idées sociales invincibles, et je les remercie de ce témoignage involontaire.

L'utilité, l'urgence même de remédier à la misère du peuple en combinant dans une commune modèle tous les éléments d'association, toutes les conditions qui peuvent exciter l'attrait pour le travail, voilà le principe que je tiens à graver dans vos esprits et surtout dans vos cœurs.

Il y a des hommes qui poursuivent par des moyens exclusivement politiques le progrès de la société. Qu'on améliore les institutions politiques, nous n'y contredisons pas ; mais les faiseurs de constitutions n'ont guère le droit de nous traiter d'utopistes, car leurs panacées ont été appliquées nombre de fois à la France entière, et l'ont fait changer de maladie sans la guérir. Les réformes sociales ont donc une efficacité beaucoup plus grande que les modifications politiques pour améliorer le sort des masses.

Non seulement ces réformes sont les plus importantes, mais ce sont les plus faciles à réaliser. Les hommes qui font de la politique pure comme on fait de l'art pour l'art, non seulement sans plan social, mais avec une malveillance peu déguisée pour tous les systèmes sociaux, auraient besoin de disposer de la France entière pour la soumettre à leurs essais de constitution. Pour notre part, sans rien désorganiser, sans rien détruire, nous demandons seulement une épreuve d'association sur un terrain d'une lieue carrée et sur une population de 15 à 1,800 âmes.

Les conditions du problème vont se réduire encore ; nous aborderons la réalisation par un phalanstère d'enfants. 200 petits garçons, 200 petites filles, 100 grandes personnes pour l'enseignement, la surveillance, les travaux de force, telle sera la population de la colonie.

Même sur cette échelle, la théorie de Fourier n'a pas encore été mise en pratique. On fait courir le bruit qu'elle a été expérimentée, démentie par les faits ; ayons sur ce point, Messieurs, une explication franche et complète.

L'école de Fourier, ou pour mieux dire le centre de direction de cette école, dépositaire des manuscrits du maître et de ses dernières pensées, ce centre dont j'émane, qui publie la *Phalange* et la *Démocratie pacifique*, est responsable de toutes ses œuvres, mais de ses œuvres seulement. Je n'ai donc pas à vous parler des entreprises agricoles ou industrielles com-

Je vous remercie de prolonger ainsi notre dernière entrevue ; je voudrais aussi la rendre plus longue et ne vous quitter qu'après avoir fait passer dans toutes vos âmes les convictions qui sont dans la mienne, mais je ne puis prolonger mon séjour au milieu de vous, et d'ailleurs il a moins pour but d'opérer votre conversion immédiate, que de vous décider à l'étude, à la lecture. Je ne suis pas devenu phalanstérien à la suite d'un seul cours ; il m'a fallu pour apprécier les théories du maître, lire ses ouvrages pendant plusieurs années, la plume à la main. Je ne suis pas doué comme nos adversaires de cette intelligence privilégiée qui comprend sans lire et qui juge sans connaître. Même après des études consciencieuses, je trouve encore dans Fourier plus d'un mystère. Ce qui n'en est pas un pour moi, c'est qu'il a émis assez de vérités lumineuses, incontestables pour régénérer la société. Vous en aurez la conviction si vous étudiez sérieusement, et vous le ferez car vous êtes venus chercher ici autre chose qu'un passe-temps frivole ; votre assiduité, votre attention soutenue me le prouvent.

Quant à moi, si vous me demandez quel est le motif qui m'attirait dans cette salle, je répondrai : ce ne sont point vos applaudissements, et je les trouverais dérisoires s'ils ne contenaient un engagement d'approfondir la science sociale. Mon enseignement est terminé.

FIN.

expérience de quelques mois ? La théorie de la compression trouve encore des partisans parmi vous, après une expérience de quatre mille ans dont il n'est sorti que misère !

Le phalanstère d'enfants aura cet excellent résultat, de prouver à la France entière combien nos intentions sont pacifiques et pures ; il démontrera la théorie du travail attrayant, dégagée de toutes ces questions d'amour à l'aide desquelles on cherche à faire du scandale contre nous. En outre l'enfant n'étant pas encore faussé par le milieu social actuel, et sortant directement des mains divines, ses naïves inspirations instruiront les professeurs eux-mêmes et donneront les indications les plus précieuses sur la formation des groupes et des séries dans le grand phalanstère.

Nous ne pouvons aborder même la réalisation miniature avec ses proportions enfantines qu'à trois conditions :

1° Absence de malveillance de la part du Gouvernement, tolérance de sa part fondée sur cette conviction que nos idées sont inoffensives ;

2° Plans de réalisation complets au point de vue de l'administration, de l'architecture, etc. ;

3° Capitaux surabondants pouvant faire face, non seulement aux premiers frais d'installation, mais à la réparation des erreurs de détail qui seraient commises et à la subvention dont la phalange pourrait avoir besoin pendant plusieurs années.

La seconde de ces conditions nous est acquise : la propagande que nous faisons par la parole, par les livres, par les journaux a pour objet de conquérir les deux autres. Écoutés aujourd'hui avec curiosité, nous le serons demain avec sympathie, et c'est ainsi que se préparera l'avènement de l'harmonie, transfiguration à laquelle notre globe n'assistera qu'une fois et qui transportera jusqu'au délire tous les amis de l'humanité.

Dans cette croisade nouvelle, entreprise pour conquérir une autre Jérusalem, je compte sur la ville de Besançon ; c'est elle qui donna le jour à Fourier, et sans doute elle rougirait si on appliquait à son enfant le vieil axiôme : *Nul n'est prophète en son pays*. Ce proverbe fit la honte de toutes les villes qui renièrent d'illustres fils et qui les revendiquèrent plus tard ; il ne vous flétrira pas, je l'espère : Besançon ne voudra pas rejeter la couronne qui lui est offerte, et faire défaut à sa propre gloire.

Après ces mots l'orateur s'arrête, mais l'auditoire ne paraît pas avoir compris que le cours est terminé, il reste immobile et tous les regards demeurent fixés sur la tribune : M. Hennequin reprend la parole en ces termes :

